

UN MUSULMAN INCONNU RENE GUENON . . .	3
UNE LETTRE DE MONSIEUR BORELLA	23
PETITE CHRONOLOGIE CARTESIENNE	27
LES ESSENIENS ETAIENT-ILS LES EBIONITES ?	31
L'IMPACT DE LA LUTTE ANTIMAÇONNIQUE D'AVANT 1940	43
INTRODUCTION HISTORIQUE A L'ETUDE DE L'OECUMENISME - 4	45
LE SPIRITUALISME SUBVERSIF : COLLOQUE DES 24, 25, 26 AOUT 1982	57
REPONSE A MONSIEUR BORELLA	60

SOMMAIRE N°1

Quelques précisions	2
L'Abbé Emmanuel BARBIER : In memoriam	3
A propos de la Méthode	9
Les divers plans de l'Etude	11
Des nuances nécessaires	14
Aux racines philosophiques de la crise contemporaine	16
La crise de l'Eglise et ses origines	29
A propos de la Contre-Eglise et des difficultés posées par son étude	33

SOMMAIRE N°2

Pour rester en bonne compagnie de Barbier à Barruel	2
Le Père Barruel et l'action des Loges au XVIII ^e siècle	3
Quand un nouveau converti découvre le sillon	11
L'Abbé Barbier face aux astuces du catholicisme libéral	14
La Pénétration Maçonnerie dans la Société Chrétienne	20
Le brûlant problème de la "Tradition"	24
Premiers jalons pour une histoire de la Révolution Liturgique	47

SOMMAIRE N°3

Christianisme et Révolution : Premières approches	3
Le Général Franco et la Révolution de 1976	18
La gnose, tumeur au sein de l'Eglise	23
Le Père Jandel, futur Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs a-t-il chassé le diable d'une loge lyonnaise ?	33
Le Péripète Augustinien et ses conséquences intellectuelles	40

SOMMAIRE N°4

Les luttes de l'Abbé Barbier	3
Les conditions générales du Pouvoir et de la Religion Démoniaques	10
En Feuilletant les livres	26
De la vraie philosophie comme préliminaire à la Révélation	29
Témoignage sur les origines de la Révolution Liturgique	41

SOMMAIRE N°5

A l'occasion du centenaire de l'encyclique Aeterni Patris	3
Protestantisme et libéralisme	8
En feuilletant les livres	19
La gnose d'hier à aujourd'hui	22
Précurseurs oubliés	31
Aperçu sommaire de la doctrine de l'hylémorphisme	34

Les cinq premiers numéros sont épuisés ; à défaut de pouvoir les rééditer, nous publierons leurs principaux articles une seconde fois dans les numéros suivants, à partir du N°6.

SOMMAIRE N°6*DISPONIBLE
SUR ABONNEMENT*

La vie et les oeuvres de l'Abbé Augustin Barruel	3
Un franc-tireur musclé, Joseph SARTO	12
Le Cardinal PIE, Un Evêque des temps modernes	14
La gnose, aujourd'hui	20
Témoignage sur les origines du Centre de Pastorale Liturgique	30
A propos de la contre-église et des difficultés posées par son étude 2 ^e me Edition	40

SOMMAIRE N°7*DISPONIBLE
SUR ABONNEMENT*

Introduction historique à l'étude de l'oecuménisme - I	3
L'Antimaçonnerie au XIX ^e me siècle	22
Les sources protestantes du modernisme	27
La faiblesse des meilleurs force de la révolution	41
Contribution à l'étude de l'hermétisme	44
L'Abbé Emmanuel Barbier In memoriam - 2 ^e me Edition -	53

SOMMAIRE N°8*DISPONIBLE
SUR ABONNEMENT*

L'affaire des Esseniens	3
L'Abbé PROYART Emule et contemporain de BARRUEL	14
1890/1940 : cinquante ans de Lutte antimaçonnique	21
Contribution à l'étude de l'hermétisme - 2	32
Introduction historique à l'étude de l'oecuménisme - 2	46

SOMMAIRE N°9*DISPONIBLE
SUR ABONNEMENT*

La Gnose "Traditionaliste" du Professeur BORELLA	3
Une nouvelle attaque contre la foi : l'Omission du Filioque	25
Descartes et la foi catholique	40
Introduction historique à l'Etude de l'Oecumenisme - 3	53

L'étude sur la gnose "traditionaliste" de Jean Borella parue dans le Bulletin n° 9 a montré que ce genre de doctrine n'était nullement le fait d'un penseur isolé. L'auteur de "La Charité profanée" apparaît bien plutôt comme la partie visible d'un iceberg dont la partie immergée, les soubassements, pour étonnants qu'ils soient au premier abord, ne sont pas si mystérieux que cela.

Celui qui désire vraiment connaître les tenants et les aboutissants de cette "école nouvelle" n'est pas aussi démuni qu'on pourrait le croire ; nous consacrons aujourd'hui un premier article à celui qui en fut l'initiateur en France, car il n'est rien de tel que de suivre les divers stades de sa formation pour comprendre les aspects connus et inconnus de cette famille du néo-spiritualisme. En voici le plan.

"Les étapes de sa vie - La formation livresque - Le périple dans les sectes européennes - Sa position à l'égard de la Franc-Maçonnerie - Les initiations orientales - L'oeuvre écrite de René GUENON - Stratégie et tactique guénoniennes".

LES ETAPES DE SA VIE

René Guénon, né à Blois le 15 novembre 1886, fut baptisé sous les noms de René, Jean, Marie, Joseph. Ses parents étaient originaires de Blois où son père était architecte. D'une santé délicate, René eut une fréquentation scolaire intermittente : il fut néanmoins un élève brillant remportant un accessif de physique au Concours Général ainsi qu'un prix d'une Société scientifique de Blois ; il fit ensuite la classe de Math-élémentaire à Blois, puis en 1904, il vint à Paris pour préparer une licence de Mathématiques au "Collège Rollin".

Et voilà que deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1906, il renonce à poursuivre ses études universitaires ; dès lors il va s'orienter vers l'enseignement privé et devenir professeur d'école libre. Pourquoi ce tournant, raisons de santé, ou bien attirait pour des études extra-universitaires ?

C'est probablement cette seconde explication qui est la bonne, car c'est à partir de cette époque que Guénon se met à fréquenter les milieux intellectuels qui sont passionnés par ce que l'on nomme "la connaissance secrète" c'est-à-dire les néo-spiritualistes, les théosophes, les occultistes, les spirites, les orientalistes, etc.

Jusqu'à son départ de Blois, René Guénon avait surtout évolué dans un milieu "catholique". Ses biographes ne relatent aucune hostilité manifeste du jeune homme à ce milieu et à cette influence "bien-pensante". Ils notent cependant vers 14-15 ans une altercation avec un de ses professeurs : à la suite d'une longue discussion de plusieurs heures, le jeune René s'alita avec une forte fièvre, et son père dut le changer d'école. Mais dans l'ensemble on ne trouve pas de révolte contre sa religion maternelle jusqu'à son arrivée à Paris.

Cette absence d'hostilité, cette absence de combativité, il la conservera toujours et elle constituera même un des points essentiels de sa doctrine. Il n'attaquera pas le catholicisme violemment, il le conservera en bloc, moyennant des réserves et des aménagements : il se contentera de l'englober dans un système plus vaste dont le catholicisme sera seulement un cas particulier. Sa grande formule tactique : se superposer sans s'opposer.

A Paris, René Guénon habitait un appartement situé 51 rue St-Louis en l'Ile dans un bel immeuble Louis XV au passé historique qui avait été occupé par l'archevêché de Paris vers 1840 et où Mgr Affre, tué sur les barricades en 1848, fut conduit. Guénon devait garder assez longtemps ce domicile, même après son départ de France.

Après avoir abandonné ses études universitaires, où d'ailleurs il ne semble pas avoir très bien réussi, il avait pris des postes de professeur dans diverses institutions libres enseignant tantôt les mathématiques et la physique, tantôt la philosophie. Sans avoir jamais été vraiment pauvre, il n'a pas non plus mené "la grande vie" ; il était de tempérament studieux et solitaire et cette vie modeste lui convenait bien.

Cette vie solitaire n'était pourtant pas exempte de démarches et de prises de contacts personnels. Mais surtout, *pendant qu'il bénéficiait de ses premiers contacts personnels avec les maîtres contemporains de la science ésotérique, il se nourrissait de livres.*

En 1912 Guénon épouse une jeune fille de Blois, Berthe Loury, originaire de Chinon ; le mariage eut lieu près de Chinon dans la propriété de la nouvelle épouse, avec une dispense de Bans accordée par l'archevêque de Tours, le 11 juillet 1912. On est en droit de se demander si le marié était toujours catholique à ce moment-là, car *cette année 1912 est aussi celle de son initiation soufiste (ésotérisme musulman)* ; ce qui paraît certain, c'est qu'il ne révéla jamais à sa femme son appartenance à l'Islam.

Le jeune ménage vint habiter à Paris dans l'Ile-St-Louis, tandis que Guénon continuait le professorat. Lorsque survint la guerre de 1914, lui qui avait été réformé lors du conseil de révision en 1906, fut maintenu dans cette situation et ne fut pas mobilisé ; il resta donc dans l'enseignement libre où il occupa successivement divers postes.

En 1915-1916, il est suppléant au Collège de St-Germain en Laye ; l'année suivante 1917, il est à Blois comme professeur de Philosophie ; puis en 1918, il est envoyé à Sétif en Algérie, et à la fin de la guerre, il revint à Blois. Et enfin à Paris où il retrouve l'Ile-St-Louis : c'est là qu'il va commencer à rédiger ses premiers livres, car jusqu'alors il n'avait écrit que des articles.

Nous sommes en 1921. Sur le plan mondial, en Russie, c'est la NEP (nouvelle économie politique) qui va empêcher la débâcle des communistes et attirer les capitaux américains. En Chine, c'est le moment des premières émeutes communistes à Canton, et d'ailleurs la Chine est en plein Kuomintang, donc en plein modernisme. Le congrès communiste de Bakou vient de décider l'extension de la Révolution prolétarienne aux Empires coloniaux.

Et à Paris, René Guénon, "*musulman inconnu*", sort tranquillement son premier livre qui s'intitule : "*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*", tandis que tout un public composé pour partie d'occultistes et pour partie de traditionalistes, de réactionnaires, d'anti-modernistes, de contemplatifs, commence à être séduit par son attitude, son roulis et son vertige. Entre 1921, 1922 et 1923, Guénon publie les trois ouvrages qui constituent la phase préliminaire préparatoire de sa manoeuvre doctrinale.

On peut noter que 1921, c'est le beau temps de la SDN à Genève, c'est l'époque où l'Allemagne emploie sa diplomatie à différer le paiement des réparations de guerre. 1922 est l'année du premier traité germano-soviétique de Rapallo, c'est aussi l'année de l'assassinat du ministre allemand Walter Rathenau par les nationalistes allemands. Et 1923 est l'année de l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises.

De 1924 à 1929, Guénon fut professeur de Philosophie au "Cours Saint Louis" où il donna aussi des leçons particulières d'autres matières. C'était l'institution où sa nièce faisait ses études.

En 1928 il perdit sa femme Berthe Loury, puis quelques mois plus tard sa tante, Mme Duru, qui avait longtemps partagé la vie du ménage ; sa nièce dont il ne pouvait plus dès lors s'occuper fut confiée à d'autres personnes. Finalement, l'année suivante il cessa d'enseigner et se tourna vers un autre mode de subsistance.

Car à cette époque, au milieu de l'année 1929, René Guénon fit une rencontre importante pour son avenir : dans le bureau de la Librairie Chacornac, quai St Michel à Paris, il rencontra une certaine Madame DINA qui était américaine et veuve d'un ingénieur égyptien. Madame DINA habitait Bar-sur-Aube en hiver et Cruseilles en Haute-Savoie pendant l'été.

En Septembre 1929, Guénon et Madame DINA partirent pour visiter l'Alsace pendant deux mois ; puis ils vinrent se reposer à Cruseilles. C'est au cours de ce voyage que fut décidé l'arrangement suivant : Mme DINA rachèterait aux éditeurs parisiens les divers livres de Guénon pour les rééditer ensuite dans une nouvelle maison qui éditerait aussi les livres postérieurs que Guénon se proposait d'écrire.

Ils cherchèrent d'abord à Grenoble une maison d'éditeur apte à opérer cette concertation. Finalement Mme DINA envisagea la *création d'une librairie et d'une collection à tendance "Traditionaliste"*. Puis, tous deux s'embarquèrent pour l'Egypte afin d'y recopier des textes de l'ésotérisme soufiste destinés à cette librairie et à cette collection.

Guénon disait à ses amis de Paris qu'il partait pour environ trois mois, mais, ces trois mois écoulés, Mme DINA revint seule à Paris tandis que Guénon continua à travailler en Egypte. Cette séparation mit fin au projet de librairie et de maison d'édition. Finalement après avoir remis de mois en mois son voyage de retour en France, il y renonça tout-à-fait : il ne devait jamais revenir. Il s'installa au Caire sous le nom de SHEIK ABDEL WAHED YAHIA. Il s'islamisa complètement et finit par parler l'arabe sans accent. Il devait obtenir la nationalité égyptienne en 1947.

Il continua toutefois d'écrire en français pour des éditeurs parisiens et à envoyer des articles à la revue "Le Voile d'Isis" qui devint à partir de 1933, "Les Etudes Traditionnelles".

Guénon conserva son appartement de l'Ile-St-Louis jusqu'en 1935, et des amis lui expédièrent alors ses livres en caisses au Caire. En Egypte il logea d'abord à l'hôtel, puis il loua un appartement dans la maison d'un confiseur, située près de l'Université islamique d'El Azhar. En juillet 1934, il épousa une jeune musulmane égyptienne et alla habiter chez son beau-père ; mais l'arrivée de ses caisses de livres venant de Paris l'obligèrent à déménager et à s'installer dans une autre maison en compagnie de sa femme, de son beau-père et de sa belle-soeur, où il resta jusqu'en 1937, date à laquelle son beau-père mourut. Ce fut l'occasion d'un nouveau départ et d'une installation définitive en dehors du Caire, dans une banlieue calme à l'ouest de la ville.

C'est dans cette maison des faubourgs du Caire que Guénon mourut à son tour le 7 janvier 1951, à l'âge de soixante cinq ans.

LA FORMATION LIVRESQUE

Nous nommerons seulement ses quatre principaux inspireurs : Maître ECKHART (Moyen-Age), St Yves d'ALVEYDRE (Restauration), Fabre d'OLIVET (Restauration), Eliphaz LEVI (Second Empire).

- MAITRE ECKHART - Théologien et philosophe allemand de la seconde moitié du XIII^{ème} siècle. Ame fervente et exaltée, il érigea ses idées en un véritable système mystique. Un chapitre général des Dominicains le suspendit de ses fonctions de prieur de la province d'Allemagne. Son système est un PANTHEISME MYSTIQUE plein d'une intense religiosité naturelle.

Il n'y a qu'un seul ETRE, c'est DIEU. Les autres créatures ne sont pas vraiment des "êtres" ; ce sont seulement de vaines ombres.

Pour exister vraiment, il faut que les créatures finies se dépouillent de leurs formes contingentes et qu'elles "entrent" en Dieu, quelles deviennent Dieu.

Jusque là, tout va à peu près bien, à part une incontestable exagération quant à la vanité de l'existence des êtres créés ; car enfin, si leur existence est précaire et transitoire et si elle demande à être confirmée à la suite d'une épreuve, l'existence de ces créatures a tout de même un premier degré de réalité : elles ont été tirée du néant, donc elles ne sont déjà plus du néant, elles ne sont plus de "vaines ombres".

Ce qui va tout compromettre définitivement, c'est que *le système de Maître ECKHART est en même temps panthéiste*. Il faut dès lors que ces vaines ombres que sont les créatures finies, pour se diviniser, se perdent dans le GRAND TOUT qui est DIEU. On voit tout de suite *la parenté de ce système avec la métaphysique des religions de l'Inde*.

René Guénon fut extrêmement impressionné par le système de Maître ECKHART parce qu'il était exprimé à l'aide d'une terminologie tout-à-fait chrétienne. Or sa formation familiale avait été chrétienne. Il continuait à fréquenter quelques ecclésiastiques. A aucun moment de sa carrière (et surtout pas à ses débuts) il ne manifesta l'idée de rompre avec sa religion maternelle.

Simplement il cherchera à l'englober dans une synthèse plus vaste au milieu duquel elle pourrait conserver son homogénéité.

- L'orientaliste dont les livres exercèrent une influence sur René Guénon est FABRE D'OLIVET (1767-1825). C'est un auteur dramatique, un romancier, et surtout un linguiste. Le dictionnaire biographique note que Fabre d'OLIVET mêle une certaine extravagance mystique à ses développements sur les Hiéroglyphes, sur les langues orientales et sur les allégories bibliques.

Un de ses principaux ouvrages s'intitule : "De l'Etat Social de l'Homme" et il y parle de *soumettre la société humaine à une souveraineté théocratique*. C'est précisément une des idées que nous verrons revenir chez René Guénon. Nous noterons en effet une tendance guénonienne à l'HEGEMONIE SACERDOTALE ; Guénon donnera toujours la suprématie à l'AUTORITE SPIRITUELLE sur le pouvoir temporel. Cette notion dont il a eu la première idée chez Fabre D'OLIVET, il la retrouvera dans le Brahmanisme.

- SAINT YVES D'ALVEYDRE - est le troisième inspireur. Ses ouvrages étaient très lus au temps de la jeunesse de R. Guénon qui s'est imprégné de la substance contenue dans : "La Mission de l'Inde", "L'Archéomètre", "La Mission des JUIFS", "La Mission des Ouvriers", "La Mission des Rois", "La Mission des Français" où avec une richesse et une souplesse d'expression extraordinaires, St Yves d'Alveydre propose et même projette *un remaniement général des religions à la surface de la Terre*.

Il reprend l'idée très ancienne, et très maçonnique, d'une super-religion ésotérique (c'est-à-dire réservée à une élite) et complétée, pour la masse du peuple, par un syncrétisme plus ou moins uniformisé selon les possibilités locales.

Cette super-religion serait naturellement la continuation de la vaste et immémoriale Tradition Universelle, qui se transmet d'âge en âge d'une manière ésotérique comme le mycélium d'un champignon. Nous tenons là les principaux éléments de ce qui va devenir la doctrine guénonienne et surtout sa distinction entre Ésotérisme et Exotérisme. Seulement St Yves les expose avec l'appareil archéologique de son temps et après des contacts avec l'Orient qui furent surtout livresques.

- Le quatrième inspirateur livresque de Guénon fut ELIPHAS LEVI, de son vrai nom Alphonse Louis CONSTANT, connu comme l'abbé CONSTANT bien qu'il n'ait pas reçu le sacerdoce. Eliphas LEVI a influencé R. Guénon par deux de ses livres : "La Clef des Grands Mystères" et "Dogme et rituel de Haute-Magie" parue en 1861 ; ces ouvrages étaient encore en vogue en 1906 quand Guénon procédait au rassemblement de ses matériaux.

Ses ouvrages développent, eux aussi, en la désignant sous le nom de : PHILOSOPHIE OCCULTE, la notion de l'UNITE ESSENTIELLE DE TOUTES LES RELIGIONS". Cette idée n'était pas nouvelle, mais depuis quelques dizaines d'années cette idée avait cédé le pas dans les cercles intellectuels qui gravitent autour de la F.M. devant les NOTIONS RATIONALISTES qui excluent toute idée de Religion. On ne parlait plus tellement de l'UNITE DES RELIGIONS parce que l'on n'avait plus besoin de religion.

ELIPHAS LEVI est l'un de ceux qui ont renversé la vapeur et qui ont remis l'accent sur le spiritualisme. Voici un texte pris dans "Dogme et Rituel de Haute-Magie".

"A travers le voile de toutes les allégories hiérarchiques et mystérieuses répandues dans les anciens dogmes, à travers les ténèbres et les épreuves bizarres de toutes les anciennes institutions, sous le sceau de toutes les écritures, dans les ruines de Ninive et de Thèbes, sous les pierres rongées des anciens temples, et sur la face noircie des sphinx de l'Assyrie ou de l'Egypte, dans les peintures monstrueuses ou merveilleuses qui traduisent les croyances de l'Inde et les pages sacrées des Védas, dans les emblèmes étranges de nos vieux livres d'alchimies, dans les cérémonies de réceptions pratiquées par toutes les sociétés mystérieuses..., on retrouve les traces d'une doctrine partout la même et partout soigneusement cachée. La PHILOSOPHIE OCCULTE semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, le levier secret de toutes les forces intellectuelles, la clé de toutes les obscurités divines, et la reine absolue de tous les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois".

Résumons les penseurs qui apportèrent à René Guénon ses premiers matériaux :

- MAITRE ECKHART, qui l'influence par son panthéisme mystique, et sa méthode de méditation pour atteindre le Dieu Immanent.

- Saint-Yves d'ALVEYDRE, qui lui apporte son idée de super-religion ésotérique et de rattachement à l'Orient.

- FABRE D'OLIVET, avec son idée de Souveraineté théocratique et de Suprématie sacerdotale.

- ELIPHAS LEVI, son idée de Philosophie occulte, et d'UNITE essentielle des religions.

Un des biographes de Guénon, Jean Robin, dans un ouvrage qui fait partie de nos sources "René Guénon Témoin de la Tradition", met pourtant en doute l'influence que de telles lectures ont pu avoir sur la formation de Guénon. Il soutient tout au long de son livre l'idée de la Mission Providentielle, mission non-humaine de Guénon. Dans une telle hypothèse les lectures faites par Guénon n'auraient eu pour effet que de le tenir au courant de l'état actuel de la question, mais non pas de lui avoir appris, positivement, quoi que ce soit.

LE PERIPLE DANS LES SECTES EUROPEENNES

Bien que très porté sur le travail solitaire, et nous avons vu quelles étaient ses quatre principales sources d'inspiration livresque, René Guénon ne dédaignait pas les contacts personnels. Et à partir de 1907, il prit de nombreux contacts avec des organisations qui vont lui faire parcourir un périple très instructif.

Il reçut un jour dans son appartement parisien de l'Ile Saint Louis la visite de deux Messieurs venus le voir de la part d'"un groupe" assez restreint nommé : L'ECOLE HERMETIQUE. Il s'agit d'un groupe dirigé par le Docteur Philippe Encausse, dit Papus, qui l'avait fondé en 1888. En 1907, le Mouvement fonctionne donc depuis une vingtaine d'années. Les deux Messieurs sont Mrs PHANEG et BARLET, le principal étant PHANEG avec lequel Guénon va rester lié pendant une longue période.

Cette *Ecole Hermétique* est un *groupe d'études ésotériques* qui a pris la forme d'une Petite Université Libre dont le siège est situé au 13 de la rue Séguier à Paris et où des cours sont donnés par Papus, par Barlet, par Phaneg et par Yvon Leloup (dit Sédir) qui s'occupe surtout du sens caché des Ecritures.

Mais surtout cette Ecole Hermétique est l'"anti-chambre" d'un ordre plus discret qui se donne le nom d'"ORDRE MARTINISTE" et qui se dit le successeur régulier de l'ORDRE des ELUS COHENS, fondé au XVIIIème siècle par Martinez Pasqually. René Guénon ne tarda pas à entrer dans cet Ordre Martiniste où il reçut le premier, puis le second et le troisième degré devenant ainsi "SUPERIEUR INCONNU".

Sur cette lancée Guénon, qui est aussi avide de connaître que très apte à assimiler, se fait recevoir encore dans *deux loges maçonniques* qu'il sait être en relation d'amitié avec l'Ordre Martiniste de Papus. Ces deux loges sont : 1) la "Loge Symbolique" "Humanidad" du "Rite National Espagnol". 2) "Le Chapitre et Temple INRI" du rite originel Swedenborgien. C'est dans ce chapitre swedenborgien qu'il reçut le Cordon Noir de "Chevalier Kadosch" (le mot Kadosch signifiant Saint).

A la même époque il commença à collaborer à *la revue "Le Voile d'Isis"*. Il prit peu à peu de plus en plus d'importance au sein de sa rédaction et il lui resta extrêmement fidèle : on peut même dire que c'est lui qui en fixa la ligne doctrinale et il continua à lui envoyer des articles quand il résida en Egypte. C'est cette revue qui changea de nom en 1933 pour devenir "Les Etudes Traditionnelles".

Or ce fut précisément cette revue "Le voile d'Isis" qui fut chargée en 1908 de la partie administrative du "*Congrès Maçonnique et spiritualiste*" organisé à Paris à la "Salle des Sociétés Savantes". René Guénon fut tout naturellement désigné comme "Secrétaire du Congrès", et il siégea au Bureau. C'est ainsi qu'on le vit sur l'estrade décoré de son Cordon de Soie Noire de Chevalier Kadosch.

Mais ce Congrès fut pour Guénon l'occasion d'un tournant important, disons même déterminant, à la suite d'un évènement imprévu. Certains conférenciers tinrent au sujet de l'"IDENTITE SPIRITUELLE", c'est-à-dire sur un point de la mystique initiatique particulièrement délicat et important, des raisonnements qui lui déplurent fort. Sans que l'on puisse connaître le détail de la querelle on sait qu'il quitta le Congrès très mécontent et qu'il commença dès lors à manifester son désaccord quant à *L'ORIENTATION RATIONALISTE DE LA F.M. ACTUELLE*.

Ce désaccord est resté depuis l'un des éléments fondamentaux de la Doctrine et de la Stratégie Guénoniennes. La BIFURCATION "para-maçonnique" de Guénon que nous allons constater par la suite date de ce jour-là.

C'est à ce Congrès de 1908 que Guénon rencontra un autre personnage important du monde ésotérique : FABRE DES ESSARTS, qu'il ne faut pas confondre avec Fabre d'Olivet, et qui était beaucoup plus connu sous son pseudonyme de SYNESIUS. Il était patriarche de l'Eglise Gnostique.

Guénon demanda évidemment au Patriarche Synesius d'être admis dans cette Eglise, ce qui fut fait ; il devint même l'année suivante, en 1909, évêque gnostique sous le nom de Palingenius (du gréco-latin "Pain-genuis", né de nouveau, ou rené). C'est désormais sous ce pseudonyme de Palingenius qu'il écrira entre 1909 et 1912 un grand nombre d'articles dans la revue "La Gnose".

---oOo-----oOo0---

Si nous résumons la situation, nous constatons qu'entre 1906 et 1909, soit entre sa vingtième et sa vingt-troisième année, Guénon a avancé à pas de géant dans la carrière maçonnique et ésotérique : auditeur à l'Ecole Hermétique de Papus, membre de l'Ordre Martiniste avec le grade de Supérieur inconnu, affilié à la loge Humanidad, membre du Chapitre swedenborgien INRI avec le grade de Chevalier KADOSCH, rédacteur de la revue "Le Voile d'Isis", évêque gnostique sous le pseudonyme de Palingenius, rédacteur à la revue "La Gnose".

Il reste que l'on peut se demander s'il se trouvait à l'aise dans ces différents groupements, et la réponse serait qu'il était à moitié satisfait, pour les raisons suivantes. Il constate que toutes les doctrines qu'il entend exposer sont dissemblables au point qu'il est impossible de les coordonner pour en faire un édifice unique et stable, selon l'ambition commune de tous ces milieux.

Son premier reproche est donc celui-là ; on lui présente des doctrines spiritualistes dissemblables et inaptes à constituer un corps de doctrine cohérent. Mais il leur fait aussi un second reproche beaucoup plus grave, plus profond, et c'est là sans doute le coup de génie qui lui a permis de devenir le vrai maître de la subversion spiritualiste moderne pour cette seconde partie du 20ème siècle.

Il leur dit : "C'est l'esprit scientifique que vous appliquez aux phénomènes spirituels. Vous êtes des Observateurs de phénomènes, et vous leur appliquez la méthode expérimentale".

Bien sûr, il a constaté chez ses amis de l'Ecole Hermétique, de l'Ordre Martiniste, etc, le souci de redonner "aux forces de l'Esprit" leur primat, le souci de rompre avec le rationalisme de l'époque anticléricale. Mais il constate aussi que ce spiritualisme est encore expérimental, scientifique, empirique, "phénoménal" : ces Messieurs recherchent "des pouvoirs". Or il a, lui, l'intuition que cette science des "forces spirituelles" qui est de l'ordre religieux, ne doit pas partir en bas pour s'élever ensuite par induction jusqu'à des lois.

Il a l'intuition qu'il existe une très antique science spirituelle, riche de postulats à priori, une Tradition archaïque, immuable, infaillible, que l'on a oubliée et qu'il faut restaurer.

On peut dire que la réaction de Guénon en face du spiritualisme qui était en usage à ce moment-là en France, marque l'entrée en jeu d'une mentalité, et d'habitudes d'esprit nouvelles et authentiquement originales.

Voilà donc René Guénon en divergence et en discussion avec les organisations dont il fait partie et en particulier avec le personnage majestueux et haut en couleur de Papus. Il jugea le moment venu de regrouper autour de lui les individualités assez libres d'esprit pour comprendre sa nouvelle position, à la fois spiritualiste, traditionnelle, métaphysique, contemplative et intuitive.

-----oOo-----OoO-----OoOo-----

Pour faire ce choix d'individualités il va puiser surtout dans le personnel de l'Ecole Hermétique et dans l'Ordre Martiniste. L'affaire était en préparation lorsque, au début de 1908, plusieurs des personnages intéressants et déjà pressentis, se trouvèrent réunis dans une chambre d'hôtel au 17 de la rue des Canettes, près de St Suplice, pour en discuter. Or voilà qu'étant rassemblés et cogitant, ils reçurent certaines "Communications en Ecriture Directe", c'est-à-dire que l'un d'eux se mit à écrire en écriture automatique sous l'impulsion d'une "Entité". Et cette Entité qui se manifestait ainsi enjoignit aux assistants de fonder un nouvel ordre, *l'Ordre du Temple* dont elle désignait nommément René Guénon comme devant être le chef et le Maître. Il faut noter, détail important, que Guénon n'assistait pas à cette réunion.

La réaction de Guénon devant cette proposition, qui lui fut aussitôt rapportée, est tout-à-fait caractéristique de sa manière et même de sa doctrine en formation. Il accueillit cette proposition avec doute, mais il ne sut pas préciser s'il soupçonnait les assistants d'avoir été victimes de leur subconscient et de leur métapsychisme, ou bien si l'entité appartenait à ce qu'il nommera plus tard les "Forces Intermédiaires".

Toujours est-il qu'il refusa d'obéir à la suggestion de l'Entité de la rue des Canettes, et qu'il ne voulut pas prendre la tête de cet Ordre en formation dans les conditions proposées. De fait l'"Ordre du Temple" n'eut qu'une existence éphémère, suffisamment longue néanmoins pour brouiller Guénon avec Papus, fort mécontent qu'on lui souleva ses adhérents ; il s'en suivit une véritable rupture entre Guénon et la plupart des organisations qu'il avait jusque-là fréquentées.

Seule la revue "Le Voile d'Isis" fit exception à cette rupture générale et c'est grâce aux articles qu'il y écrivit désormais régulièrement que *Guénon parvint à rassembler autour de lui une équipe de fidèles*, il faudrait même dire de disciples, ce qui n'est pas mal pour un homme de 24 ans.

Peu après cet épisode, qui fut une crise et une expérience, Guénon adhéra à une troisième loge, la loge Thébah, qui relevait de la Grande Loge de France. Sans doute avait-il besoin de cette nouvelle expérience, son opinion sur la F.M. n'étant pas encore définitivement formée, car c'est là, à la loge Thébah, que son jugement sur la véritable valeur initiatique de la F.M. va prendre sa forme définitive. C'est dans cette loge qu'il prononça en 1913 une conférence sur le sujet : "L'Enseignement initiatique", dont il reprendra la substance ensuite dans plusieurs numéros de la revue "Le voile d'Isis".

Pendant la guerre de 14-18 la loge Thébah fut mise en sommeil et, lorsque après la guerre elle fut réanimée, Guénon absorbé par la rédaction de ses livres ne la fréquenta plus, tout en y conservant des relations personnelles.

L'idée de réunir autour de lui une équipe d'amis fidèles et de collaborateurs, le poursuit toujours ; l'essai infructueux de "L'Ordre du Temple" qu'il faudrait d'ailleurs pouvoir analyser, ne l'a pas découragé. Et il franchit une nouvelle étape avec la fondation de la Revue "La Gnose", organe officiel de l'Eglise Gnostique Universelle.

Cette revue parut de 1909 à 1912, et c'est René Guénon qui en fut de loin le principal rédacteur ; c'est là qu'il va mettre au point sous forme d'articles séparés quelques-uns des éléments de sa future doctrine - car à cette date il n'a pas encore publié de livre, le premier sortant seulement en 1921.

On ne peut pas terminer ce panorama des revues auxquelles collaborait alors Guénon sans parler de la plus curieuse d'entre elles, la revue "La France anti-maçonnique" dirigé par Clarin de la Rivé. Hé ! oui, Guénon-Palingenius, musulman, membre de trois loges, évêque de l'Eglise gnostique, ancien membre de l'Ecole Hermétique, rédacteur au Voile d'Isis, à "La Gnose" et d'autres, collaborait à la France Antimaçonnique et sous un pseudonyme qui aurait du attirer l'attention, puisqu'il signait "Le Sphinx" !

De juillet 1913 à juillet 1914, il y publia une série d'articles sur la F.M. où il développait ses thèmes familiers.

Quel est donc ce Clarin de la Rive ? Il est de ceux qui ont poussé Léo Taxil à faire ses fameux aveux. Quant on voit l'orientation de sa revue soit-disant antimaçonnique, on est en droit de se demander de quel bois il se chauffait.

SA POSITION A L'EGARD DE LA F.M.

Cette aventure nous ramène à la nouvelle position de Guénon concernant la F.M., car s'il a pu tromper autant de gens à cette époque et par la suite c'est parce que sa pensée était suffisamment originale pour être mal comprise, chacun lisant à travers ses propres lunettes ce qu'il désirait y lire, certains anti-maçons les premiers.

Avant de nous tourner vers les influences orientales qui se sont finalement imposées à Guénon, nous examinerons donc son opinion sur la F.M. telle que nous la trouvons formulée dans un article des *"Etudes Traditionnelles (nouveau nom de la revue "Le Voile d'Isis après 1935)"* - Dans cet article paru longtemps après la guerre de 14-18, en juin 1937, Guénon développe les grandes lignes de sa conférence de 1913 à la loge Thébah.

Cette opinion peut se résumer en deux propositions :

1 - Il estime que la F.M. transmet une initiation authentique quant à la régularité de la "chaîne" dont elle a la succession.

2 - Mais il estime aussi que la F.M. a été le théâtre d'une dégénérescence dans l'ordre doctrinal, une dégénérescence doctrinale a coïncidé avec la transformation de la Maçonnerie OPERATIVE, c'est-à-dire celle qui réunissait de véritables Architectes de métier au Moyen Age, en Maçonnerie SPECULATIVE, c'est-à-dire celle qui a réuni non plus des architectes mais des Idéologues.

A l'issue de cette période de transformation, qui débute avec l'Humanisme et qui se termine en 1717 avec les "Constitutions d'Anderson", la F.M. avait adopté la PHILOSOPHIE MODERNE et abandonné, sinon la lettre, du moins l'esprit de la TRADITION.

Néanmoins René Guénon estime que l'incompréhension métaphysique des "Maçons spéculatifs modernes" n'altère pas la valeur propre des Rites dont la F.M. est encore DEPOSITAIRE ; il affirme que la Filiation Initiatique n'est pas interrompue, et que par conséquent l'INITIATION MACONNIQUE est toujours valable et transmet authentiquement l'INFLUENCE SPIRITUELLE désirable.

Nous venons de dire que la Dégénérescence Doctrinale de la F.M. s'est produite pendant la période écoulée entre la Renaissance et les Constitutions d'Anderson. Telle est du moins la première opinion de Guénon, celle qu'il exprime dans sa fameuse conférence à la loge Thébah en 1913 et qu'il a publiée en 1937.

Cette opinion révélait déjà chez lui une tournure d'esprit Pré-Humaniste, anti-humaniste, pour tout dire Moyennageuse et contemplative. Or cette tournure d'esprit pré-humaniste il l'a encore accentuée beaucoup plus tard dans son livre "*Aperçus sur l'Initiation*", paru en 1945, en déclarant qu'à son avis la Dégénérescence Doctrinale, c'est-à-dire la perte de l'ésotérisme traditionnel, remontait à une date plus ancienne et qu'il fallait la placer au XIVème siècle, à l'époque où les authentiques Rose-Croix quittèrent l'Europe, écoeurés par le rationalisme envahissant, pour se réfugier en Orient.

Cette affirmation de Guénon qui n'est étayée par aucune preuve est intéressante en ce qu'elle dénote une tournure d'esprit foncièrement pré-humaniste et montre que l'auteur n'hésitait pas à envisager un rebrassage fondamental de la pensée occidentale et à préconiser de renouer avec la mentalité du Moyen-Age.

L'épisode de la loge Thébah a donc été une expérience complémentaire et décisive. Il rompt avec la Mentalité de PROGRES pour se tourner vers une religiosité d'un style nettement rétrograde, d'un style contemplatif.

Naturellement, en manifestant ses désillusions et ses critiques à l'issue de ses "Expériences Maçonniques", Guénon s'est attiré quelques animosités personnelles. Mais *la F.M. ne lui a jamais manifesté d'hostilité* systématique, et cette absence d'hostilité est compréhensible quand on prend bien conscience de ce que Guénon maintenait tout de même, malgré ses critiques "doctrinales", l'essentiel, à savoir la régularité et l'authenticité de la transmission initiatique.

A l'issue de ce constat, on peut se demander, comme le fait l'un de ses biographes Jean Robin, ce que Guénon était venu faire dans les Loges : y est-il venu pour s'instruire, ou pour inspecter ?

Jean Robin, un des plus enthousiastes disciples de Guénon, se pose la question et il y répond en disant que Guénon avait fréquenté les Sociétés Initiatiques Européennes pour les inspecter et y sonder la régularité et l'authenticité initiatique. Il ajoute que, en agissant ainsi, Guénon remplissait une "Fonction" mieux, une "Mission", et même une mission d'origine providentielle, actionnée qu'il était par la Divinité... .

LES INITIATIONS ORIENTALES

En plus des contacts qu'il prenait dans les milieux occultistes et maçonniques, René Guénon s'était mis, mais avec une discrétion étonnante, à se renseigner sur les "Doctrines Orientales".

Dans un premier temps il contacta des ORIENTALISTES EUROPEENS, et ensuite des ORIENTAUX AUTHENTIQUES.

Parmi les ORIENTALISTES EUROPEENS les deux principaux sont :
Léon CHAMPRENAUD et *Albert de POUVOURVILLE*.

Léon CHAMPRENAUD (1870-1925) - Maître de conférences à l'Ecole Hermétique de Papus quand Guénon fit sa connaissance, il était également rédacteur à une revue intitulée "L'Initiation" et enfin secrétaire-adjoint de l'Ordre Martiniste. Mais le plus important est que Champrenaud s'écarta progressivement de l'occultisme de Papus qui lui semblait s'engager dans une impasse et il se tourna vers les DOCTRINES ORIENTALES.

Champrenaud écrivit alors un ouvrage : "Matgioï et les Sociétés Chinoises", suivi d'un résumé sur la *Métaphysique Taoïste*. Mais c'est finalement vers *l'Islam* qu'il se dirigea et il finit par entrer dans cette religion sous le nom de ABDUL-HAQQ, nom qui signifie : Serviteur de la Vérité.

Albert de POUVOURVILLE (1862-1939) - Officier puis Administrateur au Tonkin - De belle prestance et de comportement autoritaire, il quitta le Tonkin pour passer en Chine méridionale et se mit à fréquenter deux initiés chinois : Tong-Sang N'Guyen et Duc-Luat, personnages importants du Taoïsme. Tant et si bien qu'il reçut *l'initiation Taoïste* sous le nom de MATGIOI nom qui signifie "Oeil du Jour". Revenu en France, Albert de Pouvourville entra dans le mouvement occultiste où il fit la connaissance de Champrenaud. Il écrivit alors sous le nom de Matgioï deux ouvrages: "La Voie Métaphysique" et "La Voie Rationnelle", qui firent sur René Guénon la plus profonde impression (d'où les réminiscences constantes que l'on trouve dans ses propres livres).

Durant sa formation Guénon se trouvait donc en relations permanentes avec le *musulman Abdul-Haqq* (Léon Champrenaud) et le *Taoïste Matgioï* (Albert de Pouvourville).

Mais Champrenaud et Pouvourville n'étaient encore que des ORIENTALISTES EUROPEENS. La curiosité de Guénon ne fut satisfaite que quand il eut pris contact avec de véritables ORIENTAUX. Tous les biographes sont catégoriques sur ce point, en ce qui concerne la réalité de ces contacts orientaux, mais ils sont très mystérieux quand il s'agit de donner des précisions.

Ce qui est certain c'est que Guénon apprit le Sanscrit et l'Arabe auprès d'Orientaux habitant Paris, de même qu'il se fit instruire dans les trois Religions, Hindouiste, Taoïste et Islamique, par des "Maîtres" des pays correspondants et pratiquant effectivement ces Religions, mais habitant à Paris.

Pour l'Hindouisme il eut un ou plutôt plusieurs maîtres Hindous et en reçut une initiation élevée. C'est même cette initiation (aux dires de Paul Chacoma) qui laissa en lui les traces les plus profondes et qui détermina le PLAN de tout son système, de toute sa construction doctrinale.

Pour le Taoïsme, déjà bien instruit par Matgioï (Pouvourville) sur le plan théorique, Guénon reçut aussi l'enseignement pratique d'un maître chinois résidant à Paris ; y eut-il là aussi une nouvelle initiation ? Ses biographes ne sont pas très clairs sur ce point.

Pour l'Islam, plus exactement pour le Soufisme qui est l'ésotérisme islamique, l'initiation de Guénon est plus curieuse, car elle fut réalisée par un peintre suédois ; lui-même devenu musulman à l'issue d'un périple peu ordinaire qui vaut la peine d'être relaté.

Le peintre John Gustaf AGELII était le fils d'un vétérinaire suédois ; ayant terminé ses études secondaires à Stockholm il se mit à peindre des paysages suédois, puis exposa à Paris en 1890 et se fit une petite notoriété sous le pseudonyme de Ivan Aguéli. Surtout il fréquente la "Société de Théosophie", les milieux anarchistes et la poétesse socialiste Marie Huot ; il est alors emprisonné pour avoir donné asile à une anarchiste recherchée par la police et passe ainsi quelques mois en prison : il en profite pour travailler et grâce à un incroyable don des langues il apprend l'Hebreu, l'Arabe et le Malais ; il lit également la Bible, Fabre d'Olivet et Swedenborg.

A sa libération de prison il part pour l'Egypte où il réalise des croquis, puis il revient à Paris et s'inscrit à l'"Ecole des Langues Orientales" pour y parfaire ses connaissances. En 1897 il devint musulman ; fut-ce à Paris ou en Suède ? On ne sait. Ses biographes avouent ne pas pouvoir éclaircir le mystère. Sa nouvelle religion ne l'empêcha pas d'étudier le Bouddhisme et d'aller aux Indes et à Ceylan. Au bout de quelques mois il revint en France et à Paris il fit la connaissance d'un médecin italien Enrico Insabato, animé du désir de rapprocher l'Orient et l'Occident ; tous deux partent pour l'Egypte en vue de travailler à la réalisation de ce vaste projet.

C'est lors de ce second voyage en Egypte que Aguéli rencontra et fréquenta un haut personnage de l'Islam, versé autant dans l'ordre Exotérique que dans l'ordre Esotérique, le Sheikh ELISH. Et ce grand personnage initia Aguéli, qui était musulman, au SOUFISME et il en fit même son représentant pour l'Europe sous le nom de ABDUL-Hâdi.

C'est donc en qualité de Musulman-soufiste que Abdul-Hâdi reprit le bateau pour la France : après Marseille et Genève il arriva à Paris où il fit la connaissance de Guénon et de sa revue "La Gnose". Nous sommes en 1910. Tout de suite une étroite collaboration commença et Aguéli écrivit dans "La Gnose".

Tel est donc le personnage qui va donner en 1912 l'initiation soufiste à René Guénon : il lui transmet la "Baraka" de la part de son Maître le Sheikh Hâish d'Egypte et Guénon devint ainsi le Sheikh ABDEL WAHED YAHIA.

Beaucoup plus que son initiateur Abdul-Hadi (Aguéli), Guénon prit son Islamisme au sérieux et, tout en vivant à Paris, il en fit selon l'expression de ses biographes "Sa Voie Personnelle" : l'Islam fut donc la religion exotérique qu'il décida de pratiquer de préférence à toutes celles qu'il avait connues antérieurement, et notamment au catholicisme.

On peut s'étonner de ce choix surtout quand on connaît le prestige dont l'hindouisme jouissait à ses yeux ; comment l'expliquer ? Peut-être par des considérations concrètes : en effet la pratique extérieure de l'observance hindouiste est matériellement compliquée et elle est normalement subordonnée à l'appartenance à une caste dans laquelle on ne peut entrer que par la naissance, ce qui n'était pas le cas de Guénon ; Mais peut-être avait-il d'autres raisons plus profondes liées à la nature particulière de l'ésotérisme islamique....

Bref voici Guénon musulman en 1912, et c'est dans cette religion qu'il moura au Caire en 1951. Notons en passant que cette année est aussi celle de son mariage à Blois avec Berthe Loury, mariage catholique nous l'avons vu. Guénon était-il musulman le 11 juillet 1912 ? Nous n'en savons rien, et au reste cela n'a guère d'importance car un mois plus tôt ou plus tard son choix était fait in pectore. Ce qui est certain c'est qu'il ne révéla jamais sa nouvelle religion à sa femme, ce qui est vraiment le comble de l'ésotérisme et témoigne d'un don très poussé pour le camouflage.

Voilà donc Guénon marié, et en possession de son bagage doctrinal. Il a réalisé en peu de temps, cinq ou six ans à peine, un vaste périple à travers les Sociétés de Pensée et les Congrégations initiatiques dont il a pu soupesé la Régularité initiatique et la Dégénérescence doctrinale.

A-t-il été initialement impulsionné pour opérer une semblable inspection ? Sans doute pas, mais ce qui paraît certain c'est que, en fin de périple, il a été récupéré par des Hindouistes Orientaux "Conscients et Organisés", et désormais c'est l'hindouisme qui va dominer dans son esprit, et ce sont toutes les habitudes mentales de l'hindouisme qu'il va repercuter dans son enseignement.

Quel est exactement le statut de cette Symbiose, quels sont les termes du contrat entre Guénon, les Hindouistes et l'Hindouisme ? Il est à ce jour impossible de le savoir ; mais le plus important pour nous, et cela est certain, est de savoir que *dès ce moment-là, autour de 1910, Guénon se veut non pas seulement l'agent d'une liaison entre Orient et Occident, mais surtout l'agent d'une véritable pénétration de l'Occident par l'Orient* : cette certitude éclate à chaque instant et à chaque ligne de ses divers ouvrages.

L'OEUVRE ECRITE DE RENE GUENON

Cette oeuvre se répartit sur plusieurs périodes qui marque une évolution dans la pensée et dans la production de Guénon : nous l'exposerons ici dans son ordre chronologique.

La première période est celle des Articles publiés dans diverses revues comme "Le Voile d'Isis" devenue "Les Etudes Traditionnelles", et "La Gnose", et elle s'étend de 1907 à 1914. Là se trouve le stock qui sera utilisé plus tard soit par Guénon lui-même, soit par ses ouvrages posthumes.

La période Parisienne comprend les années 1921 à 1929.

- 1921 "Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues" que nous avons déjà cité à plusieurs reprises et qui exprime la base du système.
- 1922 "Le Théosophisme", histoire d'une fausse religion, souligne les faiblesses de la première grande entreprise de pénétration orientale née en 1875 dans le milieu anglais hindouisant, la "Société Théosophique" de Mme Blavatsky.
- 1923 "L'Erreur Spirite", copieux livre avec beaucoup de documents ; l'auteur y fait le procès du Spiritisme avec une argumentation très voisine de celle qu'un catholique pourrait avoir : les spirites se mettent en rapport avec des INFLUENCES ERRANTES, nous dirions nous "les démons". Néanmoins la différence des expressions est significative.

Il ne faut pas oublier que ces deux livres, "Le Théosophisme" et "L'Erreur Spirite" ont puissamment contribué à faire passer Guénon pour un homme d'ordre, un anti-subversif, un traditionaliste, un national : c'était là le début d'une *longue erreur soigneusement entretenue* par tous ceux qui ont intérêt à nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

- 1924 "Orient et Occident" : Il étudie les conditions d'un rapprochement possible et inéluctable entre l'Orient et l'Occident ; pour cela l'Occident doit abandonner les idéologies du XVIème siècle d'où sont venus tous les maux : rationalisme, technicité, Révolution. Bien plus il doit abandonner le "Préjugé classique" gréco-latin, et cette mentalité du légionnaire et du juriste romains qui a tout sclérosé.
- Et il doit au contraire retrouver les traditions profondes sous-jacentes au Christianisme et incluses dans l'Hindouisme ; il faut que l'Occident retrouve "les principes d'une métaphysique" authentique encore conservée en Orient.

- 1925 "L'Homme et son devenir selon le Vedanta" : C'est le développement de "L'Introduction" et de "Orient et Occident".
- 1926 "L'Esotérisme de Dante" - Guénon n'est pas le seul à avoir écrit sur ce sujet, ni même le premier, car il y avait déjà eu un "Dante Hérétique". Guénon lui ne dit pas que Dante est hérétique, au contraire, et pour lui il est essentiel de faire remarquer que l'Esotérisme se superpose à la Religion sans s'y opposer. Et il félicite aussi Dante d'être Gibelin, c'est-à-dire partisan de l'Empereur contre le Pape. Il développera bientôt tout cela dans "Autorité spirituelle et Pouvoir Temporel".
- 1927 "Le Roi du Monde" réédité en 1950, traite de la fameuse question de l'AGARTHA, "Centre Spirituel" où résiderait le ROI du MONDE. Guénon n'est pas le premier à parler de ces notions, et St Yves d'Alveydre dans sa "Mission de l'Inde" ainsi que Ossendowsky dans "Bêtes, hommes et Dieux" avaient déjà traité la question. Guénon en parle finalement en termes généraux assez vagues : théorie des "Centres Spirituels", des "Centres Majeurs", Agarttha, Thibet. Il semble néanmoins que cette divulgation entraîna un *désaccord entre Guénon et ses informateurs hindous*, et un arrêt de leurs rapports.
- 1927 "La Crise du Monde Moderne" reprend les thèmes de "Orient et Occident". Il expose d'abord la théorie hindoue des "Cycles Cosmiques" et il estime que notre époque peut-être identifiée à la "dernière période du cycle KALI-YUGA" (Age Sombre) ; nous sommes donc à la fin de l'un des grands cycles qui régissent le développement de l'humanité. Puis il analyse les caractéristiques de la Civilisation Moderne ; priorité de l'action sur la connaissance, "erreur profane" qui laïcise la Science et la dévie en Technique. Il indique enfin le remède à ce mal : constituer une ELITE OCCIDENTALE ayant retrouvé le sens profond de la Tradition ; il ne s'agirait pas d'orientaliser l'Occident, mais de provoquer le "Réveil spontané de ses possibilités latentes". Comme on le voit les termes choisis sont suffisamment généraux pour être susceptibles de plusieurs interprétations et donc tromper ceux qui doivent l'être. Car Guénon ajoute que l'Eglise Catholique est une des Organisations Traditionnelles qui subsiste en Occident et qu'il suffirait de rendre à la doctrine de l'Eglise le sens profond et caché qu'elle contient en elle-même mais qu'elle a négligé depuis le XVIème siècle. Ce travail d'approfondissement lui permettrait en outre de reprendre conscience de son unité avec "les autres formes traditionnelles". Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour voir pointer à l'horizon l'Oecuménisme, non par syncrétisme mais par pluralité. Néanmoins ce livre "La Crise du Monde Moderne" acheva de faire passer Guénon pour l'un des maîtres à penser de la Réaction Nationale : on n'alla pas chercher plus loin que la critique du monde moderne, et l'on vit Léon Daudet, Jacques Bainville et Gonzague Truc en faire l'éloge dans les milieux de l'Action Française. On aurait pourtant bien du voir aussi le piège destiné à nous dévier vers la Tradition païenne, sous couleur de nous faire retrouver un prétendu TRE-FOND de la tradition chrétienne. Les seuls à ne pas être dupes furent le journal "Gringoire" et surtout la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (RISS) avec Charles Nicoulaud.
- 1929 "Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel" - Inspiré par la condamnation de l'Action Française par Rome le 20 décembre 1926, il forme un tout avec les ouvrages précédents. La thèse de l'ouvrage est qu'en Occident et dans l'Eglise ces deux puissances sont séparées, tandis qu'en Orient la tendance est à la sacralisation du Temporel.

Au début de l'année 1930, René Guénon s'installa au Caire pour ne plus revenir en Europe et son islamisation peut se révéler au grand jour ; néanmoins la série de livres qu'il produit alors ne traite pas de l'Islam, mais de *l'ésotérisme chrétien* et de *l'hindouisme*.

- 1931 "Le Symbolisme de la Croix", composé au Caire, mais édité en France est en fait le développement d'un article publié en 1911 dans la revue "La Gnose". L'ouvrage est dédié en pleine première page à : A la Mémoire vénérée de ES-SEEIKH ABDER RAHMAN ELISH EL-KEBIR (le serviteur du Dieu Grand) à qui est due la première idée de ce livre. Merc EL QAHIRAH 1329-1349 H.".
- Voilà donc le "Symbolisme de la Croix" placé sous l'égide du Croissant, or croissant peut s'interpréter comme : Sans Croix.....
- Le symbolisme catholique de la Croix est partout classique et clair : la branche verticale signifiant la paternité divine de NSJC de haut en bas du ciel vers la terre, tandis que la branche horizontale représente la fraternité humaine de NSJC, l'assemblage, la croisée étant l'union hypostatique. Par ailleurs la partie visible de la croix est l'Eglise et reproduit la forme du corps physique de NSJC, elle en est l'ombre portée, le Corps Mystique, tandis que la partie cachée qui est en terre est l'Eglise des non-baptisés qui seront sauvés par le "baptême de désir".
- 1932 "Les états multiples de l'Etre" - Ce livre forme un ensemble avec deux autres livres parus précédemment : "L'Homme et sa destinée selon le Vedanta" et "Le Symbolisme de la Croix". Guénon nous y explique que la Tradition Hindoue à laquelle il se réfère sans cesse, et toujours avec beaucoup de flou, est formulée par quatre recueils fondamentaux, les Védas, dont l'origine serait supra-individuelle et non-humaine.
- 1945 "Le règne de la Quantité" - C'est la suite de "La crise du Monde Moderne", caractérisé par une critique de la civilisation technicienne ; cet ouvrage a confirmé Guénon dans sa situation de doctrinaire de la Réaction.
- 1945 "Aperçus sur l'Initiation" - où il expose les moyens de passer de la connaissance théorique, livresque, à ce qu'il nomme la REALISATION SPIRITUELLE. Il dit que L'INITIATION est la transmission d'une Influence spirituelle. L'initié se trouve ainsi dans un état édénique ; puis il peut s'élever aux *états supérieurs de l'Etre* et aboutir à un état appelé indifféremment Délivrance ou *Identité Suprême*. Il renouvelle son affirmation selon laquelle la F.M. est la seule organisation occidentale qui ait une origine TRADITIONNELLE authentique, mais il ne faut pas oublier qu'il dit aussi cela de l'Eglise Catholique.
- 1945 "Les Principes du Calcul Infinitésimal" - C'est un sujet qui lui est cher depuis longtemps et où il revient sur la distinction entre l'Infini et l'Indéfini.
- 1946 "La Grande Triade" est son dernier livre - Il s'y réfère à la Tradition Chinoise, par reminiscence du Taoïsme auquel il a été initié. La Grande Triade, Ciel, Homme, Terre, est une cosmologie ternaire. C'est aussi le nom d'une très grande secte chinoise, comparable à la F.M. en Europe.
- A cette liste il faut ajouter deux ouvrages posthumes :
- 1952 "Initiation et Réalisation Spirituelle" - qui résume des articles parus dans les "Etudes Traditionnelles" et qui est la suite de son ouvrage "Aperçus sur l'Initiation".
- 1954 "Aperçus sur l'ésotérisme chrétien" - C'est également un recueil d'articles parus dans la même revue, et il constitue la suite de "L'Esotérisme de Dante".

STRATEGIE ET TACTIQUE GUENONIENNES

Entre 1910 et 1920 Guénon a lentement muri sa pensée et il est devenu un véritable chef d'école.

Il a passé une rapide inspection des "congrégations initiatiques" et il a distingué l'Initiation régulière, avec laquelle il accepte de collaborer moyennant de fortes réserves sur le plan doctrinal, des Pseudo et des Contre-Initiations.

Il a pris contact avec des Orientaux, s'est converti à l'Islam et s'est instruit dans les ésotérismes hindous et chinois.

Il a, d'autre part, déblayé le terrain de deux idéologies de type orientaliste qui gênaient la propagation de l'Orientalisme Authentique.

Il a ensuite instruit ses disciples, et il nous resterait à étudier sa doctrine telle qu'elle ressort de ses nombreux ouvrages. Mais auparavant il convient de prendre contact avec la stratégie et la tactique guénoniennes, car cela est indispensable pour bien saisir le développement de la doctrine.

Cette Stratégie et cette tactique se dégagent de deux sources, les livres et les faits, chaque source ayant ses limites et son intérêt propres : sans coïncider exactement elles se recouvrent pourtant en large part, de sorte qu'en les conjuguant on arrive à voir suffisamment clair dans les intentions guénoniennes.

--o0---0o0o--0o0o---

STRATEGIE

La *STRATEGIE* guénonienne est amplement développée dans son premier grand ouvrage, "L'Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues", paru en 1921.

Dans cet ouvrage Guénon préconise la *formation d'une ELITE OCCIDENTALE qui s'instruirait dans les disciplines de la TRADITION ORIENTALE*. En vue de quoi ?

En vue de préparer le RETOUR DE L'OCCIDENT VERS L'ORIENT, retour qui ne peut pas manquer de se produire un jour. Dans quelles conditions peut-on imaginer que ce retour de l'Occident vers l'Orient se produise ? Guénon fait trois hypothèses.

1ère Hypothèse : Effondrement de l'Occident par excès de matérialisme. Il dit qu'il y a, au cours de l'Histoire, des civilisations brillantes qui ont disparu. L'hypothèse d'un effondrement ne serait donc pas à écarter. Il voit la Barbarie s'installer en Occident, mais il ne dit pas par quel mécanisme, excès d'autorité ou anarchie. Dans cette hypothèse le Mal ne relèverait plus d'aucune thérapeutique.

2ème Hypothèse : Les Orientaux envahissent l'Occident pour le sauver de la décadence. Singulière hypothèse sur le plan historique et politique, que l'on imagine difficilement, mais qu'il faut admettre en théorie pour suivre l'auteur. Dans cette hypothèse Guénon songe à amortir le Choc psychologique que représenterait cette invasion de l'Occident par des Orientaux, et pour cela il envisage et préconise, dès aujourd'hui et en prévision, la constitution d'un Noyau Intellectuel, d'une Elite spirituelle, "imprimant une direction qui n'aurait d'ailleurs nullement besoin d'être consciente pour la masse" (Introduction Etude Doct. Hindoues).

Ce sera donc une ELITE ESOTERIQUE, cachée, se livrant à une action COUVERTE, discrète, secrète dans le but de faire accepter aux Occidentaux l'Hégémonie Spirituelle des Congrégations initiatiques Orientales quand viendra le moment de l'invasion.

3ème Hypothèse : L'Occident organise spontanément son retour à la Tradition Orientale, retour qui est fatal. Dans ce cas il faut aussi une Elite Spirituelle, un noyau intellectuel, pour préparer, promouvoir, faciliter cette Orientalisation de l'Occident.

Ecoutons seulement Guénon nous dire comment il voit la chose :

"Le Moyen-Age nous offre l'exemple d'un développement traditionnel proprement Occidental. S'il y a une Tradition Occidentale c'est là qu'elle se trouve ; cette Tradition était alors conçue en mode religieux, mais nous ne voyons pas que l'Occident soit apte à la recevoir autrement, aujourd'hui moins que jamais. *Il suffirait que quelques esprits seulement eussent conscience de l'UNITE ESSENTIELLE de toutes les Doctrines Traditionnelles dans leur Principe*". (Introduction Doct. Hindoues - p. 338)

En clair cela veut dire : une Elite qui reprenne le CHRISTIANISME MEDIEVAL et qui le triture jusqu'à lui faire exprimer sa quintessence symbolique, ésotérique, métaphysique, orientale. Car il ne s'agit pas pour Guénon de se lancer dans une Restauration religieuse pure et simple ; en effet "C'est de METAPHYSIQUE qu'il s'agit essentiellement. Pour l'ELITE dont nous avons parlé, la Tradition n'a pas été conçue sur le mode spécifiquement religieux. Ce qui doit jouer le premier rôle, c'est la compréhension des questions de principe. Et cette compréhension implique l'assimilation des modes essentiels de la pensée orientale ; ce dont il s'agit peut être pressenti déjà par le peu que nous avons dit au sujet de la Réalisation Métaphysique. Mais nous avons indiqué en même temps les raisons pour lesquelles il ne nous était pas possible d'y insister davantage. C'est là qu'il faut toujours se souvenir que suivant la formule extrême-orientale "celui qui sait DIX ne doit enseigner que NEUF". (Introduction Doct. Hindoues - P. 342).

Tel sera donc, dans l'hypothèse où l'Occident déciderait d'organiser spontanément son Retour à la Tradition Orientale, le Travail de l'Elite guénonienne.

Il convient enfin de se demander pourquoi Guénon cherche à rapprocher ainsi l'Orient et l'Occident ? Lui-même nous en donne deux raisons ; d'abord pour le bénéfice réciproque de l'Orient et de l'Occident, mais aussi "pour certaines autres raisons qu'il ne nous est pas possible d'aborder et qui tiennent surtout au sens profond de ces lois cycliques dont nous nous sommes bornés à mentionner l'existence". (Intr. Doct. Hindoues - P. 341).

Dans son ouvrage "Introduction générale à l'étude des doctrines Hindoues" Guénon nous renseigne ainsi sur sa stratégie doctrinale ; son oeuvre doctrinale est dictée par l'idée de réaliser la symbiose "Orient-Occident", mais naturellement au profit d'une DIRECTION ORIENTALE qui s'impose pour deux raisons : d'abord du fait de la supériorité des méthodes orientales de méditation, notamment de la supériorité de la Voie Métaphysique sur la Voie Mystique, ensuite du fait de la plus grande fidélité de l'Orient à la "Grande Tradition Primordiale".

------------

TACTIQUE

La TACTIQUE, les méandres de la pensée et de l'action pour réaliser l'idée stratégique, sont moins évidents au premier abord, mais au premier abord seulement : pour celui qu'une certaine pratique a rendu familier de l'histoire guénonienne la ligne suivie est au contraire très certaine, et si elle n'est pas simple, elle est complexe comme la vie, néanmoins sa direction est unique et assurée.

Au-delà des livres, dont nous avons fait le compte dans un chapitre précédent, c'est dans l'action guénonienne que nous allons chercher désormais cette direction.

Au préalable, il faudrait pouvoir établir un point des plus controversés, celui de l'inspiration de René Guénon : c'est là une tâche difficile sur laquelle les disciples eux-mêmes sont en désaccord.

Deux thèses sont en présence :

- Ou bien Guénon a été formé par des initiateurs orientaux qui lui ont tout appris, et dans ce cas son oeuvre n'aurait été qu'une *transmission adaptés*.

- Ou bien, par un travail personnel acharné, il aurait réalisé une compilation magistrale qu'il aurait essayé d'imposer à l'esprit de ses contemporains comme une *doctrine à la fois antique et originale*.

L'examen de cette question à lui seul demanderait un bulletin entier, et il est trop tôt pour que nous nous y engagions, ce qui ne signifie nullement que nous n'ayons pas d'opinion sur ce point.

Toujours est-il que le développement de l'action guénonienne manifeste une évolution évidente, une évolution en dents de scie, avec des avancées et des retours en arrière. *Simple apparence, ou réalité ?* Il ne nous appartient pas d'en décider ici et nous nous en tiendrons à la seule "manifestation".

Ce constat d'évolution n'est d'ailleurs pas une critique stérile et il souligne le pragmatisme qui permettait à Guénon de frayer avec les milieux les plus divers, voir les plus opposés. Bien sûr il fallait pour y réussir une certaine dose de duplicité, mais tout ésotériste en est, par définition, largement pourvu : en effet le relativisme inhérent à l'ésotérisme ramène toutes les positions à l'unité et fonde en quelque sorte cette duplicité à usage externe.

Pour simplifier les choses on peut distinguer quelques étapes, plus ou moins chronologiques, dans cette évolution.

⊗ *La première* est celle de ses *années de formation*, en gros jusqu'à la guerre de 1914, où on le voit se mêler aux *milieux occultistes* situés à la lisière de la Franc-Maçonnerie, puis entrer en loge. On peut dire qu'il parcourt tout l'éventail subversif, du spiritualisme au rationalisme, n'hésitant même pas à devenir évêque gnostique.

A ce stade déjà on distingue bien son *regard critique* et ses hésitations sur la meilleure voie, la plus efficace : lorsque ses amis, ses premiers disciples, voulurent fonder un nouvel Ordre du Temple censé faire la synthèse de tous les courants, il n'est pas très emballé, sentant bien que pareille initiative ne fera qu'ajouter un groupe de plus à la multitude de tous ceux qui sont apparus depuis trente ans.

Sans doute, et sur ce point il serait intéressant d'avoir son témoignage direct, a-t-il assez vite compris que ce milieu occultiste était, par nature, un monde marginal qui ne pourrait jamais faire tâche d'huile dans le grand public, d'autant plus qu'en ce temps-là, il y a 70 ans, la déchristianisation n'était pas aussi visible que de nos jours.

⊗ *La deuxième étape* : il est alors entré en rapport avec le *milieu catholique* et, non des moindres, celui des jeunes intellectuels de l'Institut catholique de Paris, avec Maritain, celui de la première période avant son ralliement à la Révolution : milieu du renouveau philosophique et plus largement du renouveau doctrinal.

On comprend que Guénon, avec ses thèses de critique du monde moderne et de référence constante à la Tradition ait pu faire illusion à des gens ignorant tout de ses sources, au point que certains de ces jeunes intellectuels catholiques ont eu beaucoup de mal à s'en défendre ; on peut même se demander si certains s'en sont jamais dépris..., mais de cela nous reparlerons plus tard.

⊗ La troisième étape, qui se recoupe chronologiquement avec la précédente, est celle des rapports de Guénon avec les *milieux anti-maçonniques*. Question difficile à traiter dès lors qu'on s'adresse à des lecteurs qui ne sont pas forcément éclairés sur ces matières.

Il suffit de dire que Guénon a su jouer très adroitement du double visage maçonnique, rationaliste et spiritualiste, et que dans ses rapports avec les anti-maçons du temps, il a constamment cherché à "noyer le poisson" en s'appuyant sur les divisions de ses interlocuteurs, divisions liées aux personnes et, plus profondément encore, aux doctrines.

Car parmi les anti-maçons de ce temps, l'opposition était nette entre ceux qui faisaient une critique purement rationaliste et politique de la F.M. et qui de ce fait se rendaient aveugles sur sa réalité profonde, et ceux qui, ayant une vision beaucoup plus large, savaient distinguer les divers visages de la Secte et les unir dans une même synthèse critique.

Là encore il s'en est fallu de peu que Guénon ne réussisse à se faire passer pour un anti-maçon véritable, et il semble bien que seule la guerre de 1914 l'ait empêché de devenir directeur de la revue "La France Antimaçonnique" ! Mais les analyses impitoyables de la RISS ont suffi à ouvrir les yeux de ceux qui le voulaient bien ; que certains aient pu être trompés est une autre affaire.

⊗ Coupé des milieux intellectuels catholiques, grillé auprès des anti-maçons véritables, Guénon avait porté également ses efforts dans une autre direction, celle d'un *certain mysticisme chrétien*.

Aussi scandaleuse qu'elle puisse paraître, on ne doit pas être trop surpris de cette manoeuvre, car la mystique, par nature, se prête à ces détournements ; c'est d'ailleurs pour cette raison que l'Eglise, mère prévoyante et expérimentée, a toujours été si prudente, disons même méfiante, à l'égard des manifestations mystiques.

En effet il s'est développé entre les deux guerres, toujours dans le cadre du renouveau catholique, toute une *recherche mystique centrée autour du thème du Sacré-Coeur et très orientée sur le symbolisme*. C'est ce qui permit à Guénon de s'y infiltrer au point de pouvoir publier de nombreux articles dans les revues de ce courant. La Hiérarchie dut d'ailleurs intervenir pour mettre un terme à ces initiatives très contestables.

⊗ Lorsque, en 1930, Guénon décide de partir en Egypte et finalement d'y rester il a fait le tour des possibilités de diffusion de sa pensée, et il s'est rendu compte que, hors du milieu de ses disciples directs, il n'a pas pu pénétrer efficacement.

Tout en restant ouvert à d'autres voies éventuelles, il se décide alors à emprunter une voie plus directe, la sienne depuis vingt ans, celle de l'orientalisme pratique ; nous disons bien pratique, car sur le plan théorique il y a longtemps que cela était réalisé.

Il est intéressant de noter que ce n'est pas vers les mystiques extrêmes-orientales qu'il se tourne et qu'il oriente ses disciples, comme on aurait pu le penser puisqu'il enseignait publiquement le Védanta et les doctrines hindoues ; *la voie mystique recommandée c'est l'Islam*, lui-même était d'ailleurs musulman depuis vingt ans et il partait s'établir dans un pays musulman au sein duquel il devait se fondre.

Un de ses disciples Fristschhof Schuon, un jeune alsacien de 25 ans, partit en Algérie se faire initier dans une confrérie mystique musulmane, puis il revint fin 1933 et se mit à initier à son tour par délégation une centaine d'autres guénoniens, fondant des filiales en diverses villes de France et de Suisse. De son propre aveu, Guénon voyait dans cette direction la meilleure formule, mais il entendait bien ne pas fermer d'autres voies.

C'est ainsi qu'un autre de ses disciples, Marcel Clavelle (Jean Réyor) s'attacha plutôt à fouiller dans la ligne de *l'Esotérisme Chrétien*, tentant même de revivifier une hypothétique Fraternité du Paraclét ; ce qui ne l'empêchait pas de se faire initier également à l'Islam ésotérique, sans trop y croire peut-être.

D'autre part les *liens maçonniques* n'étaient pas rompus, et dans le cadre du nouveau spiritualiste de la F.M. de l'après-guerre, une loge spéciale "*La Grande Triade*", regroupant uniquement des guénoniens, fut créée en 1947 dans le Cadre de la Grande Loge de France, avec la bénédiction toute spéciale de Guénon lui-même ; cette organisation est encore à l'oeuvre actuellement....



Cette diversité, dont nous n'avons donné qu'une faible image, montre que, après le départ du Maître au Proche-Orient, les disciples ont exploré en parallèle diverses voies entre lesquelles ne manquaient pas de nombreux ponts.

Comment interpréter ce pluralisme ? De deux façons complémentaires.

1) Cette multiplicité des formes permet de *satisfaire des tempéraments différents* tout en assurant l'unité de fond, qu'il s'agisse de l'Islam mystique, du Christianisme ésotérique ou du Symbolisme maçonnique. Il est par exemple certain qu'un bon nombre des premiers initiés de Schuon n'ont pas pu supporter bien longtemps l'Islam et sont passés à d'autres voies ésotériques.

2) Ce pluralisme permet surtout de "*travailler*" des *milieus divers*, voir opposés, chacun pouvant pénétrer là où ses autres frères en guénonisme n'auraient pu le faire. C'est ainsi que Jean Réyor a pu pousser en milieu clérical ses recherches sur l'ésotérisme chrétien, démarche que nous retrouvons aujourd'hui avec l'abbé Stéphane et Jean Borella....

En effet il est certain que Guénon et ses disciples après lui n'ont jamais renoncé à leur triple entreprise : orientaliser l'Occident, revivifier la Franc-Maçonnerie et pervertir le Christianisme de l'intérieur sous couleur de spiritualisme, tout cela au nom et sous le couvert de la lutte contre le matérialisme et le rationalisme.

Comment ne pas voir que depuis quelques années, sous l'influence de nombreux facteurs et grâce à des complicités ecclésiastiques multiples, ils ont effectué beaucoup de chemin dans cette direction ? C'est ce qu'il nous restera à examiner dans les prochains numéros.

J. V. /
P. R.

2° - P. 6, à propos de la préface que j'ai rédigée pour les écrits de l'abbé Henri Stéphane, J. V. me fait dire le contraire de ce que j'ai effectivement exposé. J'aurais affirmé que l'Abbé Stéphane avait pratiqué une "autre voie" (que la voie catholique). Mais je n'ai rien écrit de tel. Il suffit de lire la phrase précédant celle que cite J. V., pour comprendre que la voie dont l'Abbé Stéphane s'est écarté, est précisément celle du comparatisme religieux (horizontal), qui voit dans l'oeuvre guénonienne une sorte de super-religion normative. J'ai attribué ce refus du strict guénonisme au fait que l'Abbé Stéphane était d'abord un prêtre catholique : ainsi, ce qui est plus "vertical" que le comparatisme, c'est l'approfondissement de la doctrine catholique.

Quant à la question "Guénon" en général, je dirai seulement ceci : Saint Thomas d'Aquin, pour élaborer la doctrine sacrée, s'est appuyé presque uniquement sur un philosophe païen qui niait le Dieu-Providence, la création du monde, l'immortalité de l'âme (entre autres choses). Je ne vois pas pourquoi, mutatis mutandis, je ne pourrais pas parfois me référer, avec réserves et critiques, à un auteur qui affirme ces trois vérités (et quelques autres qui sont tout à fait catholiques), mais qui n'a jamais été mon maître. (p. 8).

3° - La manière dont J. V. comprend les textes est presque toujours fort surprenante. Ainsi, je n'ai jamais écrit ni pensé que Dieu fût partie du monde spirituel (p. 12) ; Dieu étant au-delà de tous les mondes (et présent en chacun d'eux). Mais il y a mieux.

Ignorant -évidemment- que le terme d'Hypertheos ("Sur-Dieu", ou "Plus-que-Dieu") est d'origine dyonisienne (Noms divins 648 D) il y voit une dénomination propre au gnosticisme "stéphano-guénonien" (pp. 9, 10, 15, etc.), désignant un Principe supérieur au Dieu Chrétien. Il se propose alors (p. 15) d'expliquer la phrase suivante de la Charité profanée (P. 364) : "Voici le Trisagion éternel qui monte vers la Théarchie suressentielle", et il écrit tout uniment : "Le Trisagion, c'est évidemment le "Trois fois Saint" (...) c'est à dire la Trinité. Or, voilà que cette Trinité, ne se suffisant plus à elle-même, monte vers quelque chose de plus qu'elle. Et vers quoi monte-t-elle ? Vers la "Théarchie suressentielle". (...) Tel est l'Absolu métaphysique du professeur Borella, qui n'est pas contenu en Dieu, qui est situé "au-delà de Dieu".

Mais si J. V. avait ouvert un simple dictionnaire, il y aurait appris que Trisagion désigne, non la Trinité, mais le chant du Sanctus, que chante la cour céleste rassemblée dans une liturgie proprement divine, et qui monte vers la Théarchie suressentielle, c'est à dire le Dieu unique en Trois Personnes, comme le montre le ("Voici la Terre et le Ciel conviés à célébrer la splendeur du Père... Voici l'immensité des hommes et des choses (...) autour de l'Agneau mystique (...). Voici le Trisagion éternel qui monte...").

Quant à "Théarchie suressentielle", c'est également une expression de Saint Denys l'Aréopagite, selon la remarquable transcription que M. de Gandillac a proposée du syntagme grec, hyperousios Thearchia (par ex. Hiér. Cél. 140 C). C'est l'une des expressions favorites du corpus dionysien, que le même savant explique ainsi : "Principe même de la Déité". (Oeuvres complètes, p. 372). Elle s'efforce de désigner Dieu dans ce qu'Il a de plus transcendant, là où il est "Plus que Dieu", c'est-à-dire : au-delà de tout ce que nous pensons et connaissons ordinairement quand nous parlons de "Dieu".

Maintenant est-il orthodoxe de distinguer entre l'Essence divine une et la trinité des Personnes (encore que ce ne soit justement pas le cas du passage visé par J. V.) ? Evidemment oui. Non seulement St Thomas d'Aquin a d'abord écrit un traité De Deo uno puis un traité De Deo trino, mais encore le IVème Concile du Latran (1215) déclare : "La nature divine seule est le principe de toute chose ; en dehors d'Elle il n'y a rien d'autre. Cette Réalité n'engendre pas, n'est pas engendrée, ne procède pas, mais c'est le Père qui engendre, le Fils qui est engendré et le St Esprit qui procède". (Dumeige, 224).

4° - Ne pouvant relever ici toutes les confusions ou les inexactitudes de J. V., j'en viens, pour terminer, à la question essentielle de la gnose. J'admets qu'on ne puisse prononcer ce terme sans que fonctionne un réflexe de rejet ; j'admets qu'on déplore -en fin de compte- l'emploi de ce mot, à cause des confusions auxquelles il peut donner lieu, et qu'on me juge imprudent ; mais je ne saurais aller plus loin, ni me reconnaître dans les intentions ténébreuses qu'on me prête. Si j'avais voulu tromper mes lecteurs sur "la marchandise" (pour rester dans le ton de J. V. qui ne voit en eux qu'une "clientèle") j'aurais commencé par en dissimuler le pavillon.

Cela dit, je rappellerai quelques faits :

- contrairement à ce que dit J. V. (p. 20), il existe en grec d'autres termes que celui de gnosis pour dire "science" ou "connaissance". C'est là en effet son argument majeur, par lequel il explique qu'on trouve ce terme aussi bien dans le Nouveau Testament que chez les Pères grecs. Mais c'est faux. Un simple regard sur un dictionnaire ou une concordance montre qu'il n'en est rien. Il n'est évidemment pas possible de fournir ici les éléments d'une enquête terminologique, il faut se contenter de conclusions. Gnosis désigne d'abord la connaissance au sens le plus large et s'emploie presque toujours avec un complément : la connaissance de... Il se distingue alors de épistème qui, lui, signifie toujours : "science". C'est le cas, assez souvent, chez Platon et Aristote, qui emploient en outre gnomè, téchnè, nous, sophia, sunésis, phronésis, logos, dianoia, mathèma, mathèsis, etc. La gnosis, au sens absolu du terme, la "connaissance" (par excellence) ne se rencontre guère que chez les Septantes qui ont utilisé ce terme pour désigner l'adhésion de tout l'être au vrai Dieu. C'est pourquoi il n'existe dans le N. T., qu'un seul emploi profane de ce terme sur 26 (1P. III, 7). Mais on y trouve aussi, à côté du verbe gignôscō (221 fois), les verbes oïda (326 fois) ou épistamai (14 fois).

- contrairement à ce qu'affirme J. V., les Pères grecs disposaient donc d'autres termes que celui de gnosis pour désigner la connaissance. Chez Clément d'Alexandrie, qui n'ignore pas épistèmè (II Str, 4, 13, 3), on peut même estimer que l'emploi du mot "gnose" ou celui de "gnostique" pour désigner le chrétien parfait, "sont des choses assez nouvelles" (Méhat, Etudes sur les Stromates de Clément d'Alexandrie, Seuil, P. 419). Quant à Origène, dans le seul Contre Celse, il emploie à peu près équivalamment dogmata, didaskakia, épistèmè, sophia, logos, theologia, à côté de gnosis, et malgré l'existence d'un gnosticisme hérétique, ce qui fait dire à une éminente patrologue que "Les chrétiens n'ont pas craint d'employer le même vocabulaire que les gnostiques" (M. Harl, Origène et la fonction révélatrice du Verbe Incarné, Seuil, p. 80). Etait-ce aussi pour appliquer le principe maçonnique dont J. V. nous révèle l'existence p. 24 ?

- enfin, contrairement à l'assertion générale de J. V., la gnose n'a nullement été rejetée par le christianisme latin, j'entends la gnose véritable, celle qui consiste dans la connaissance surnaturelle de Dieu en Jésus-Christ. Autant que je sache, il n'existe aucune condamnation de ce terme dans les définitions magistérielles de la foi catholique. Le "Denzinger" ne contient qu'une seule mention des Gnostici à propos d'une hérésie des Priscilliens concernant la terminologie trinitaire. Si l'on y réfléchit, c'est assez surprenant. Un bon témoin du respect que notre religion accorde à ce terme, est le très orthodoxe Dictionnaire de Théologie catholique (Vacant-Mangenot), peu suspect de libéralisme et qui consacre, sans la moindre critique, un excellent article au mot gnose qu'il distingue soigneusement de gnosticisme. Je renvoie également à l'étude approfondie du P. Camelot sur la Gnose chrétienne (orthodoxe) dans le Dictionnaire de Spiritualité à l'article Gnose et gnosticisme, sans parler du magistral ouvrage de Dom J. Dupont, Gnosis. La connaissance religieuse dans les épîtres de saint Paul, ou des articles du P. Bouyer sur cette question. S'agit-il aussi de maçons déguisés ?

Il faut conclure. Je crois, avec St Clément d'Alexandrie, que la gnose fut d'abord une tradition secrète : "A Jacques le Juste, à Jean et à Pierre après la résurrection le Seigneur donna la gnose ; ceux-ci la donnèrent aux autres apôtres ; les autres apôtres la donnèrent aux soixante dix, dont l'un était Barnabé" (Hypot. fg. 13).

* ou plutôt : ginôscō

Mais je crois aussi que cette doctrine suprême, à laquelle beaucoup sont appelés, mais que peu saisissent, est contenue dans le Credo ou Symbole de la Foi, qui, encore à l'époque de St Ambroise, ne pouvait être transmis qu'oralement, à l'abri des profanes. C'est pourquoi je puis dire, avec Bossuet : "Je ne vois point qu'il faille entendre d'autre finesse, ni, sous le nom de gnose, un autre mystère que le grand mystère du christianisme, bien connu par la foi, bien entendu par les parfaits, à cause du don d'intelligence, sincèrement pratiqué et tourné en habitude". (Tradition des nouveaux mystiques, ch. III, sect. 1).

Voilà maintenant près d'un siècle que les "intégristes", c'est-à-dire les chrétiens intégraux, suspectent et dénoncent un modernisme et un gnosticisme partout cachés. Cela donne évidemment du piquant à l'existence, et même un semblant de justification. Au vu des résultats, on est légitimement en droit de se demander si la méthode est efficace. L'obsession des infiltrations maçonniques (ou autres) -que je ne nie pas- ne peut que réjouir nos adversaires. Pendant que les chrétiens fidèles passent leur temps à s'excommunier réciproquement, Satan, à visage découvert, agit en souverain dans les bureaux épiscopaux et détruit la religion catholique.

Au demeurant, comme l'a dit notre Maître : "L'arbre sera jugé à ses fruits".
Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs civilités.

Jean BORELLA

BREVE CHRONOLOGIE CARTESIENNE

Pour connaître une doctrine il est certes important d'examiner l'enchaînement des idées, mais il est non moins nécessaire de suivre la vie de ceux qui l'ont élaborée. Après l'étude parue dans le n°9, voici en un bref tableau chronologique la vie de Descartes, ainsi que quelques dates post-mortem.

- 31 mai 1596 Naissance de René, à la Haye en Touraine, fils de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne et poitevin d'origine.
- 13 mai 1597 Mort de Jeanne Brochard, mère de René.
- 1597/1606 René est élevé par sa grand-mère maternelle.
- 1606/1614 Etudes au collège des Jésuites de la Flèche, dont le supérieur le père Charlet, est un de ses parents ; René y jouira d'un régime de faveur dû à sa petite santé.
- 1614/1616 Licence en droit à l'Université de Poitiers.
- 1617 Activités mondaines et sportives sur lesquelles on a peu de renseignements.
- Printemps
1618 Part pour Bréda en Hollande, et prend du service dans l'armée protestante de Maurice de Nassau, prince d'Orange.
- Avril 1619 Départ de Hollande pour le Danemark et l'Allemagne. En Souabe il se lie avec un groupe de savants *Rose-Croix*. Il s'engage dans l'armée catholique du duc de Bavière.
- 10-11 Novem.
1619 Enfermé dans sa chambre, Descartes reçoit en une série de trois rêves une *illumination gnostique classique*.
- 1620/1622 Il résilie son engagement militaire et part pour une série de voyages mystérieux en Hongrie, Silésie, Pologne et Poméranie.
- Mars 1622 Il revient en France pour un séjour d'un an et demi. Il vend des biens de famille et place ses liquidités dans des banques hollandaises. Sa fortune était-elle suffisante pour lui assurer l'aisance dont il ne cessera de jouir, ou bénéficia-t-il d'autres sources de revenus ? On ne sait.
- 1623/1625 Voyage en Italie.
- 1625/1628 Retour en France. Pendant son séjour à Paris en 1627/28 il pénètre l'intimité des savants de l'époque, astronomes, mathématiciens, ingénieurs, opticiens.
- Il se lie également avec le Père Gibieuf, de l'Oratoire et bras droit du Cardinal de Bérulle, et surtout avec le Père Mersenne de l'Ordre des Minimes qui devait demeurer son plus intime ami et confident.
- 1628 Rédaction en latin des Règles pour la Direction de l'Esprit, qui ne seront publiées qu'en 1701.
- Novembre 1628 La réputation de Descartes comme philosophe commençait à se répandre quand il fit une rencontre décisive, celle du Cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire.

Dans une réunion qui se tint chez le Nonce Bagno en Novembre 1628, un homme ayant exposé ses idées sur la réforme de la philosophie avec beaucoup d'aplomb, et Descartes seul n'ayant pas paru impressionné, Bérulle lui demanda de s'expliquer : Descartes eut tôt fait de montrer que la philosophie de cet homme ne *"valait pas mieux que la scolastique"* et que par contre il était possible d'établir dans la philosophie des principes plus clairs et plus certains.

Bérulle très impressionné invita Descartes à venir le voir : après un échange approfondi, le cardinal le pressa d'exécuter son projet lui faisant même une obligation de conscience d'y consacrer les dons que Dieu lui avait donné. Et Descartes résolut de suivre un conseil qui s'accordait si parfaitement avec ses projets ; peu après il partait pour la Hollande où il devait rester vingt ans jusqu'à sa mort.

Automne

- 1628 Départ pour la Hollande où il restera plus de vingt ans, changeant très souvent de résidence :
1629 Franeker, 1630 Amsterdam, 1632 Deventer, 1633 Amsterdam, 1635 Utrecht, 1636 Leyde, 1637 Stanpoort, 1640 Leyde, 1641 Endegeest, enfin 1644 Egmond où il demeura jusqu'en 1649.
- 1633 Apprenant que Galilée vient d'être condamné en Juin 1633, Descartes renonce à publier son Traité du Monde, écrit en français et qui ne paraîtra qu'en 1664, comme son Traité de l'Homme.
- 1635 Naissance de Francine, fille naturelle de Descartes et d'une servante qu'il avait à son service.
- Juin 1637 Publication à Leyde du Discours de la Méthode, sans nom d'auteur, accompagné de trois essais scientifiques.
Descartes eut à soutenir de vives polémiques au sujet de ses théories physiques et métaphysiques avec des professeurs de Louvain et d'ailleurs, notamment Fermat et Roberval.

Novembre

1639

Mars 1640

Une fois dégagé de ces polémiques Descartes songea à présenter sous une forme définitive le petit traité de métaphysique ébauché en 1629. Il le rédigea pendant l'hiver 1639/40 à Sandport.

Il le soumit ensuite à divers théologiens, notamment Caterus chanoine de Harlem et, par l'intermédiaire de Mersenne, aux dicteurs de Sorbonne dont il aurait aimé voir l'approbation.

Mersenne transmit le livre aux philosophes les plus en vue de l'époque ; et c'est ainsi que Descartes reçut avec les objections de Caterus, celles de Hobbes, d'Antoine Arnauld, de Gassendi, et d'un groupe de théologiens qui se réunissaient chez Mersenne.

Juin 1640 Mort de Francine, fille naturelle de Descartes.

Ocotbre 1640 Mort de Joachim, son père.

Janvier 1641 Dans une lettre de janvier 1641 concernant son livre, Descartes s'explique très clairement : *"J'ai prouvé bien expressément que Dieu est créateur de toutes choses... Ce sont là les choses à quoi je désire que l'on prenne le plus garde. Mais je pense y avoir mis beaucoup d'autres choses, et je vous dirais entre nous que ces six méditations contiennent tous les fondements de ma physique. Mais il ne faut pas le dire, s'il vous plaît, car ceux qui favorisent Aristote feraient peut-être plus de difficulté de les approuver ; et j'espère que ceux qui les liront s'accoutumeront insensiblement à mes principes et en reconnaîtront la vérité avant de s'apercevoir qu'ils détruisent ceux d'Aristote"*.

- Août 1641 Cependant la Sorbonne tardait toujours à lui envoyer son approbation malgré les démarches incessantes des prêtres de l'Oratoire, parmi lesquels Descartes avait choisi son Directeur de conscience.
- Et en août 1641 il se décidait à publier ses Méditations, précédées d'une lettre au doyen et aux docteurs de Sorbonne (publication en latin à Paris). L'édition en français, dont la traduction est due au duc de Luynes, parut seulement en 1647.
- 1641 Le Père Bourdin, SJ, professeur au collège de Clermont à Paris, attaque la physique et la métaphysique de Descartes ; celui-ci s'en plaint dans une lettre au P. Dinet, son ancien professeur devenu Provincial de France de la Compagnie.
- Décembre
1641 Voët, professeur à l'université d'Utrecht, qui combat Descartes depuis plusieurs années, l'accuse publiquement d'athéisme.
- Mars 1642
- Mai 1643 L'université d'Utrecht condamne la philosophie nouvelle (celle de Descartes bien qu'il ne soit pas expressément nommé).
- Sur l'intervention de l'ambassadeur du Roi de France la polémique s'apaise.
- 1644 Premier voyage de Hollande en France.
- Juillet 1644 Publication à Amsterdam, en latin, et en l'absence de Descartes, des Principes de la philosophie - La traduction française, due à l'abbé Picot, parut à Paris en 1647.
- Juin 1645 L'université d'Utrecht finit par interdire à quiconque de publier pour ou contre Descartes.
- Hiver
1645/1646 Rédaction du Traité des Passions de l'âme, à la demande de la princesse Elizabeth.
- Avril 1647 Descartes est accusé de pélagianisme par Régius, à Leyde. L'ambassadeur de France intervient à nouveau en faveur de Descartes.
- Août 1647 L'université de Leyde interdit de parler pour ou contre Descartes.
- Été 1647 Réconciliation, après brouille, avec Hobbes et Gassendi.
- Automne 1647 2ème voyage de Hollande en France, au cours duquel le Roi de France lui alloue une pension de 3000 livres et lui propose bien d'autres avantages s'il venait s'établir en France.
- Septembre
1648 L'université de Leyde nomme un cartésien comme professeur à une chaire vacante.
- Mort du Père Mersenne, ami de jeunesse de Descartes qui l'avait connu au collège de la Flèche (bien qu'il y eut 8 ans de différence entre eux) et dont il était devenu intime vers 1622. Pendant le séjour de Descartes en Hollande il fut son correspondant et son informateur attitré.
- Rédaction du Traité de L'Homme qui paraîtra seulement en 1664.
- 1648 3ème et dernier voyage de Hollande en France, qui coïncide avec les débuts de la Fronde : il décide de retourner à Egmond et de "s'y arrêter jusqu'à ce que le ciel de France soit plus serein".
- Février 1649 La reine Christine de Suède invite Descartes à venir la voir.
- Sept. 1649 Descartes part pour Stockholm où il s'installe.
- Nov. 1649 Publication à Paris, en français, du Traité des Passions de l'Ame.
- 11 Fé. 1650 Mort de Descartes à Stockholm.

Quelques dates... post-mortem

- 1661 Le célèbre P. de la Chaise, SJ, enseigne la philosophie de Descartes au collège de la Trinité à Lyon.
- 1663 Les ouvrages de Descartes sont mis à l'Index par Rome "donec corrigatur"
- 1664 Premières publications du Traité du Monde et du Traité de L'Homme.
- 1665 Article du P. Channerelle, SJ : *"La doctrine cartésienne diffère de la doctrine aristotélicienne comme la poésie de la réalité, comme l'imagination de l'intelligence."*
- 1674 Le P. Lamy enseigne Descartes à Angers.
Article du P. de Valois, SJ : *"Les sentiments de Descartes opposés à ceux de l'Eglise et conformes à ceux de Calvin"*.
- 1690 Le P; Gabriel, SJ, constate que presque tous les ouvrages de Philosophie écrits à ce moment-là sont d'inspiration cartésienne.
- 1696/1697 La 14ème Congrégation Générale de la Cie de Jésus réunie à Rome publie 30 propositions proscrites, contre Leibnitz et Descartes.
- 1706 Le Père André, SJ, au collège de la Flèche, enseigne Descartes et Malebranche - et son cours est si apprécié qu'il se répand rapidement dans les principaux collèges de la Cie.
- 1706 Le journal de Trévoux, des Pères Jésuites, expose l'influence pernicieuse de la nouvelle philosophie dans la formation religieuse des jeunes gens : *L'Intelligence est négligée et l'enseignement de la religion n'est assis que sur la volonté.*
- 1715 La plupart des professeurs de la Cie de Jésus enseigne Descartes.
- 1730/1731 La 16ème Congrégation générale de la Cie renouvelle les mêmes mises en garde qu'en 1697.
- 1732 Le Père Général, SJ, proscrit 10 propositions tirées de Descartes.

Bien d'autres dates et d'autres faits seraient sans doute intéressants à signaler ; limitons-nous en soulignant deux points :

1) Descartes était très conscient de l'hétérodoxie de sa doctrine ainsi que de la duplicité dont il faisait preuve pour l'imposer, et il ne craignait pas d'en témoigner auprès de certains de ses correspondants.

2) Les Ordres religieux intellectuels n'ont pas tenu le coup face à la pénétration subversive : Les Oratoriens craquent d'emblée dès le premier tiers du 17ème siècle et se font les complices actifs de Descartes. Les Jésuites résistent un peu mieux et, si une partie de la Compagnie est contaminée dès le milieu du 17ème, une autre partie reste lucide contre le nouvel Idéalisme. Hélas ! au 18ème siècle, la Compagnie est passée à l'ennemi en France, et il n'y a plus qu'à Rome que l'on proteste... sans être obéi !.

P. R.

"LES ESSENIENS ETAIENT-ILS DES EBIONITES ?"

Une thèse subversive déjà ancienne voudrait que le Christianisme soit issu d'une secte juive antérieure d'au moins un siècle au Christ lui-même, la secte des Esséniens.

La découverte des manuscrits de la Mer Morte a été l'occasion pour certains de rajeunir cette hypothèse par un pseudo-appareil de preuves historiques et exégétiques.

Un premier article paru dans le n°8 a montré la vanité de cette tentative, les Esséniens apparaissant non comme des précurseurs mais plutôt comme des disciples du Christ. Ce second article regroupe les éléments que l'on peut apporter à l'appui de cette identification.

Nous nous sommes efforcés de rechercher et regrouper les indices qui permettent d'identifier les Esséniens décrits par Josèphe et Philon à la Communauté Judéo-Chrétienne des Ebionites (Les "Pauvres" de Jérusalem), à laquelle pourraient alors être attribués les Manuscrits de Qumran. Parce qu'il faut bien maintenir cette vérité toute simple : que les témoignages déjà exposés par ces auteurs ne font que décrire une "communauté de Saints et de Pauvres" vivant vers le milieu du Ier siècle après Jésus-Christ. Ils n'affirment rien de plus.

PRECISIONS SUR L'ASCIA :

Nous avons vu que la hache était le symbole du Christ. Il nous faut préciser encore ceci : que l'ascia, symbole funéraire, a été trouvé en plusieurs exemplaires dans la plus ancienne catacombe chrétienne, celle de Saint-Sébastien, où l'on pense que furent inhumés au moins provisoirement, les corps de Saint Pierre et Saint Paul. On a trouvé dans cette catacombe une hypogée des Innocentii dans laquelle plusieurs tombes judéo-chrétiennes portent le signe de l'ascia.

Le symbolisme de la hache doit son origine au Miracle de la Hache. Il est dit, au livre des Rois, que lorsqu'Elie fut enlevé au ciel et qu'il eut rejeté son manteau sur Elisée, les fils des prophètes demandèrent à ce dernier de faire construire un bâtiment à l'emplacement même de son enlèvement. Ils partirent avec des haches pour couper du bois sur les bords du Jourdain. L'un d'eux laissa échapper sa hache qui fut emportée par le courant. Elisée lança son bâton qui, à la façon d'un aimant, ramena l'outil sur le rivage. Ainsi le disciple a perdu l'instrument de son salut et il lui fut rendu par le bois de la croix, ici le bâton du prophète.

Lorsque Jean-Baptiste commença à prêcher, il s'établit à l'emplacement présumé du gué que le prophète Elie avait passé avant d'être enlevé dans un char de feu. C'est pour quoi on lui demanda : "Es-tu Elie ?" - Il répondit : "non". Mais lorsque la même question fut posée à Jésus par ses disciples, il répondit : "Si vous voulez comprendre, c'est lui l'Elie qui devait revenir. Que celui qui a des oreilles entende". C'est pourquoi Jean-Baptiste s'était établi sur les bords du fleuve, face à Jéricho.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, cet endroit fut un centre de pèlerinages. Les foules venaient vénérer l'emplacement où Jésus fut baptisé. On y éleva des sanctuaires, des monastères. L'un d'eux appelé KASR-EL-YEOUD (château des juifs) était appelé par les Chrétiens "Couvent de Saint-Jean-Baptiste". Il n'en reste que des ruines. Les pèlerins allaient se baigner au gué du Jourdain pour renouveler leur baptême, probablement le Bethabara, (lieu du passage) où Jean baptisait. Un récit de pèlerinage, la "Peregrinatio Aetheriae", raconte que l'on montrait, au VIème siècle, aux voyageurs l'endroit où Elie avait été enlevé au ciel et où les fils des prophètes perdirent leurs haches.

Cette scène a été reproduite sur un panneau de la porte en bois sculpté de Sainte-Sabine à Rome. L'un des jeunes gens qui a perdu sa hache, se jette à terre épouvanté, en se voilant la face, près d'Elie enlevé sur son char de feu. Ainsi le symbole de la hache était chrétien et permettait d'associer la mémoire d'Elie à celle de Saint Jean-Baptiste.

Enfin, il est dit dans "Le document de Damas" trouvé à Qumran, d'"imprimer une marque sur le front de ceux qui soupirent et gémissent." Ce passage est tiré d'Ezechiel où l'on précise que cette marque à la forme du Tau grec. Or, sur les tombes à ascia, l'on imprimait au frontispice, cette marque : l'ascia ayant la forme d'un tau minuscule (= τ). On la trouve d'ailleurs dans les deux sens, comme ceci, sur certaines tombes : D  et  M . Ce qui permet de préciser encore qu'il s'agissait bien du signe du tau, c'est que certaines tombes "dédiées sous l'ascia" portent le T -tau-majuscule grec. Voilà un point intéressant. Pour être sauvé, il fallait que la marque sur le front (ispice) fût manifeste d'où l'on voit que la formule symbolique avait été prise au pied de la lettre.

SAINTE SABINE DIT "LE JUSTE" ET LA DISCIPLINE DE L'ARCANE.

Dans les manuscrits de Qumran, le Maître de Justice, le Prêtre impie et l'homme de mensonge ne sont jamais désignés par leur nom propre, mais toujours par ces périphrases. Et cependant l'ensemble du texte présente des personnages ayant réellement existé, énumère leurs faits et gestes. Il s'agit de textes historiques et non d'un enseignement figuré ou allégorique. Ce procédé est donc bien intentionnel. Il s'agit de ne pas dévoiler en dehors de la communauté l'identité réelle de ces personnages.

Flavius Josèphe nous dit que les Esséniens ne désignaient jamais leur législateur : "Après le nom de Dieu, celui du Législateur est chez eux particulièrement vénéré, qui le blasphème est puni de mort." Pendant la guerre des Romains, en 70, ils ne révélèrent même pas sous les tortures. Ce que Josèphe dit des Esséniens s'applique très exactement aux disciples du Maître de Justice qui n'ont jamais écrit son nom propre, s'il en était besoin, qu'ils le considéraient comme divin. Philon dit, en parlant des Esséniens : "Notre Législateur" ; il se considère donc comme membre de la Communauté. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que ni l'un ni l'autre n'ont révélé son nom : le secret fut bien gardé.

Si l'on rapproche ce fait des affirmations de Flavius Joseph, selon lesquelles les néophytes esséniens étaient tenus à l'écart du repas sacré et qu'ils ne pouvaient y participer qu'après deux ans de noviciat et un serment solennel de ne pas dévoiler le sens caché de la cérémonie, on voit que cette communauté pratiquait la "discipline de l'arcane" propre aux premières communautés chrétiennes. Ce ne fut jamais une règle explicite, mais un usage constant. Il fallait surtout éviter toute profanation des Saints Mystères. Si le repas des Esséniens n'était qu'une réunion de prière, ou un repas conventuel, on se demande la raison d'être de pareils serments solennels de ne jamais révéler à l'extérieur ce qui s'y passait.

Saint Jacques le Mineur, "frère du Seigneur", était l'évêque de la communauté chrétienne de Jérusalem. Il était donc aussi le chef de la communauté des "Pauvres", les "Ebionites". Après le meurtre de Saint Etienne, les chrétiens s'étaient enfuis de Jérusalem. Lorsque les premières terreurs furent passées, ils y revinrent. Jacques, dit le "Juste" prêchait au Temple. Il attirait les foules par ses invectives contre les riches. Lui et sa communauté étaient l'objet d'un grand respect de la part des Juifs de Jérusalem. On ne les appelait plus avec mépris les Nazaréens, mais avec respect les "Saints" ou les "Justes".

Aussi l'autorité du Sanhédrin n'osait-elle porter la main sur eux. Anne, le fils d'Anne, devenu Grand-Prêtre à son tour, ne fera périr Saint Jacques qu'en profitant d'une absence fortuite du proconsul romain et son crime provoquera de telles protestations qu'il sera déposé.

Les judéo-chrétiens se réunissaient le soir au Cenacle, mais ne participaient pas au culte du Temple. La porte, dite des Esséniens (Bab-Eschaïum) ouvrait sur la route d'Hébron et des Monts de Judas. Or, Flavius Joseph nous dit que les Esséniens séjournèrent entre Jérusalem, Hébron et Engaddi, dans la montagne désertique, où depuis furent construits des monastères chrétiens, comme celui de Mar Saba. Pline l'Ancien dit qu'ils séjournèrent au-dessus d'Engaddi, et non au nord, donc dans ces montagnes.

Saint Jacques a laissé une Epître dans laquelle on retrouve des formules qumraniennes : l'éloge de la pauvreté volontaire, l'obligation de la pratique des oeuvres sans lesquelles la foi est vaine, le devoir de scruter la loi sans cesse. Certains exégètes ont prétendu que cette lettre était purement juive et que la double mention de Jésus était une interpolation chrétienne... !!! Il n'est pas vraisemblable que ces pieux ébionites, occupés à longueur de journées et de nuits à scruter les écritures n'aient pas laissé quelques textes de leurs prières et de leurs méditations.

Mais, a-t-on dit, on ne trouve pas dans les manuscrits de la Mer Morte des formules spécifiquement chrétiennes qui permettraient d'affirmer à coup sûr qu'il s'agit d'écrits ébionites. A cela, on peut faire deux réponses.

a) Nous nous plaçons dans la perspective de Juifs pieux disciples de Jésus, qui doivent vouer leur vie à la prière et à la méditation. Il n'existait pas alors pour eux de christologie, de théologie, de liturgie spécifiquement chrétiennes. Pour meubler les longues heures consacrées à Dieu, ils se trouvaient dans la nécessité de composer eux-mêmes les textes. Où trouver le fond littéraire de leurs formules, sinon dans l'Ancien Testament ? Ils vont appliquer à Jésus, aux différents épisodes de sa vie et à son enseignement tout ce qu'ils pourront trouver de concordant dans l'Écriture. Scruter la loi et les Prophètes, n'est-ce pas chercher, jusqu'aux moindres détails les applications que l'on pouvait en faire à J. C. ?

Et que voit-on dans les Manuscrits de Qumran ?

Pas autre chose que cette application des Écritures au Maître de Justice ; parfois même jusqu'au contre-sens par sousi excessif de coller au plus près du mot-à-mot, comme on le voit dans le "Midrasch d'Habacuc".

b) Est-on si sûr que ces documents ne comportent point de formules spécifiquement chrétiennes ? En particulier, les méthodes de traduction peuvent cacher ces formules. Quand on a décidé une fois pour toutes qu'il existait des Esséniens un siècle avant J. C., que le Maître de Justice était le Juif persécuté à l'époque Macchabéenne (par exemple Onias III) et que ces manuscrits étaient leurs manuels, il était bien tentant d'éliminer dans la traduction, tout un vocabulaire qui pourrait leur donner un aspect chrétien ; tout au moins, si l'on voulait éviter "l'hallucination d'une étonnante réincarnation" dont parlait M. DUPONT-SOMMER.

Au contraire, il serait bien facile de donner, de ces manuscrits, une traduction qui recherchât systématiquement les formules consacrées par l'usage chrétien

L'Oint de Dieu : le Christ, les fils de Sadoc : les disciples du Juste ; "il fut enlevé de parmi nous" pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'Ascension. "Il n'était pas prophète mais il interprétait tous les prophètes", n'est-ce pas ce qu'il est dit de Jésus, s'adressant aux Pèlerins d'Emmaüs ? "Tout cela il l'a fait connaître par son oint, par son Esprit Saint" : Par le Christ et le Saint-Esprit ?

Voici un texte particulièrement intéressant : "Et quand ils se réunissent et qu'on a dressé la table pour boire le vin, que personne n'étende la main pour entamer le pain avant le Prêtre car c'est lui qui doit bénir l'entame du pain et du vin et mettre le premier la main au pain. Ensuite, l'Oint d'Israël étendra sa main vers le pain (?)... et toute l'Assemblée, chacun selon sa dignité..." (L'Oint d'Israël ? c'est le Maître de Justice. Il a été "enlevé de parmi nous", comment pourrait-il se retrouver au milieu de la communauté à chaque repas ?)

On pourrait ainsi trouver une multitude d'autres traductions d'une saveur toute chrétienne. Et qui nous prouvera jamais que telle n'était pas la véritable intention des rédacteurs de ces textes ?

D'où l'on voit que la méthode même de la Traduction est entraînée par l'hypothèse de départ et qu'elle la renforce au point d'arrivée : on appelle cela un cercle vicieux.

LES JUIFS CARAÏTES

Mais les considérations qui nous paraissent les plus décisives, sont tirées d'un examen très particulier, porté sur l'Histoire des Juifs caraïtes.

Aux environs des années 800 à 840 ap. J. C., nous révèlent plusieurs auteurs arabes, apparut une secte juive dite des "Maghariya", appelés ainsi parce que leurs livres avaient été trouvés dans une grotte, près de Jéricho. Parmi ces livres, il y avait celui de l'Alexandrin, le livre de YDN et une multitude d'autres. Les "Maghaarites" étaient donc les "gens de la Grotte".

Quelques années plus tard apparaît la communauté des Karaïtes, qui se rassemble surtout à Jérusalem vers 840-850. Or, cette nouvelle secte juive est, à s'y méprendre, celle qui hérita de la bibliothèque de la Grotte. On retrouve dans les textes caraïtes et jusque dans leur liturgie, toutes les formules de Qumran.

Ils sont les "Pauvres de Yahvé", ils sont "scrutateurs de la loi" nuit et jour, ils sont le "petit reste" qui n'a pas "trébuché", ils "respectent les préceptes", ils sont les "humbles" et les "pieux" à qui sera réservé le Salut. Ainsi est-il dit dans la Règle de la Communauté de Qumran : "Ils veilleront ensemble un tiers de toutes les nuits de l'année pour lire dans le livre, pour étudier le droit et prier ensemble".

Mieux encore, dans leurs prières, les Caraïtes attendent le retour du Maître de Justice" (lemoré sedeq) qui ramènera le coeur des pères sur leurs fils, qui abolira la Mishna, le Talmud et la Halaka et enseignera ses voies pour que nous suivions ses sentiers". Eux-mêmes s'appellent les "Sadukim" (les Justes) et les "gens du Livre" (Caraïtes).

Ils furent en butte aux persécutions des rabbins talmudistes qui les traitèrent d'hérétiques et de "Saduccéens", formules qui se voulaient injurieuses, mais plus probablement étaient ironiques. Ces juifs caraïtes jouissaient de la protection de l'autorité musulmane et échappaient ainsi aux tracasseries des Rabbins. Voilà qui est remarquable.

La littérature caraïte est empruntée presque textuellement aux manuscrits de la Mer Morte.

Rapprochons les faits : en 800, le patriarche TIMOTHEE apprend que des juifs pieux ont trouvé une bibliothèque dans une grotte, comprenant beaucoup de livres de l'Ancien Testament, plus de 200 psaumes de David, etc... Il apprend par son correspondant que les textes de l'Ancien Testament ont été "aménagés" et qu'on y trouve des allusions à la vie du Christ, le "Nazaréen" qui n'existent pas dans les Bibles classiques juives, ni chrétiennes.

Or ces livres "revus et corrigés" pour être adaptés aux circonstances de la vie de Jésus, ont inspiré les Caraïtes. C'est dans une synagogue caraïte du Caire que l'on a trouvé un exemplaire du "Document Sadoquite" dit "de Damas", recopié par eux au cours du Moyen-Age. Le même document sadoquite a été retrouvé à Qumran. Il s'agissait donc bien des livres d'une même communauté, dont une partie avait été découverte en l'an 800 environ et dont une autre partie fut découverte en l'an 1947 dans une grotte voisine.

Si l'on rapproche de ces textes le Deutéronome Shapira, qui lui aussi avait été "revu et corrigé" en fonction du Christ, il est bien difficile de nier que cette communauté fût judéo-Chrétienne.

Enfin un point plus particulier va nous conduire aux limites de la certitude. *On va retrouver chez les Caraïtes, professées à propos du Maître de Justice, les mêmes erreurs que faisaient les judéo-chrétiens sur le Christ et contre lesquelles les Apôtres vont lutter avec énergie : la nature angélique du Verbe et l'attente d'un double Messie.*

Parmi les ouvrages de la Grotte, trouvés en l'an 800, il y avait le "livre de l'Alexandrin, livre fameux et connu, le plus important de la grotte". Il s'agit très probablement de Philon d'Alexandrie. Pourquoi ? Les Caraïtes affirment que le Créateur créa seulement un ange et que ce fut cet ange qui créa tout l'univers, qui envoya les prophètes et accomplit les miracles. Or Philon affirme que le Logos fut le premier ange. (le $\pi\rho\omega\tau\omicron\varsigma$ $\alpha\gamma\gamma\epsilon\lambda\omicron\varsigma$).

C'est dans Philon que les Caraïtes ont trouvé leur ange créateur, en même temps que les autres formules Qumraniennes. De plus, pour eux, le Maître de Justice, c'est "Elie" ; ils attendent eux aussi, comme à Qumran, deux Messies, un d'Aaron et un d'Israël ; un roi et un prêtre. "Montre-nous ton Oint et Elie ton prophète". "Le Grand-Prêtre sur le trône sacerdotal, le Messie sur le Trône Royal".

Voilà deux erreurs qui se sont répandues dans la communauté Judéo-chrétienne et contre lesquelles les apôtres vont lutter.

Saint Jean, dans son prologue du 4e Evangile, explique bien que le Verbe (Le $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$), ce n'est pas un ange créé, mais Dieu lui-même. Il était au commencement et non pas entre Dieu et la création. Il est l'engendré unique et non un être créé. Pourquoi ce prologue insistant, sinon parce que, à l'intérieur de la communauté chrétienne, s'était répandue cette erreur imputable à Philon ?

Dans l'Épître aux hébreux, l'auteur explique à ces derniers qu'il ne faut pas attendre deux Messies, un Roi et un Prêtre, puisque Jésus est à la fois Roi et Prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Cette épître s'adresse avec bienveillance à des Juifs pieux dans l'erreur et les invite avec mansuétude à revenir dans la communauté : "Ne vous laissez pas égarer... Je vous en prie, accueillez ces exhortations..."

Cette épître précise également que Jésus n'est pas un ange : "Auquel des Anges, en effet, Dieu a-t-il jamais dit : "Tu es mon fils, aujourd'hui, je t'ai engendré." "Ce n'est pas non plus à des anges qu'il a voulu soumettre ce monde futur...etc".

Ces deux textes s'adressent à des Chrétiens, qui connaissent le Christ-Jésus, mais se laissent entraîner dans des erreurs sur sa nature (ange ? Dieu ? Roi ? Prêtre ?). Si l'on voit ces erreurs répandues dans la Bibliothèque de Qumran comment peut-on affirmer que la Communauté à laquelle elle appartient ne soit pas chrétienne ? Puisque c'est aux affirmations contenues dans ses manuscrits que répondent avec insistance et supplications les Apôtres ?

LE COMMENTAIRE D'HABACUC ET LA RUINE DE JERUSALEM.

Nous avons vu que les disciples du maître de Justice scrutaient les écritures nuit et jour pour y retrouver l'histoire de leur fondateur. Nous savons aussi par Josèphe qu'ils refusaient de nommer leur "législateur" parce qu'ils le "considéraient comme divin", selon l'usage de tous les juifs pieux.

Nous avons retrouvé deux commentaires ou "Midrasch" : celui d'Habacuc et des extraits de celui de Michée. Le premier raconte l'apostasie d'Israël : Dieu a placé en Israël un prêtre pour interpréter les prophètes et annoncer ce qui va arriver sur son peuple ; mais celui-ci ne comprendra qu'après les événements. Aussi l'auteur va-t-il les décrire avec précision : une Invasion des Kittim, habiles dans l'art d'assiéger les villes, plus puissants que les rois et les princes, qui dominent tous les peuples, qui rendent un culte à leurs armes et sacrifient à leurs enseignes, qui ramassent le butin et font périr par l'épée tous les vaincus.

Le commentaire présente l'histoire du Prêtre Impie : il a entassé les richesses, il a abandonné Dieu et trahi ses commandements, il a persécuté le Maître de Justice et ses disciples, il a médité d'exterminer "Les Pauvres". Au jour de l'expiation, le Maître de Justice s'est manifesté à lui, pour l'engloutir. Le prêtre impie subit alors des vengeances sur son corps de chair, il fut livré à ses adversaires, subit des blessures jusqu'à son extermination, après avoir accompli des oeuvres d'abomination dans le Temple de Dieu à Jérusalem et l'avoir souillé. Enfin, les richesses qui y étaient entassées furent remises aux mains des Kittim.

Monsieur DUPONT-SOMMER a démontré d'une manière décisive que les Kittim sont les Romains. Il s'appuie essentiellement sur le culte rendu aux enseignes, accompagné d'un sacrifice. Or, ce culte est attesté avec certitude dans les légions romaines à l'époque impériale, peut être aussi à l'époque républicaine, mais les témoignages invoqués par Monsieur DUPONT-SOMMER ne sont pas décisifs. Ce culte est par ailleurs totalement inconnu chez les autres peuples.

Le récit de l'Invasion des Kittim ne peut s'appliquer qu'aux Romains. Il exclut l'hypothèse de la persécution des Séleucides, en particulier d'Antiochus Epiphane et donc l'hypothèse aussi d'un Maître de Justice ayant vécu à l'époque macchabéenne, par exemple celle d'Onias III.

Reste à examiner les deux conquêtes romaines de la Palestine : celle de Pompée en 63 avant J. C., celle de Vespasien et Titus en 70 après J. C.. Monsieur DUPONT-SOMMER et beaucoup d'autres spécialistes de la question retiennent la prise de Jérusalem en 63, par Pompée, parce qu'elle s'adapte mieux à l'idée d'une secte essenienne antérieure au Christianisme.

En 63 avant J. C., Pompée, appelé en Palestine par les deux frères rivaux Aristobule et Hyrcan, alors qu'il séjournait en Syrie, mit le siège devant Jérusalem, s'empara presque sans coup férir de la ville, mais dut prendre le Temple où s'étaient réfugiés les partisans ; il y eut 6.000 ou 12.000 juifs massacrés dans l'enceinte, selon des estimations un peu fantaisistes et probablement exagérées. Puis Pompée fit purifier le Temple, confirma Hyrcan II dans les fonctions de grand-prêtre, respecta le culte juif, conserva les institutions religieuses et judiciaires et accorda aux juifs séjournant dans les principales villes de l'Empire Romain des privilèges politiques et religieux qui furent maintenus par César.

M. A. MICHEL, dans son livre sur "Le Maître de Justice" fait remarquer l'in vraisemblance d'un pamphlet anti-romain à une époque où les juifs n'avaient qu'à se louer de l'attitude si bienveillante des Romains à leur égard. Quant à l'histoire d'un prêtre impie mis à mort, il n'en n'est pas question.

Bien différente fut la grande expédition militaire entreprise par Vespasien et Titus, en 70 après J. C., pour détruire définitivement la résistance juive. On va voir se réaliser -là- presque tous les événements décrits dans le Commentaire d'Habacuc.

La campagne dura trois ans, de 67 à 70. Elle consista d'abord dans la prise des forteresses occupées par les Zélotes, en Galilée et en Judée. Le Commentaire insiste beaucoup sur la prise des villes de Judée et l'adresse remarquable des Kittim dans l'art des sièges. Puis, Vespasien proclamé empereur retourna à Rome. Son fils Titus, resté maître des légions, usa de modération et resta plusieurs mois campé en face de la ville sainte, sans intervenir, attendant que les factions s'entredéchirent à l'intérieur de l'enceinte ou qu'elles l'évacuent.

C'est alors que les événements vont se précipiter. Les notables de la ville choisirent Hanan, fils d'Anne, le Grand-Prêtre qui avait condamné Jésus à mort, comme chef temporel de la cité pour diriger les opérations de résistance contre les Romains. C'est lui qui, grand-prêtre en 62, avait fait précipiter Jacques, dit le Juste, du Haut du Temple. Il est vrai que Saint Jacques s'était montré très dur pour les riches Sadducéens, dont il était le chef incontesté : "Vos richesses sont pourries... votre or et votre argent sont rouillés... Vous avez vécu dans les délices sur la terre... vous vous êtes engraissés comme des victimes pour le sacrifice. Vous avez condamné, vous avez tué le juste qui ne vous résistait pas...".

On connaît plusieurs imprécations contre les familles des grands-prêtres à cette époque qui nous sont conservées dans le Talmud : "Quelle peste que la famille de Hanan ! Malheur à leurs sifflements de vipères !... Quelle peste que la famille d'Ismaël ! etc... Ils sont grands-prêtres, leurs fils sont trésoriers... etc...!". De telles violences en paroles ne pouvaient qu'exarcerber la colère et la haine des derniers grands-prêtres contre une secte considérée comme hérétique, refusant de participer au culte du Temple. On voit encore par là que Saint Jacques attribue au fils le crime du père, la mise à mort du Juste, dont il rend responsable la caste sacerdotale dans son ensemble.

Hanan, devenu à nouveau Grand-Prêtre, et responsable de la ville, se heurta très vite à la méfiance puis à l'hostilité déclaré des Zélotes, méfiance peut-être justifiée, car il se montrait prudent et aurait préféré une capitulation négociée avec les Romains qui la proposaient. Les Zélotes, maîtres du Temple, organisèrent la mise à sac de la ville. Hanan avec les troupes juives restées fidèles partit à l'assaut du Temple, y engagea de très durs combats : les corps des tués s'entassaient sur les parvis, véritable souillure pour le Temple. Mais Hanan dut renoncer à son entreprise, puis se cacher pour éviter la mort. On finit par le trouver, on l'égorgea, on le devêtit et le jeta aux chiens et aux vautours, sans sépulture : outrage inouï en Israël...

Terminons cette expédition sur la ruine du Temple. Titus voulait sauver le monument ; mais au moment où il pénétra dans le Saint des Saints, un soldat de la suite, "δαμνοντω ωρηη τυνη χρωμενος", comme inspiré de Dieu, précise Josèphe, lança un brandon enflammé et tout le bâtiment se consuma en un immense brasier. Puis les officiers romains rassemblèrent les enseignes de toutes les légions et leur offrirent un sacrifice sur le parvis : "abomination de la désolation". C'était le signe par lequel on reconnaîtrait que Dieu ou son ange avaient abandonné définitivement le Temple : Un ange, dit Josèphe, gardait le Temple et l'abandonna lors de sa destruction par Titus. "Quand Dieu abandonna le peuple, dit la Didascalie, il laissa leur temple déserté, il déchira le voile, il en retira son Esprit-Saint et il le répandit sur ceux qui crurent parmi les Gentils...".

Ainsi donc un examen attentif du manuscrit d'Habacuc montre réalisé dans cette campagne de Titus tout l'essentiel de cette prophétie écrite après l'événement : Dieu abandonne Israël et son Temple ; les forteresses ne peuvent résister aux "bâisseurs de murailles" et il est ridicule d'en construire contre les Kittim, le Grand-Prêtre est mis à mort et c'est le châtiment pour son crime, puisqu'il a persécuté le Maître Juste et ses disciples ; son corps est exposé aux bêtes de proie. Le Temple est détruit, son trésor est réparti entre les soldats romains vainqueurs, Titus se réservant les objets du culte pour la cérémonie du triomphe à Rome. Le temple a été souillé par un sacrifice sacrilège aux enseignes.

Ce sont des détails concrets, précis, qui ont certainement frappé les imaginations des Chrétiens, témoins de pareilles catastrophes. Ils y ont vu l'accomplissement de la prophétie de Jésus face à Jérusalem. Le Document de Damas ajoute : "Depuis le jour où a été enlevé le Maître de la Communauté (Ascension ?) jusqu'à la disparition de tous les hommes de guerre qui ont marché avec l'homme de mensonge, il s'est écoulé environ quarante ans." Sans doute ce nombre est-il symbolique, mais il était intéressant de pouvoir vérifier précisément la date de cet enlèvement du Juste, c'est-à-dire environ l'année 30 après J. C., et cette coïncidence pouvait passer pour un signe précis, comme ceux que les juifs pieux cherchaient pour consolider leur foi.

Un autre détail assez curieux mérite d'être signalé. Il a exercé la sagacité des exégètes : "Le prêtre impie a persécuté le Maître de Justice pour l'engloutir dans l'emportement de sa fureur et à la fin du temps du repos, il s'est manifesté à eux pour les engloutir... etc...". S'agit-il là d'une théophanie ou non ? Josèphe relate un fait digne d'être rapporté ici. Lorsque Saint Jacques fut mis à mort, on vit apparaître à Jérusalem un homme, nommé Jésus, fils d'Hanan, qui se mit à vociférer des imprecations contre Jérusalem. Il fut conduit au procurateur romain qui le fit flageller et renvoyer comme simple d'esprit. Mais redevenu libre, il ne cessa de crier ses menaces contre la ville jusque pendant le siège de Titus, au cours duquel il fut abattu d'une flèche. C'était la réponse d'un illuminé voulant manifester par ses cris que la vengeance de Dieu s'exercerait sur la Ville pour le meurtre du Juste.

Puisque le Commentaire d'Habacuc concerne les romains, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour saisir, à la lumière de ces événements, qu'il s'applique plus adéquatement à la prise de Jérusalem par Titus qu'à celle de la Ville par Pompée, et donc que le manuscrit est postérieur à 70 après J. C.

Cette destruction de Jérusalem, attribuée par les gens de Qumran à la vengeance de Dieu pour faire expier aux Juifs et principalement au Grand-Prêtre la persécution exercée contre le Maître de Justice, est appliquée par les Chrétiens au châtiement d'un peuple qui a rejeté son Messie. Voilà encore un point important qui peut entrer en ligne de compte pour l'identification Jésus-Christ/Maître de Justice.

LES CIMETIERES CHRETIENS ET LA CENSURE ECCLESIASTIQUE DANS LES PREMIERS SIECLES DE

L'EGLISE.

Le site de Qumran est l'emplacement d'un cimetière et non d'un monastère. On se demande comment une telle hypothèse, celle du monastère, a pu résister à quelques objections fondamentales : L'idée d'une congrégation religieuse avec un monastère central ou "maison mère" et des succursales ou "prieurés" est médiévale : elle est inconnue dans l'antiquité chrétienne et chez les juifs. De même, les manuscrits découverts dans les grottes présentent une secte répartie en petites communautés, par groupes d'une dizaine au moins ; ils ignorent l'existence de moines vivants dans des grottes.

La disposition des tombes, régulièrement alignées et du bâtiment qui y est joint reproduit tout-à-fait celle ces cimetières chrétiens à ciel ouvert tels qu'ils existaient aux premiers siècles de l'église.

Les juifs enterraient leurs morts dans des tombeaux creusés dans le sol ou dans les rochers aménagés en plusieurs chambres pour les membres d'une même famille. Ils ne possédaient pas de vastes nécropoles où les hommes étaient disposés dans un ordre uniforme.

L'idée de la tombe était, avant la révélation chrétienne, celle d'un séjour des morts où ils devaient continuer une vie que les imaginations se représentaient à peu près comme un prolongement plus heureux de la vie antérieure.

La révélation chrétienne, en insistant sur la résurrection des corps va modifier la conception que l'on se faisait alors de la tombe. Ce n'est plus le lieu d'un séjour définitif, mais seulement d'une attente provisoire de la résurrection : *les morts, dit Saint Paul, sont "ceux qui dorment"* et Saint Augustin ajoute "qu'ils doivent un jour être rendus à la vie".

Aussi les fidèles doivent-ils étendre le mort dans la position du sommeil, sans objets funéraires devenus inutiles. Tous sont égaux dans cette demeure : *c'est un dortoir, un "dormitorium", en grec "Κοιμητεριον" un cimetière*. Les chrétiens furent les premiers à aligner ainsi avec une telle régularité d'immenses surfaces de tombes, les "areae", ou les catacombes, lorsqu'ils ne pouvaient enterrer à ciel ouvert. Ils y adjoignaient des "cellae", bâtiments et pièces pour le logement des fossoyeurs, les "fossore", voués à l'entretien des tombes et à l'ensevelissement des morts, formant comme des corporations religieuses, souvent représentés dans les premières tombes chrétiennes avec un vêtement ecclésiastique.

On n'a pas retenu l'hypothèse que ce cimetière pût être judéo-chrétien, par exemple celui des "ébionites" (1), ceux parmi les chrétiens de Jérusalem qui avaient pratiqué la pauvreté volontaire dans une vie de communauté, telle qu'elle est décrite dans le "Manuel de Discipline". Pourquoi ?

Enfin reste le problème de l'origine de ces manuscrits. La première hypothèse qui fut énoncée est celle d'une "genizah" dépôt de vieux manuscrits, relégués là parce que déclarés "impurs" et donc inutilisables par l'autorité rabbinique. C'était l'hypothèse la plus raisonnable, parce qu'elle correspondait à des faits connus et dûment constatés. Del Médico l'a soutenue avec pertinence.

Pourquoi a-t-elle été abandonnée ? On lui substitue très vite la thèse d'une bibliothèque essenienne enfouie en 70 après J. C. pour échapper à la destruction par les romains avec l'intention de la récupérer après la tourmente.

Note 1.

Dans son étude sur les origines chrétiennes, le Père DANIELOU présente ainsi les Ebionites : "Judéo-chrétiens observants (c'est-à-dire fidèles à la loi de Moïse) mais qui pratiquaient en plus des bains quotidiens de purification, usaient pour l'Eucharistie de pains azymes et d'eau, rejetaient l'usage du vin, professaient une doctrine dualiste, voyaient dans le Christ le vrai prophète assimilé à un Archange. Nous sommes en présence ici de judéo-chrétiens mais qui viennent d'un judaïsme proche de celui des Sadocites". DANIELOU précise qu'il n'y avait rien de gnostique chez eux.

Or tous les détails rapportés ici peuvent très bien s'appliquer aux manuscrits découverts à Qumran. Il s'agit donc d'une communauté chrétienne, "Les Pauvres" vivant selon une règle de caractère monastique. Le "Manuel de Discipline" nous présente une telle règle.

Par la suite, les Ebionites vont être considérés comme des hérétiques. Voici ce que nous en dit St Jérôme : "L'hérésie de Corinthe et d'Ebion, qui croyaient au Christ, qui n'ont été anathémisés par les pères que pour avoir mêlé à l'Evangile du Christ les cérémonies légales et qui, tout en professant la doctrine nouvelle, s'obstinaient à garder les anciens rites (ceux de la loi de Moïse). Que dirais-je des Ebionites qui se prétendent chrétiens ? Ils se sont perpétués jusqu'à ce jour dans toutes les synagogues de l'Orient, secte de Minéens (terme qui signifie hérétiques chez les rabbins) que les pharisiens eux-mêmes condamnent, connus sous le nom de Nazaréens ; ils croient au même Christ que nous, Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, qui est ressuscité ; mais voulant être tout ensemble chrétiens et Juifs ils ne sont ni Juifs ni chrétiens.

(Suite page suivante)

Cette thèse se heurte à des invraisemblances énormes. La conquête romaine dura trois ans, de 67 à 70. Lorsque les romains se furent emparés de Jérusalem, ils n'avaient pas encore occupé les bords de la Mer Morte, puisqu'ils avaient construit une contrevallation en direction de l'Est pour protéger contre des attaques juives venues de cette région. Les sectaires de Qumran ont eu largement le temps de transporter leurs manuscrits au-delà du Jourdain. Par ailleurs, on se demande pourquoi ils ne seraient pas venus récupérer des documents si précieux après la tourmente et le retour au calme en Palestine. Sans doute auraient-ils été exterminés par les Romains (?). Mais les partisans de la thèse soutiennent que les Esséniens ont continué à se développer et nulle part on n'a écrit que la secte avait été massacrée en 70.

Mais il y a une troisième hypothèse possible et nullement imaginaire, car elle a été vérifiée ailleurs. Les manuscrits gnostiques coptes de Nag Hammadi ont été enfermés dans une jarre et déposés dans la tombe d'un ancien cimetière chrétien abandonné.

On a voulu voir dans ce fait l'idée d'une bibliothèque déposée par des sectaires gnostiques pour être préservée et récupérée plus tard. Puis, l'invraisemblance de la chose étant apparue à la suite d'un certain nombre d'observations tout-à-fait pertinentes (caractère hétéroclite des manuscrits, absence des rituels de la secte, disparition des gnostiques à l'époque du dépôt, présence des moines de Saint Pacôme dans les environs immédiats), on est arrivé à cette conclusion que les manuscrits avaient été récupérés, triés, mis de côté et enfouis en terre pour être soustraits à la lecture des fidèles.

C'est bien le sens du mot "apocryphe" : un ouvrage qui doit être retiré, mis de côté (απο) pour être caché, (κρυπτω). Nous savons qu'au cours des II et IIIèmes siècles, les moines chrétiens orthodoxes d'Egypte se sont occupés de récupérer les manuels hérétiques pour les détruire soit par le feu, soit en les enterrant dans un lieu inaccessible, protégé par le caractère inviolable des cimetières.

(Suite de la note 1).

Il est donc faux de continuer à traiter les Ebionites comme des hérétiques, puisque, selon la définition actuelle de ce mot, ils ne font pas d'erreurs sur la foi. Ils ne se distinguent que par les pratiques mosaïques.

Ailleurs St-Jérôme raconte qu'il eut la possibilité de lire leur Evangile; dit des Hébreux ou des Nazaréens : "Mihi quoque a Nazareis qui in Berae urbe Syriae hoc volumine utuntur, describendi facultas fuit". J'ai eu la possibilité de décrire cet Evangile des Nazaréens qui se servent de cet ouvrage à Béra en Syrie.... Dans l'Evangile dont se servent les Nazaréens et Ebionites que nous avons transcrit récemment de la langue hébreu en grec et qui est appelé par plusieurs l'authentique de Matthieu... qui se trouve dans la bibliothèque de Césarée (Alep)" St-Jérôme en recommande la lecture et n'y a pas trouvé d'erreurs.

St-Jérôme raconte encore que "c'est la tradition des Juifs (des Ebionites) que le Christ viendra au milieu de la nuit. Il en sera comme en Egypte, lorsque fut célébrée la première Pâques, que l'ange exterminateur parut, que le Seigneur passa sur les demeures d'Israël et que les portes en furent consacrées par le sang de l'Agneau ? De là est venue, je crois, une tradition apostolique qui défend de congédier le peuple avant minuit, la veille de la Pâques, parce qu'on attend le Christ jusqu'à cette heure..."

Voilà un ensemble remarquable de coïncidences :

Le Père DANIELOU précise que les premières communautés chrétiennes attendaient dans un avenir proche le retour du Messie et que chez eux le genre littéraire le plus pratiqué était celui de l'Apocalypse. Nos gens de Qumran vivent dans l'attente permanente du retour du Maître de Justice et dans la Communauté caraïte on attend aussi le retour du maître de justice identifié par eux à Elie (avec quelque incertitude) pour les Judéo-chrétiens, il s'agit de Jésus-Christ !!!

Il se trouve que les mêmes observations peuvent se faire à propos de Qumran.

a) Les manuscrits ont été déposés dans des grottes creusées à même le cimetière, (grotte 4 par exemple), puis dans des trous inaccessibles aux environs immédiats du cimetière. On n'a pas trouvé le moindre manuscrit dans les ruines du bâtiment qui devait servir de logement aux "fossores" chargés d'entretenir le cimetière.

b) Les manuscrits présentent eux aussi un caractère hétéroclite : extraits de l'Ancien Testament, écrits apocryphes variés, manuels de droit (Manuel de discipline) ou de règles religieuses, même des écrits de Philon, comme en ont trouvés les Caraïtes au IXème siècle, etc...

c) Il faut noter, à partir du IIIème siècle, la présence d'un monastère chrétien dans les monts de Juda, éloignés d'environ une dizaine de kilomètres du cimetière de Qumran (c'est à quelque chose près la distance qui sépare les ruines de la basilique de Saint Pacôme du cimetière ancien où furent découverts les gnostiques) : le monastère de "Mar Saba". Des Bédouins ont ramené quelques fragments de manuscrits tirés des décombres de ce monastère, le "Quirbeth Mird", parmi lesquels on a trouvé des extraits des évangiles.

Il faut aussi ajouter une précision à propos des apocryphes de l'Ancien Testament : Livre des Jubiles, Livre d'Enoch, Testaments des 12 Patriarches, (2), Psaumes de Salomon, Hodayoths divers, etc... Ils n'étaient pas reconnus par les autorités rabbiniques.

Ils ont été connus d'abord par des versoins syriaques, arméniennes, coptes, éthiopiennes utilisées dans les églises chrétiennes locales, à une époque où elles ne respectaient pas un "canon" de livres reconnus inspirés. Les fragments de Qumran en sont les plus anciens textes connus. Certains présentent des caractères nettement chrétiens, comme les testaments des 12 patriarches, le livre d'Enoch...

Serait-il invraisemblable de concevoir que des moines chrétiens aient rassemblés de vieux manuscrits déclarés apocryphes par les autorités religieuses au cours des premiers siècles de l'Eglise et les aient déposés dans ces grottes au fur et à mesure qu'ils en trouvaient, gardant secret l'endroit du dépôt pour ne pas donner aux hérétiques curieux l'idée d'aller les y récupérer ? Une contre-épreuve pourrait être faite : on n'a jamais trouvé à Qumran le moindre extrait d'un ouvrage canonique du Nouveau Testament ; par contre on en a trouvé au "Quirbeth Mird", non dans un cimetière, mais dans les ruines d'un bâtiment monastique voisin.

Note 2.

A propos des Testaments des 12 patriarches.

En 1953, M. de Monge publiait une étude pour démontrer que les "Testaments des 12 Patriarches", dont nous possédions des textes grecs et syriaques étaient un écrit chrétien utilisant des sources juives. Certaines expressions sont remarquables : "Quand Dieu visitera la terre, lui-même étant venu comme un homme parmi les hommes, il sauvera Israël et toutes les Nations, Dieu portant figure d'homme..." Mais le 31 mars 1953, M. Harding déclara que l'on avait trouvé des fragments de ces Testaments, un état araméen du Testament de Lévi, ayant des contacts avec les fragments que nous possédons. A la suite de quoi, M. de Monge modifia sa conclusion et décida que, puisque des fragments de ces Testaments avaient été trouvés à Qumran, ils ne pouvaient pas être chrétiens. Il aurait pu tout aussi bien en tirer une autre conclusion : que les documents trouvés là-bas soient effectivement judéo-chrétiens. Il ne l'a pas fait pour se conformer à la thèse dominante : celle des Esséniens pré-chrétiens.

Aussi l'on trouve des incohérences : les uns affirment que ces "Testaments des 12 Patriarches" ne sont pas chrétiens et qu'on en a trouvé des fragments à Qumran ; d'autres, comme le P. DANIELOU, affirment au contraire qu'ils sont manifestement chrétiens, mais qu'on n'en a pas trouvé d'extraits à Qumran. Une solution de facilité reste possible : celle des interpolations chrétiennes dans un texte pré-chrétien : solution difficile à justifier, dans la mesure où ces Testaments étaient très lus dans les premières communautés chrétiennes et dans la mesure où l'on n'en a jamais trouvé des fragments araméens, sauf à Qumran. Or le fait que ce cas soit unique aurait dû rapprocher les trouvailles de la Mer Morte des autres découvertes de manuscrits paléo-chrétiens.

CONCLUSIONS

Nous pouvons résumer ainsi notre étude :

1 - Des certitudes : a) Les quelques textes connus sur les Esséniens s'appliquent à une communauté vivant au Ier siècle après J. C.. Rien ne permet d'affirmer l'existence d'un Essénisme avant le Christianisme. Le dépôt des manuscrits a eu lieu soit au Ier siècle après J. C., soit aux siècles suivants mais pas auparavant.

b) L'existence d'un Essénisme est totalement ignoré par toutes les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, par les textes rabbiniques, et par les Pères de l'Eglise et les historiens ecclésiastiques jusqu'au IVème siècle, St Jérôme étant le premier à en faire mention ; au point que M. DEL MEDICO a pu écrire un ouvrage très documenté sur le "Mythe des Esséniens".

c) Toutes les entreprises faites pour identifier le Maître de Justice ont abouti à des échecs. Cet homme reste encore inconnu et on ne trouve pas le moindre indice un peu sérieux qui puisse nous donner du personnage un modèle ressemblant parmi les Juifs pieux de l'époque macchabéenne.

2 - Des hypothèses invraisemblables et purement gratuites :

a) Un monastère à Qumran avec des prieurés dans le pays ou des moines ermites dans des grottes.

b) Une bibliothèque cachée pour être récupérée.

3 - Une convergence remarquable d'indices permettant de soutenir l'hypothèse que la plupart de ces manuscrits sont judéo-chrétiens écrits par les "Ebionites", les "Pauvres" de la Communauté de Jérusalem.

a) Nous avons noté que la hache était le symbole du Christ chez les judéo-chrétiens, dans l'Eglise primitive et particulièrement chez St-Irénée. Or, on distribuait une hachette à chaque néophyte esséniens.

b) On trouve répandus dans les manuscrits de Qumran deux erreurs : la nature angélique du Verbe et l'attente d'un double Messie. Or ces erreurs étaient professées par les Judéo-chrétiens, puisque c'est contre elles que s'est élevée l'Epître aux hébreux ainsi que le Prologue de St-Jean.

c) Enfin, les manuscrits de Qumran présentent la ruine du peuple juifs et l'invasion des KITTIM, ainsi que tous les malheurs survenus au prêtre impie "et aux derniers prêtres" comme un châtiment divin pour avoir persécuté le Maître de Justice et ses disciples. Or c'est exactement ce qu'affirme l'Eglise chrétienne, mais elle applique ce châtiment au refus de reconnaître Jésus comme le Messie annoncé....

E. C.

Suite de la note 2

On a coutume de distinguer des Apocryphes de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament. Cette distinction se fonde sur le contenu des récits, mettant en scène tantôt les personnages de la Bible, tantôt ceux de l'Evangile, mais c'est une distinction toute interne et qui préjuge ni de la date de composition, ni de leurs auteurs. Or il est assez digne de considération que ces ouvrages apocryphes n'appartiennent pas à la littérature juive ou rabbinique, antérieure au Christianisme ni à la littérature rabbinique postérieure à la chute de Jérusalem. Les extraits que nous en avons trouvé ici où là sont tous d'origine paléo-chrétienne, en général recueillis dans des communautés chrétiennes syriaques, arméniennes, coptes ou éthiopiennes. L'hypothèse d'écrits juifs auxquels les chrétiens auraient ajouté des passages interpolés, par exemple pour illustrer l'enseignement de l'Eglise en appliquant ces textes à Jésus Christ, est plausible, mais non nécessaire ; et on n'a pas retenu l'hypothèse beaucoup plus simple d'une communauté judéo-chrétienne qui exprimait en araméen ou en hébreu une foi religieuse, encore imprégnée de Mosaïsme, mais déjà chrétienne, où le mélange des deux inspirations nous paraît hétéroclite et où donc il est bien facile de relever des disparates, des oppositions au moins apparentes qui nous choquent aujourd'hui, parce que nous avons derrière nous vingt siècles de culture proprement chrétienne mais qui devaient fatalement se produire chez des juifs non encore complètement débarrassés des pratiques et de l'esprit du Mosaïsme, comme le furent les judéo-chrétiens.

L'IMPACT POLITIQUE DE LA LUTTE ANTIMACONNIQUE D'AVANT 1940.

Le 28 décembre 1935, à la Chambre des Députés de la Troisième République, l'ordre du jour appelait la discussion du projet de loi sur "Les groupes de combat et milices privées" visant en fait à la dissolution des ligues nationales qui avaient joué un certain rôle lors des événements de février 1934.

Lors de la discussion des alinéas, un amendement fut présenté par des députés de droite. Cet amendement visait la Franc-Maçonnerie et réclamait sa dissolution, les auteurs de l'amendement assimilant la Maçonnerie à une ligue d'activité secrète et dangereuse : ce qui était une forme d'humour noir et retournait contre son auteur la procédure en cours.

"A côté des moyens d'action que vous voulez interdire aux groupements au nom de l'ordre public et de la sûreté de l'Etat, soutint Mr René Dommange, l'un des auteurs de l'amendement, il existe un autre moyen d'action non moins dangereux, non moins redoutable pour l'ordre public. Ce moyen d'action, c'est le caractère occulte et clandestin dont s'enveloppent certaines sociétés secrètes, notamment les formations et les loges dépendant des obédiences maçonniques."

A l'appui de cette affirmation les orateurs de droite énumérèrent un certain nombre d'anomalies et de privilèges dont bénéficiaient les loges. C'est ainsi, rappela Mr Dommange, que les publications maçonniques ne sont pas astreintes au dépôt légal : on trouve en tout et pour tout à la Bibliothèque Nationale un compte-rendu du Congrès des Loges de l'Ouest de 1925 et un autre pour la région parisienne de 1909.

Le docteur Cousin incrimina le caractère rigoureux du secret maçonnique d'après le règlement du Grand-Orient ; c'est un comportement dangereux pour l'Etat. N'est-ce point, en effet, le F. Gaston Vidal qui disait en 1927 : "On peut devenir député, voire ministre, sans cesser dans l'exercice de son mandat et de ses fonctions d'être d'abord et avant tout maçon ?" ?

Mr Dommange et ses amis n'obtinrent pas satisfaction et la Franc-Maçonnerie ne fut pas supprimée. L'amendement qu'ils avaient présenté n'obtint que 91 voix sur 461 votants. La plus grande partie de la droite, celle que nous appellerons "libérale", s'était abstenue : elle jugeait que la démarche n'était pas "opportune" et, pressentant déjà l'arrivée au pouvoir du futur "Front Populaire", elle redoutait des représailles contre les associations religieuses.

Ce rappel historique n'a pour but que de confirmer le rôle important des "précurseurs oubliés". Certes leur travail souvent ingrat, leurs campagnes sans grand retentissement -sauf lors des grands scandales maçonniques- n'ont abouti à aucun résultat concrèt avant 1940, du moins leur action a alerté l'opinion et il en est resté quelque chose puisque le nouveau régime devait reprendre à son compte leurs conclusions.

Le rôle des "précurseurs" était terminé, l'action antimaçonnique allait désormais se situer sur le plan politique, dans l'environnement de l'Occupation et des exigences de l'occupant, sans négliger l'influence déterminante des Maçons et des philo-Maçons infiltrés en bon nombre dans l'Etat nouveau.

Cette situation nouvelle, pour le moins ambiguë, un livre récent très documenté sur les hommes et les faits, en retrace les étapes. VICHY ET LES FRANCS-MACONS de Dominique Rossignol (1) expose, pièces à l'appui, par le détail, comment fut réalisée la lutte contre les Sociétés Secrètes sous Vichy.

Après une information préalable, puisée dans les archives des Loges, la répression s'exerça, avec beaucoup de retard et donc d'inefficacité, entre mai 1941 et juin 1942 par la publication des noms des anciens dignitaires des Sociétés Secrètes et l'interdiction pour eux d'exercer des fonctions publiques, en vertu de la loi du 11 août 1941.

Ensuite ce fut une période de confusion où s'affrontèrent les antimaçons et Pierre Laval qui freina autant qu'il le put leurs initiatives. Cette confusion dura jusqu'à la Libération qui verra renaître de leurs cendres encore toutes chaudes les diverses obédiences maçonniques.

(1) Editions Lattés -PARIS-

W10W10W10W10W10W10W10W10

Dans la liste des publicistes et écrivains antimaçons de la première partie du siècle, un nom a été oublié, celui de Paul Nourisson dont l'oeuvre mérite pourtant d'être rappelée.

NOURISSON Paul, né à Paris le 22 juillet 1858, mort à Dorat (Puy de Dôme) le 30 mai 1940 - D'origine auvergnate, Paul Nourisson a laissé le souvenir d'un avocat de classe et d'un juriste qui a fait autorité à son époque en matière sociale.

Il a consacré sa vie à lutter pour les trois causes qu'il estimait essentielles : la défense des libertés religieuses, l'affirmation du rôle social traditionnel de l'Eglise, la lutte contre la Franc-Maçonnerie.

Paul Nourisson avait très vite discerné la malfaisance de la secte, et il en dénonça inlassablement l'action en historien averti ; sa polémique était courtoise mais solidement argumentée. Il a laissé de nombreuses études, des articles de revues, des brochures, mais surtout trois ouvrages essentiels :

Le Club des Jacobins sous la Troisième République (1900), Les Jacobins au pouvoir (1904), Un siècle de Politique Maçonnique (1929).

F. M. d'A.

NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT DE L'OECUMENISME
EN MILIEU PROTESTANT

La naissance de l'oecuménisme est un phénomène déroutant pour celui que l'étude a quelque peu familiarisé avec l'ambiance des sectes protestantes à leur origine : cette ambiance, faite d'assurance, d'exclusivisme, d'un certain fanatisme, était logique, il faut en convenir, puisque motivée par l'inspiration divine toujours plus ou moins sous-jacente et même souvent hautement affirmée.

Par ailleurs on ne peut qu'être étonné de voir ces groupes qui n'ont cessé au fil des siècles, du XVIème à nos jours, de se scinder à l'infini comme la fusée d'un feu d'artifices, s'orienter en quelques décennies vers une conciliation et une entente capables d'aboutir à une structure institutionnelle, commune et stable.

A la fin de notre dernier article nous avons esquissé quelques réflexions sur les facteurs qui ont pu influencer l'évolution protestante dans ce sens ; il convient de les reprendre ici et de les compléter.



Le premier facteur est sans conteste le libéralisme doctrinal qui a atteint tous les milieux chrétiens au cours du XVIIIème et qui s'est largement imposé au XIXème siècle. Nous avons vu dans l'étude précédente, parue dans le n° 9, que les grandes sectes ont été traversées, et de ce fait divisées, par le relativisme doctrinal. Une première réaction a consisté dans la création de nouvelles sectes plus assurées d'elles-mêmes, mais une autre réaction fut au contraire la tendance à la conciliation, les motifs de division auxquels on avait cessé de croire, ou au moins d'attacher du prix, apparaissant désormais dérisoires.

Le deuxième facteur est assez proche du premier malgré des motivations différentes : les progrès de *la déchristianisation* et de l'athéisme ont rendu évidents les inconvénients de la dispersion et de l'émiettement, et les esprits religieux se sont trouvés enclins à considérer plus le patrimoine commun des sectes que leurs différences.

Un troisième facteur a également joué dans un certain nombre de cas : une fois calmée l'ardeur de la dispersion initiale, beaucoup de protestants, parmi les anglicans notamment, sont devenus plus sensibles à ce qu'ils avaient perdu, en s'éloignant de l'Eglise d'abord, en se séparant les uns des autres ensuite.

Ce sentiment s'est révélé surtout dans deux domaines assez différents : *la liturgie et l'action sociale.*

Le premier point a de quoi surprendre de prime abord, car le rejet du ritualisme catholique avait été un des éléments déterminants de la Réforme ; mais l'expérience n'avait cessé de montrer quel dessèchement résultait de cette *religion "sans forme"*, et bien des esprits étaient tentés par un certain retour vers une expression religieuse plus structurée : l'exemple de ce que l'on a appelé "l'anglo-catholicisme" et du mouvement d'Oxford en est la meilleure illustration.

Cependant il ne faudrait pas trop généraliser cette tendance ni maximiser son importance, car elle n'est pas celle de tous les participants au Mouvement Oecuménique, tant s'en faut, et de plus, elle est fortement repoussée par cette importante portion du monde protestant qui refuse l'Oecuménisme, comme nous le verrons plus tard.

Le second point, l'action sociale, résulte de la conjonction d'éléments divers ; l'évolution politique et sociale au cours du 19ème siècle a souligné le désengagement protestant au moment où l'Eglise, au contraire, se faisait fortement entendre dans ce domaine par la voix de ses pontifes : un souci croissant d'intervention s'est alors manifesté dans les milieux protestants, souci dont nous devons dès maintenant relever *l'ambiguïté*, avec d'une part la volonté de ne pas laisser la religion étrangère à la vie sociale, mais aussi l'apport et la confirmation des funestes principes du Libéralisme... et de son frère-ennemi le Socialisme.

Cette ambiguïté qui s'est développé avec le temps a finalement débouché sur des tensions cruciales à l'intérieur du Mouvement Oecuménique lorsque un progressisme extrême, voir un philo-socialisme, se sont affirmés au fil des ans.

Le quatrième facteur, auquel nous avons déjà fait allusion et qui a probablement joué le rôle principal du point de vue pratique est *le problème missionnaire*. Dès lors que ces sectes innombrables sont sorties de leur berceau européen et nord-américain pour envoyer des missionnaires sur les autres continents au 18 et au 19èmes, elles se sont heurtées à de graves problèmes qui n'étaient solubles que par la coopération : c'est ainsi que peu à peu et parfois à leur corps défendant, s'est trouvé enclencher un processus de collaboration et de rapprochement dont on peut suivre les étapes tout au long du 19 et du 20èmes siècles à plusieurs niveaux :

⊕ soit des fusions à l'échelle d'un pays : ainsi de la fusion imposée par l'Etat en Prusse entre Luthériens et réformés, ainsi de la formation par les calvinistes français de l'Eglise Réformée de France, ou au Canada de la naissance de l'Eglise unie du Canada regroupant méthodistes, congrégationalistes et presbytériens.

En Inde, la fusion en 1908 des Presbytériens et des Congrégationalistes aboutit à la naissance de l'Eglise Unie de l'Inde Méridionale ; puis des pourparlers entamés en 1919 réunirent autour de celle-ci en 1947 de multiples sectes indiennes, Eglise Anglicane, Eglise Méthodiste, Eglise Syriacque, groupes calvinistes, donnant ainsi naissance à une importante Eglise Unie de l'Inde du Sud à structure épiscopale ; cette dernière fusion ne fut pas sans causer un certain trouble, notamment au sein de la Communion anglicane où ce mariage brusqué de la carpe et du lapin parut manquer quelque peu de bases théologiques.

⊕ soit des Fédérations inter-églises, comme la Fédération protestante de France regroupant Luthériens, Calvinistes et quelques autres (sans qu'il y ait fusion) ou le Conseil Fédéral des Eglises Américaines.

⊕ soit sur le plan international des Unions confessionnelles : Alliance Presbytérienne, Alliance Luthérienne mondiale, Synode Réformé Mondial (calviniste), Confédération Mondiale des Eglises Baptistes.

⊕ enfin toujours sur le plan international des organisations à vocation mondiale et interconfessionnelles : ainsi l'Alliance Evangélique créée à Londres en 1846,

l'Alliance Universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens à Paris en 1855 (c'est la célèbre et très influence YMCA), l'Alliance mondiale des Unions Chrétiennes de jeunes filles à Londres en 1894, et la Fédération Universelle des Associations chrétiennes d'Etudiants à Genève en 1895. Il faudrait ajouter à cette liste le mouvement scout, apparu dans les premières années du 20ème siècle et qui fut d'emblée international, mais ses origines réelles nous inclinent à le laisser à part.

PREMIERS PAS OECUMENIQUES AU XXème SIECLE

Cette tendance a culminé au début du 20ème siècle lors de la réunion en 1910 à Edimbourg de la première conférence missionnaire mondiale des églises protestantes, sous l'initiative de John R. Mott, en laquelle on s'accorde généralement à voir le début formel du mouvement oecuménique.

Peu après en 1914 le jour même de la déclaration de guerre, était fondée à Constance, l'Alliance Universelle pour l'Amitié Internationale par le moyen des Eglises, dont le nom révèle assez l'intention politique.

La guerre de 14-18 ne permit évidemment pas de grands progrès, mais les liens persistèrent et aboutirent à de multiples initiatives dès la fin du conflit. La multiplicité et la variété sont d'ailleurs les traits dominants de cette première phase qui durera jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale où l'on verra s'ébaucher une organisation unitaire, le futur Conseil Oecuménique des Eglises (C. O. E.).

L'archevêque luthérien d'Uppsala en Suède, Nathan Söderblom, lança l'idée d'une conférence internationale et une première réunion préparatoire eut lieu à Paris en 1919. Presque au même moment les évêques anglicans réunis à Londres (comme ils le font tous les dix ans) lancèrent un "Appeal to Christian People" auquel le Patriarche orthodoxe de Constantinople fit une réponse enthousiaste en 1920.

En 1921 se réunit un autre Conseil Missionnaire International, et en 1923 avait lieu la Conférence de Murren sur les problèmes sociaux.

Rappelons également qu'à la même époque se déroulaient les Entretiens de Malines, entre certains anglicans et certains catholiques, dont nous reparlerons lorsque nous aborderons l'Oecuménisme en milieu catholique.

Tous ces efforts aboutirent enfin à la Conférence de Stockholm en 1925, où pour la première fois depuis la Réforme on vit cet amalgame de Sectes, de races et de langues qui étonna et éblouit les participants eux-mêmes, dont beaucoup s'ignoraient jusqu'alors. L'Assemblée s'occupa surtout des rapports entre l'Evangile et les problèmes sociaux et politiques, et elle nomma avant de se séparer un comité de continuation ; le mouvement ainsi formé prit le nom de "christianisme pratique", en anglais "Life and Work", dont les piliers étaient l'archevêque luthérien suédois Söderblom, l'évêque anglican de Canterbury Bell et le Calviniste français Wilfred Monod.

D'un autre côté, à l'issue de la 1ère Conférence Internationale des Missions à Edimbourg en 1910, le problème des divisions doctrinales entre les Sectes mères fut vivement dénoncé par leurs filiales orientales, et un évêque épiscopalien des USA, Charles Brent, décida de s'atteler au problème théologique ; sa décision fut reprise et amplifiée peu après par la Réunion générale de l'Eglise épiscopaliennne des USA, mais rien de structuré ne put être fait à cause de la guerre de 14-18.

Toutefois dès 1919 une délégation américaine vint en EUROPE pour relancer le projet et une réunion préliminaire fut organisée en 1920 à Genève : finalement c'est en 1927 que s'ouvrit la *Conférence de Lausanne*, rassemblant 500 délégués de presque toutes les sectes du monde, sous la direction de l'épiscopalien Brent assisté d'un congrégationaliste, d'un luthérien suédois (Söderblom), d'un orthodoxe grec, d'un calviniste français et d'un luthérien allemand.

Après des travaux un peu ambitieux portant sur tous les sujets, sacrements, ministères, confessions de foi, un appel à l'union fut envoyé à tous les chrétiens ; puis un comité de continuation fut mis en place qui donna naissance au mouvement "*Foi et Constitution*", en anglais "*Faith and Order*".

Les deux mouvements continuèrent leur existence en parallèle pendant une dizaine d'années, avec des optiques assez différentes découlant logiquement de leur objet, plus pragmatique d'un côté, plus doctrinal de l'autre. Néanmoins l'idée d'une coopération, voir d'une union entre les différents mouvements, faisait son chemin et du 8 au 10 juillet 1937 se tint près de Londres une réunion des sept principales organisations que nous avons déjà citées.

Peu après "*Life and Work*" se réunit à Oxford du 12 au 25 juillet 1937 et "*Faith and Order*" à Edimbourg du 2 au 18 août également ; puis chacune des deux organisations désigna sept membres à un Comité dit des "14", dont les travaux aboutirent l'année suivante, au printemps 1938, à la réunion à Utrecht de 70 représentants de diverses églises protestantes.

Un "Comité provisoire" de 36 membres fut désigné qui organisa une seconde réunion plénière à St Germain en Laye en Janvier 1939 : le Conseil Oecuménique était sur le point d'être créé, de nombreux projets furent élaborés, et un Secrétaire Général nommé, Visser't Hooft, en poste à Genève, avec deux adjoints à Londres et à New-York ; la première Assemblée générale devait avoir lieu en Août 1941.

Parallèlement à cette activité, les autres organisations continuaient la leur, et notamment le Conseil International des Missions dont la réunion d'Edimbourg en 1910 avait été le point de départ, tint plusieurs grandes conférences : ainsi à Jérusalem en 1928, et surtout à Madras (Inde) en 1938 où les "Jeunes Eglises", issues des Sectes européennes et en pleine croissance, se firent entendre avec beaucoup de force contre la division. En août 1939, la Fédération universelle des Etudiants protestants se réunit à Amsterdam.

L'OECUMENISME PROTESTANT DEPUIS LA GUERE DE 39-45

Evidemment en août 1941 les soucis et les possibilités étaient autres, et la réunion prévue ne put avoir lieu. Néanmoins l'embryon de structure mis sur pied en 1939 fonctionna pendant toute la guerre, notamment en Suisse, déployant une activité surtout politique.

Dès la fin de la guerre, en octobre 1945, les rencontres reprirent, notamment avec le nouveau Conseil de l'Eglise Evangélique allemande, et en février 1946 le Comité Provisoire put à nouveau se réunir à Genève, ce qu'il n'avait pas fait depuis 1939.

En quelques mois les structures embryonnaires reprenaient vite : dans l'été 1946 à Cambridge une Commission des Affaires Internationales voyait le jour, tandis qu'en Avril 1947 aux USA le rapprochement avec le Conseil International des Missions était avancé.

Par ailleurs de nouvelles adhésions de groupes protestants venaient gonfler les effectifs jusqu'alors assez modestes, une cinquantaine environ en 1945, et des contacts étroits renoués avec les Orthodoxes orientaux.

Une nouvelle réunion mondiale était possible : elle eut lieu à Amsterdam du 22 août au 4 septembre 1948, et c'est le 23 août 1948 lors de la séance d'ouverture que fut proclamée par le français Marc Boegner la *naissance officielle du Conseil Oecuménique des Eglises (C. O. E.)*. Trois cent cinquante délégués (270 ecclésiastiques et 80 laïcs) représentaient 147 églises et 44 pays, plus une foule de suppléants, de conseillers divers, d'invités et d'observateurs, près de six cents participants en tout.

Quatre services religieux distincts furent organisés, par les calvinistes hollandais, les Anglicans, les Orthodoxes et les Luthériens, tandis que chaque matin le service de prière était dirigé par un représentant d'une secte différente, Eglise de Japon, Méthodiste USA, Luthérien hongrois, Congrégationaliste australien, calviniste de l'Eglise réformée de France à Madagascar, Quaker Américain, Méthodiste africain et Baptiste anglais.

Le Comité Provisoire fut déclaré dissous, tandis que quatre grands comités d'études se partageaient la tâche que leur préparait depuis deux ans la commission du Département des Etudes. A côté des questions d'organisation et de doctrine où fut soulignée l'opposition à l'intérieur de la Réforme entre une conception "évangélique" et une autre "catholicisante", les problèmes sociaux et politiques revêtirent une grande importance ; le libéralisme et l'idéalisme social furent proclamés, comme ils l'étaient à la même époque par les progressistes catholiques, et l'on vit même un délégué tchécoslovaque faire l'apologie du Marxisme "porteur du dynamisme social de l'Eglise et grâce auquel les hommes devenaient adultes"... l'antienne est connue.

Les diverses structures mises en place à Amsterdam, Secrétariat, Comités, Commissions, travaillèrent pendant les années suivantes, donnant un grand essor à l'oecuménisme protestant. En 1951 le Comité Central se réunit pour préparer la prochaine assemblée, aidé par six commissions : Foi et Constitution, Evangélisation, Questions sociales, Affaires internationales, Relations entre groupes humains, affaires des laïcs.

La deuxième Assemblée mondiale du C. O. E. eut lieu à Evanston, dans l'Illinois aux USA, du 15 au 31 août 1954, rassemblant plus de 1000 délégués de 163 Eglises et 48 pays. En 1952 "Foi et Constitution" avait réuni sa conférence universelle à Lund en Suède, tandis que de son côté le Conseil International des Missions se rassembla encore une fois en 1958 à Accra au Ghana.

La troisième Assemblée du C. O. E. devait avoir lieu en 1960, mais elle fut repoussée d'un an à cause d'une question difficile, la fusion du COE avec le Conseil International des Missions, qui était depuis longtemps en projet sans arriver à se réaliser ; finalement la réunion se déroula à NEW-DELHI en 1961 et la fusion prévue devint effective ; à cette occasion entrèrent également au COE les Eglises Orthodoxes de Russie, Roumanie, Bulgarie et Pologne.

C'est en Suède à Uppsala que se tint en 1968 la 4ème Assemblée générale du COE, et à Nairobi qu'eut lieu en novembre 1975 la 5ème Assemblée Générale.

Après ce rapide examen du développement des structures oecuméniques, il convient de considérer les problèmes auxquels ont été confrontées ces organisations, et on peut les réunir sous trois titres : l'anti-oecuménisme protestant, les problèmes théologiques, et le cas particulier des rapports entre Protestants et Orthodoxes.

L'ANTI-OECUMENISME PROTESTANT

Face au COE, des croyants évangéliques qui ne désiraient pas en faire partie, mirent sur pied d'autres organisations : ainsi l'Union Evangélique Mondiale, patronnée par l'Association Nationale des Evangéliques Américains et par l'Alliance Evangélique Britannique.

Mais c'est surtout le *Conseil International d'Eglises chrétiennes* ou I. C. C. C., qui fut le fer de lance de l'opposition au COE. L'ICCC fut fondée en 1948 à Amsterdam comme le COE, réunissant alors 63 Eglises de 26 pays, notamment d'Afrique et d'Amérique Latine.

Ce conseil repose sur une vigoureuse affirmation du primat de la Bible, et le refus du rapprochement avec les Catholiques et les Orthodoxes ; et d'ailleurs, même entre protestants, le rapprochement opéré par l'ICCC ne doit pas tendre à une unité visible des Eglises concernées, mais seulement à une unité spirituelle. Le danger totalitaire d'une super-Eglise est vivement dénoncé, d'autant plus que les influences marxistes dans les Eglises et au sein du COE sont soulignées.

L'ICCC organise un congrès mondial tous les quatre ans ; celui de 1965 à Genève a réuni plus de 1000 délégués venant de 53 pays, et celui de 1975 à Nairobi au Kenya a rassemblé 5000 participants, représentant 230 Eglises ou Union d'Eglises. Le président est un pasteur presbytérien américain, Charles Mac Intire, et le Secrétaire général un pasteur Hollandais J. C. Maris.

En France ce courant d'opposition paraît assez faible ; les grandes confessions protestantes françaises appartiennent toutes au Conseil Oecuménique, et l'Anti-Oecuménisme n'est guère proné que par des groupes "évangéliques" extrêmes.

LES PROBLEMES THEOLOGIQUES

Cette contestation extérieure n'a pas mis le COE à l'abri des contradictions internes ; à vrai dire on est souvent tenté de se demander quels principes théologiques communs peuvent réunir ses membres, que ce soit sur la nature de l'Oecuménisme et du Conseil qui l'incarne, ou plus profondément encore sur la nature des Eglises et de l'Eglise.

Qui est Chrétien ?

Là réside la difficulté principale, que pose la délicate question du critère d'appartenance au COE. En effet qui peut postuler au COE ? Après de longues discussions il fut établi à Evanston que pour appartenir au Conseil Oecuménique, un groupe devait croire en "*Jésus, Dieu et Sauveur*". Mais comme l'exégèse de cette formule donnait lieu à bien des désaccords, notamment à propos du mot Dieu, *Le Conseil s'est finalement interdit de vérifier ce que chaque Eglise met sous ces mots* : Les Unitariens par exemple rejettent les trois personnes de la Trinité, et combien de modernisants, comme l'évêque anglican Robinson, ne prennent cette formule que dans un sens symbolique.

Si l'on accepte de jeter un voile pudique sur le point de savoir qui est chrétien et qui ne l'est pas, et de fait le COE se veut très discret à ce sujet, il reste la difficile question de l'ecclésiologie sous-jacente. Or, nous l'avons vu dans les études précédentes, les conceptions en cette matière sont, elles aussi, fort diverses ; il peut être intéressant de rappeler l'éventail qui va des Orthodoxes aux Quakers.

Qu'est-ce qu'une Eglise ?

Les Orthodoxes ont une position très semblable à celle des Catholiques. Pour eux il n'y a qu'une Eglise, la leur, l'Orthodoxe, prolongement et continuation de l'Eglise primitive, à l'exclusion des diverses confessions chrétiennes historiques.

Sur cette base qui est maintenue fermement, au moins à titre extérieure, on voit assez mal la place de l'Orthodoxie au sein du COE ; mais de fait cette place est ancienne et importante, même si elle a donné lieu à plusieurs crises.

La position anglicane est plus souple et plus logique : l'Eglise Anglicane ne se considère pas comme constituant toute l'Eglise, mais comme une communion au sein de l'Eglise universelle, à côté d'autres communions, entre lesquelles doit régner une certaine unité doctrinale minimale.

La perspective Luthérienne de la Confession d'Augsbourg affirme que l'Eglise est la communauté des croyants où l'Evangile est fidèlement prêché et les sacrements correctement administrés.

Pour les Calvinistes, généralement appelés Réformés, l'Eglise existe là où la Parole de Dieu est purement prêchée et les sacrements administrés selon l'institution du Christ, mais les Eglises des confessions autres que la Réformée peuvent également jouir du privilège d'appartenir à l'Eglise du Christ.

L'Eglise Méthodiste se contente de réclamer sa place au sein, de l'Eglise, sans prétendre être elle-même l'Eglise et évidemment sans exclure aucune autre Eglise particulière.

Pour les Congrégationalistes, l'Eglise est par nature formée de l'ensemble des congrégations locales ; le problème est donc résolu à priori l'idéal étant que toutes les congrégations soient en communion les unes avec les autres.

Les Baptistes sont un peu à part, puisqu'ils sont généralement issus des autres sectes par un mouvement de Réveil, mais ils revendiquent eux aussi leur appartenance à l'Eglise de Jésus-Christ.

Les Quakers, sans ordre, sans liturgie, sans sacrement, n'ont jamais cherché à former un corps ecclésial, mais ils se considèrent néanmoins comme faisant partie de l'Eglise universelle du Christ.

La question des Ordres

Le cas des Quakers nous conduit au problème de la structure interne des groupes membres du COE, car là aussi règne une belle diversité entre des conceptions difficilement compatibles entre elles : le principal point que nous retiendrons ici est celui des ordres.

Pour les *Orthodoxes* l'épiscopat et le presbytérat sont venus des Apôtres et l'Eglise est très hiérarchique. Chez les *Anglicans* l'apparence est voisine, mais du fait de l'influence de la Réforme la réalité est différente : on trouve officiellement des vues très variées parmi le clergé anglican, au point que Rome a conclu il y a un siècle à l'invalidité des ordres anglicans, de sorte qu'il n'y a plus ni prêtre, ni évêque parmi eux (sauf ceux qui se sont faits réordonnés plus ou moins clandestinement depuis un siècle précisément).

Chez les *Luthériens*, il y a généralement maintien de l'Episcopat, toute question de validité mise de côté, tandis que parmi les *Calvinistes*, la tendance générale est au contraire à la suppression de la hiérarchie. Le clivage, au moins apparent, passe à ce niveau, entre les Luthériens qui maintiennent un certain sacerdoce et une certaine liturgie proche de la liturgie catholique-moderniste de Vatican II, et les Calvinistes qui ont éliminé toute ressemblance avec le catholicisme.

Mais cette remarque doit être atténuée par le fait qu'il n'y a pas d'Eglise Luthérienne ni d'Eglise Calviniste, mais seulement des Fédérations, Alliances, Unions, qui comme leur nom l'indique sont des rassemblements de gens partiellement différents.

Au delà des Calvinistes on arrive enfin à *l'immense cohorte des groupes évangéliques* dont le point commun est le refus de toute hiérarchie, de tout pouvoir d'ordre, de toute liturgie, disons de toute apparence d'Eglise.

La Présence du Christ

En fait d'ailleurs ces différences radicales ont causé beaucoup de difficultés lors des réunions oecuménistes, et elles ont conduit à distinguer les services liturgiques qui se faisaient séparément par grands groupes et les réunions de prières qui étaient communes.

Car se posait alors avec une grande acuité *le problème de l'inter-communion* qui est au fond le principal critère pratique de la proximité de deux Eglises, l'inter-communion supposant une opinion commune quant à la nature de la "communion" et de la présence du Christ : comment concilier la présence réelle permanente des Orthodoxes avec la présence "réelle" temporaire des Luthériens, la présence symbolique des Calvinistes, et l'absence de toute présence, voir de toute communion, dans les groupes évangéliques extrêmes ?

Le Royaume de Dieu

Sur ce point également la vague libérale du 19ème siècle a conduit à un puissant courant d'humanisation dans la théologie protestante au tournant du 19 au 20èmes siècles : le christianisme se trouva alors réduit tantôt à une simple philosophie religieuse, tantôt à une vague coloration spiritualiste de l'ordre social.

A Stockholm un grand nombre de théologiens de ce courant dit de "l'Evangile social", américains pour la plupart, développèrent une conception très séculariste de la transformation chrétienne de la société : la différence entre Dieu et l'homme tend alors à disparaître et le Royaume de Dieu est interprété comme une civilisation terrestre améliorée.

Beaucoup de théologiens européens critiquèrent nettement cette tendance, notamment parmi les Luthériens qui restaient fidèles aux principes de Luther selon lequel la séparation des deux règnes est très marquée.

A cette première division ne devait pas tarder à s'ajouter celle qui séparait les tenants du Libéralisme de ceux du Socialisme, ces derniers étant d'ailleurs difficiles à répertorier en raison de leurs nombreuses variétés, du progressiste modéré au philo-marxiste avéré. Nous avons vu que cette tendance pro-marxiste de certains éléments du COE étaient un des éléments qui rebutaient pas mal de Protestants, et il ne doit pas nous étonner outre mesure : il suffit de penser à l'origine de nombre de Réformés d'Europe Centrale venus d'au-delà du rideau de fer, et surtout à la présence des Orthodoxes Russes délégués par leurs maîtres du Kremlin.

Cette présence orthodoxe, en ses divers rameaux, à laquelle les promoteurs de l'Oecuménisme tenaient beaucoup pour plusieurs raisons, fut une source de complications nombreuses, et il fallut vraiment une volonté de principe très forte pour qu'elle puisse se maintenir. C'est ce que nous examinerons plus loin.

Les divisions politiques furent masquées au départ, la croisade pour la démocratie mobilisant toutes les énergies entre 1939 et 1945, mais l'équivoque se dissipa peu à peu à mesure que la guerre froide se développa. Les divergences se manifestèrent de façon très concrète lorsque le Conseil Oecuménique entreprit de financer les mouvements anticolonialistes d'Afrique et d'Asie, et certains membres du COE refusèrent de participer au financement, ce qui s'avéra difficile en raison de l'imbrication des finances. Ce même problème s'est retrouvé voici quelques années au Comité Catholique contre la faim et pour le développement où des fonds collectés pour l'alimentation servirent à des fins politiques et militaires subversives.

Cette question du Royaume de Dieu est située au carrefour des doctrines et des tendances, au point d'intersection du Christianisme pratique et des problèmes dogmatiques. On conçoit donc facilement qu'il n'ait pas été possible de biaiser en ce domaine, c'est-à-dire d'invoquer la liberté propre aux affaires temporelles ou de repousser à plus tard un accord sur des principes théologiques sans conséquence immédiate.

Il est donc logique que ce soit à ce niveau que l'on trouve une des principales divisions entre les protagonistes de l'Oecuménisme, puisqu'il ne s'agit pas d'un de ces points que l'on peut mettre provisoirement entre parenthèses mais bien de l'attitude fondamentale qui oriente toute la pensée et toute l'action de chacun.

LA PRESENCE ORTHODOXE ET SES PROBLEMES

L'attitude orthodoxe à l'égard du protestantisme a toujours été ambiguë, et cela est naturel ; d'un côté l'Orthodoxie ne pouvait que regarder avec faveur cette révolte d'une moitié de la catholicité occidentale contre Rome, puisqu'elle affaiblissait le catholicisme et qu'elle justifiait à posteriori sa propre attitude, mais d'un autre côté les Orthodoxes furent toujours hostiles aux théologies protestantes, à part quelques convertis.

Seul l'anglicanisme, et encore à condition de le voir de loin, pouvait faire illusion.

Pendant des siècles l'ignorance fut à peu près réciproque, mais l'hostilité orthodoxe s'éveilla au 19ème lorsque les missions protestantes se répandirent dans le monde, empiétant sur les terres de l'Orthodoxie ; et lors des premiers pas de l'Oecuménisme, les méfiances orthodoxes furent difficiles à vaincre, le reproche de prosélytisme venant toujours se mettre au travers.

De ce fait, si le Patriarche de Constantinople fit une réponse enthousiaste aux avances anglicanes en 1920, la collaboration réelle devait ensuite s'avérer pleine d'aléa, et bien que l'on trouve des orthodoxes dans les travaux oecuméniques, pendant longtemps il n'y eut pas de représentants de l'Orthodoxie en tant que telle. On peut d'ailleurs se demander comment cela aurait été possible, vu les divergences entre Orthodoxes, et, surtout, en raison même de la nature de l'Orthodoxie et de sa situation dans le monde actuel.

Les deux grands rameaux sont l'Eglise Grecque et le Patriarcat de Constantinople d'une part, l'Eglise Russe d'autre part.

Les Russes furent évidemment très attirés par la tribune oecuménique qui leur permit de sortir de leur isolement et de faire entendre partout et avec un merveilleux camouflage, la voix des maîtres du Kremlin : ce qui ne fut pas sans causer quelques troubles au sein du Conseil Oecuménique !.

Les grecs ont toujours été plus sourcilleux : fréquemment lors des grandes assemblées oecuméniques ils ont émis des restrictions aux discussions entre protestants et dans les rapports finaux ils ont presque toujours obtenu que soit faite mention de leurs réserves.

La première de ces réserves portait sur la notion d'Eglise et, partageant sur ce point la conception catholique, les Orthodoxes se trouvaient doublement en désaccord ; d'une part ils refusaient la notion vague d'Eglise adoptée par la plupart des sectes protestantes, d'autre part ils entendaient bien que l'Orthodoxie soit la seule et unique Eglise véritable.

Leurs autres réserves portaient sur le dogme de la Trinité, puisque plusieurs sectes sont Unitariennes et rejettent la Trinité, sur la Présence Réelle eucharistique qui n'est que symbolique, à des degrés divers, chez les protestants, sur la Théologie Mariale, et sur l'autorité de la Tradition et des Conciles.

Le premier Congrès de Théologie Orthodoxe qui se tint à Athènes en 1936 et réunit les six centres théologiques universitaires orthodoxes, salua le mouvement oecuménique naissant et exprima son désir d'y participer. Par contre dix ans plus tard la Conférence des chefs des Eglises orthodoxes autocéphales qui eut lieu à Moscou en 1948 critiqua vivement les premières réalisations oecuméniques, en raison de leur dogmatique tronquée et de leur intérêt primordial pour les questions temporelles.

Cette différence d'attitude montre combien il y a loin de la coupe aux levées et de la pétition de principes généraux à leur application concrète. Elle souligne également de quel poids pesait le fait de la main-mise marxiste sur la plus grande partie de l'Orthodoxie en Russie et dans l'Europe centrale.

Entre 1920 et 1940 les Eglises Orthodoxes étaient représentées dans les divers mouvements oecuméniques par des ecclésiastiques, des évêques et des théologiens laïcs, des Grecs, des Yougoslaves, des Bulgares, présents à titre individuel.

Après la guerre les Eglises Orthodoxes soumises à Moscou restèrent en dehors du mouvement oecuménique, si bien qu'à Amsterdam en 1948 seules les Eglises d'obédience grecque étaient représentées par deux délégations, celle du Patriarcat de Constantinople et celle de l'Eglise grecque d'Athènes, la première comportant quelques membres de l'émigration russe.

Après 1948 la position des Eglises Orthodoxes dans le COE devint difficile ; en 1952, la conférence universelle de "Foi et Constitution" à Lund, il n'y eut que neuf délégués orthodoxes, et en 1954 à Evanston à la deuxième Assemblée générale du COE sur 550 délégués, on comptait 29 Orthodoxes ; chaque fois les délégations Orthodoxes firent des déclarations séparées sur les positions doctrinales pour exprimer leurs réserves par rapport aux affirmations protestantes.

Parmi les facteurs qui ont bloqué la situation un élément déterminant fut la déclaration de Toronto garantissant que le COE n'imposerait jamais à ses membres une conception particulière de l'Eglise et de l'Unité, et que le COE admettait comme membres des églises qui ne se reconnaissaient pas comme telles entre elles, ce qui était le cas des Orthodoxes. D'autre part l'action personnelle du patriarche Athénagoras qui nomma un représentant permanent du patriarcat auprès du COE à Genève et choisit pour ce poste un fervent oecuméniste, l'évêque Iakovos, joua elle aussi un grand rôle dans la diffusion de l'Oecuménisme dans les milieux de l'Orthodoxie.

Les rapports avec l'Eglise Russe

Après Amsterdam en 1948, les rapports avec l'Eglise Orthodoxe russe étaient nuls, et le premier pas ne vint qu'en 1952 avec le voyage du pasteur Niemoller invité du patriarche Alexis de Moscou. En 1954 le secrétaire général du COE Visser't Hooft et l'évêque Bell firent un voyage en Hongrie : ils y trouvèrent un message du Métropolitain Nicolas, chef du département étranger du Patriarcat de Moscou, exprimant le désir de recevoir des informations sur l'activité du COE.

Quelques mois plus tard, en 1954, l'Assemblée d'Evanston rédigea un appel aux peuples, aux gouvernements et aux églises concernant la situation internationale et décida de l'envoyer à toutes les Eglises, même celles qui n'étaient pas membres du COE. Puis une démarche fut faite en Octobre 1954, auprès de l'évêque Boris représentant à Berlin du patriarcat moscovite.

En 1955-56 eut lieu tout un va-et-vient de lettres et d'émissaires divers entre les cadres du COE et le patriarcat, mais la crise de Suez interrompit le mouvement qui ne reprit qu'en 1958 où, du 6 au 9 août, deux délégations, russe et COE, se rencontrèrent à Utrecht.

A partir de là des observateurs russes assistèrent aux réunions du COE : ainsi l'archiprêtre Borovoy fut observateur à la réunion du Comité Central à Rhodes en 1959, première réunion de ce genre tenue en terre orthodoxe.

En décembre 1959 Visser't Hooft alla en Russie avec une délégation du COE et put s'entretenir longuement avec les responsables de l'Eglise Orthodoxe ainsi qu'avec des dirigeants baptistes russes.

Finalement en 1961 les Eglises Orthodoxes de Russie, de Roumanie, de Bulgarie et de Pologne entrèrent au COE suivie en 1962 par l'Eglise de Géorgie et celle d'Arménie ; de même purent adhérer au COE les églises luthériennes de Lettonie et d'Esthonie et les églises baptistes russes. En 1964 le COE tint sa première réunion en Russie à Odessa et en 1965 il accueillit en son sein l'Eglise Orthodoxe de Serbie.

POUR CONCLURE

Le bilan du développement oecuménique est des plus ambigus et peut se présenter sous des couleurs très différentes selon que son auteur est un optimiste ou un pessimiste.

Il est certain que depuis soixante-dix ans les relations entre les groupes protestants et les orthodoxes se sont beaucoup multipliées ; chez les protestants bien des liens se sont resserrés entre des groupes voisins aboutissant soit à des fusions, soit à des fédérations ; un très grand nombre de réunions plus ou moins spécialisées ont été tenues aux quatre coins du monde, et pratiquement tous les problèmes théologiques ont été posés un jour ou l'autre.

Mais peut-on dire pour autant que l'Oecuménisme ait réellement avancé vers son but ? Et d'ailleurs ce but lui-même a-t-il été seulement défini d'une façon unique ? Certainement pas, et ce simple fait résume et explique toute la situation.

Trois attitudes séparent les milieux oecuméniques sur cette question préalable, fondamentale et jamais résolue :

⊖ Les Orthodoxes sont d'abord à mettre à part puisqu'ils ont sur ce point une position catholicisante : pour eux par conséquent les réunions oecuméniques n'ont qu'un rôle d'information et sont destinées à supprimer des malentendus, et la fin de l'Oecuménisme sera marquée par l'entrée de tous les Protestants au sein de l'Orthodoxie. On conçoit mal que ces derniers puissent partager un tel avis, demain pas plus qu'aujourd'hui !

⊖ Parmi les Protestants eux-mêmes, combien d'opinions ! Même sans parler de l'ICCC, opposé à tout oecuménisme, on voit bien que les sectes se partagent en deux conceptions divergentes, inconciliables, et non conciliées soixante-ans après les premiers débats, conceptions en étroit rapport avec l'idée qu'elles se font de l'Eglise Universelle.

On trouve d'un côté celles qui désirent en fait la constitution d'une sorte de confédération, stable mais lâche, où chaque secte garderait sa personnalité tout en communiquant librement et sur un pied d'égalité avec les autres : une sorte d'ONU religieuse, plus préoccupée de social et de politique que de religion.

D'un autre côté se situent celles qui affirment mettre en premier l'Eglise Universelle fondée par Jésus Christ, dont les sectes actuelles seraient les morceaux épars : un long travail d'explications, de réformes et d'accords partiels les achemineraient vers un état futur et idéal où, toutes les différences étant gommées, elles reformeraient l'Eglise Universelle, Unique, comme on recolerait les morceaux d'une porcelaine brisée.

La première conception supposerait que tous les protestants soient des modernistes à la Robison, ce qui n'est pas vrai et c'est leur honneur. La seconde conception est évidemment utopique et, paradoxalement, elle l'est d'autant plus que grâce aux efforts d'un siècle d'oecuménisme, les désaccords mineurs ont été effacés et les grandes confessions se sont ressoudées : d'une poussière de sectes nous sommes passés à quelques grandes entités d'autant plus assurées de leurs principes, et tous les désirs d'entente ne peuvent transformer les luthériens en calvinistes, ni ceux-ci en méthodistes.

On en est ainsi arrivé à une situation bloquée, logiquement bloquée à notre point de vue, et telle qu'il était prévisible depuis longtemps qu'elle se produise. L'exemple de l'Anglicanisme qui est à lui seul un petit résumé de tout le Protestantisme, est instructif à cet égard et dans un prochain article nous examinerons un autre volet de l'entreprise oecuménique, du Mouvement d'Oxford aux Entretiens de Malines.

P. R.

LE SPIRITUALISME SUBVERSIF :
COLLOQUE DES 24/25/26 AOUT 1982

Lorsque la Société Augustin Barruel s'est créée il y a cinq ans, la Subversion spiritualiste faisait partie du programme d'ensemble qu'elle s'était tracée pour les années futures ; mais nous pensions consacrer d'abord nos travaux à l'aspect rationaliste de la Révolution et faire l'inventaire des résultats considérables acquis par nos devanciers : nous voulions surtout en établir une synthèse plus explicative, liant mieux les divers facteurs entre eux, et qui soit libérée de ces craintes et de ces respects mal placés qui ont fréquemment gêné bien des analystes. (1).

La Subversion spiritualiste dont nous connaissions l'importance dans les temps anciens et dans les temps modernes et que nous avions prévu d'aborder plus tard nous paraissait attendue des milieux marginaux et le plus souvent non catholiques.

Or depuis trois ans il est devenu certain que la situation actuelle est différente : grâce à des formes nouvelles, diverses et parfois apparemment opposées, très subtiles dans tous les cas, la Subversion spiritualiste s'intéresse aux milieux traditionnellement opposés à la Révolution et même aux milieux catholiques authentiques.

Il est désormais visible, à l'oeil nu, que ses entreprises sont en passe de réussir et que grâce à des complicités, notamment ecclésiastiques, les "Théologiens néo-Gnostiques" enseignent à livre ouvert parmi les Catholiques traditionnels.

Dans ces conditions il n'était plus possible de nous limiter au créneau choisi et, brûlant quelque peu les étapes, nous avons compris qu'il fallait faire rapidement le point sur le Spiritualisme subversif, ses origines, ses racines lointaines et prochaines, et sur ses formes modernes et contemporaines. Le travail ainsi entrepris a débouché sur un Colloque qui, au mois d'août 1982, a réuni une cinquantaine de personnes pendant trois jours.

Selon nos principes, et notre habitude, il ne s'agissait pas de lancer des anathèmes, ni à l'inverse d'être "accueillant", mais, à travers les textes des intéressés eux-mêmes, de comprendre la pensée subversive dans ses thèmes fondamentaux et dans ses facettes multiples et diverses. Ces dernières ne sont pas les moins importantes pour notre propos, car c'est généralement par le biais de l'une ou l'autre que la Subversion spiritualiste parvient à séduire certains catholiques comme elle le fait actuellement sous nos yeux.

Note 1 L'abbé Emmanuel Barbier (1851-1925) sous le patronage duquel nous avons placé initialement notre travail est un parfait exemple de cette situation. Jésuite éminent, ayant découvert la Subversion dans le cadre de son ministère d'enseignant, il dut quitter la Compagnie de Jésus pour pouvoir dénoncer la Révolution. Devenu prêtre séculier, respecté pour ses études, honoré d'une bénédiction spéciale de Pie X, il eut néanmoins la tristesse de voir l'un de ses ouvrages mis à l'Index sous le même Pontife : il avait commis "l'imprudence" de vouloir détailler Les Progrès du Libéralisme sous le Pontificat de Léon XIII. Cette oeuvre, pourtant salutaire, lui valut beaucoup d'ennuis et réussit à le faire passer pour suspect ; on comprend qu'il n'ait guère eu d'émules et que ses cendres elles-mêmes soient encore un peu brûlantes.

Les thèmes évoqués pendant ces trois journées forment évidemment un tout, mais on peut y discerner, sinon trois parties distinctes, du moins une progression ; le premier jour fut consacré au paganisme, et le deuxième aux étapes de la pénétration subversive en milieu chrétien au cours des âges ; le troisième jour fut réservé au cas particulier de celui qui a été l'initiateur de la plupart des ésotéristes "*chrétiens*" actuels et qui en reste aujourd'hui encore le grand ancêtre et parfois le maître, René Guénon.

Les études réalisées à cette occasion paraîtront peu à peu dans le Bulletin de la Société, mais déjà les numéros passés ont publié près d'une dizaine d'articles que nous rappellerons brièvement.

Dans le n° 1, et réédité dans le n° 6, *A propos de la Contre-Eglise et des difficultés posées par son étude*. Dans le n° 2 *Le brûlant problème de la Tradition* qui sera reproduit bientôt. Dans le n° 3 *La Gnose tumeur au sein de l'Eglise et Le Périphe augustinien et ses conséquences intellectuelles*. Dans le n° 4 *Les Conditions générales du pouvoir et de la religion démoniaques*. Dans le n° 5 *La Gnose d'hier à Aujourd'hui*, dans le n° 6 *La Gnose aujourd'hui*. Dans les n° 7 et 8 *Contribution à l'Etude de l'Hermétisme*.

Le récent n° 9 a publié un premier article sur "*La Gnose traditionnelle du Professeur Borella*", ce n° 10 comporte une première étude sur *René Guénon, musulman inconnu*, et d'autres suivront qu'il n'est pas possible d'énumérer ici.



Ce passage de la forme rationaliste à la forme spiritualiste de la Révolution constitue un grand motif d'étonnement et, pourquoi le cacher, d'incompréhension pour la quasi-totalité des catholiques. Cette difficulté se situe à deux niveaux : tout d'abord les réactions néo-spiritualistes sont soit sous-estimées, soit considérées comme réellement anti-révolutionnaires ; ensuite lorsque ce néo-spiritualisme est enfin pris pour ce qu'il est en fait, un nouvel avatar de la Révolution, certains n'arrivent pas à saisir comment il peut tromper des esprits catholiques, faute de connaître les pierres d'attente que ces doctrines trouvent dans ces esprits.

C'est pourquoi l'explication de cette situation ne doit pas être recherchée dans notre environnement immédiat, mais bien dans les siècles passés et même aux origines des siècles, d'où le programme retenu cet été : vaste programme, trop à première vue, mais dont le caractère synoptique était indispensable pour ne pas risquer de fausser les perspectives.

La crise contemporaine se résume en un retour de la spiritualité païenne et en son infusion dans le Christianisme au nom de la lutte contre le rationalisme et le matérialisme. Il était donc nécessaire, comme nous l'avons fait le premier jour, de partir de la Chûte originelle et des deux Traditions spirituelles qui en ont résulté, puis d'examiner l'état des divers paganismes, ante et post chrétiens, sans oublier l'Islam bien entendu.

Dans la deuxième journée il fallait étudier les premières pénétrations de ces doctrines spirituelles païennes au sein du Christianisme, non pas dans la doctrine catholique reconnue et enseignée par l'Eglise, mais parmi les membres de la Chrétienté dès le Moyen-Age et surtout, bien-sûr, à partir de la Renaissance.

La période postérieure à 1789, le "stupide 19ème siècle" selon l'imprudente formule de Léon Daudet, est connue comme étant celle du rationalisme et du Progrès, mais on oublie trop facilement qu'elle fut aussi celle du Romantisme, de la découverte de l'Orient et de l'Occultisme, et c'est pourquoi deux communications furent consacrées à cet aspect.

La pénétration Orientale en Occident nous conduit à la troisième étape, celle du renouveau gnostique contemporain qui se manifeste tous azimut et qu'il ne faudrait surtout pas restreindre à quelques exercices plus ou moins folkloriques.

Ce renouveau Gnostique a connu sa première grande efflorescence entre 1880 et 1940 après cinquante années de préparation romantique, et René Guénon en fut le plus bel exemple voici soixante ans ; mais depuis une trentaine d'années il s'est extraordinairement développé à partir d'une assise scientifique et universitaire : c'est d'ailleurs ce dernier trait qui lui donne du poids auprès d'un public habitué à une Université rationaliste, et tout heureux de se découvrir des alliés là où il ne se connaissait que des adversaires. Funeste erreur qui explique bien des complicités impardonnables !

Un des grands dangers de cette offensive gnostique réside dans la multiplicité de ses formes et dans leur apparente opposition ; mais cette extension nous fournit également les moyens de comprendre ce dont il s'agit : les temps de la "désoccultation" sont arrivés au point que nous sommes submergés d'informations qui toutes soulignent et explicitent par le menu l'unité profonde des formes gnostiques, "L'Unité transcendante des Religions" selon l'expression de Fritschof Schuon (2).

De la sorte, celui qui est de bonne foi peut se rendre compte par lui-même de la réalité : grâce aux textes des gnostiques contemporains eux-mêmes et par la comparaison de ces textes, il peut accéder au vieux fond panthéiste (3) commun à toutes les variantes gnostiques, et le déceler même sous des apparences qui lui plaisent d'autant plus qu'elles ont été expressément conçues pour le séduire.

Note 2 Fritschof Schuon : alsacien, guénonien et musulman - Après avoir longtemps résidé en Suisse, il exerce actuellement ses talents dans les milieux catholiques des Etats-Unis.

Note 3 La plupart des gnostiques, notamment ceux qui sévissent parmi les catholiques, se hérissent devant le mot "panthéisme", et on les comprend aisément : ils n'aiment pas être dévoilés et ils savent que ce mot est le seul, assez clair et assez précis, qui puisse réveiller leurs éventuelles victimes et les détourner d'eux. Ils dépensent donc de grands efforts pour "tourner autour du pôt" et leur génie inventif leur a permis de trouver toutes sortes d'expressions, la dernière en date étant le "Tléomonisme". Ce mot confirme que selon une méthode familière au Démon, les gnostiques exaltent d'autant plus le Dieu unique qu'ils veulent supprimer le vrai Dieu, celui de la Trinité et de l'Incarnation.

Tous ces problèmes qui ont remplis les trois journées d'août 1982 ont vivement intéressés les participants et leur ont fait saisir quel domaine immense était ainsi effleuré. Chacun a mieux compris comment l'ignorance de ces questions par la plupart des catholiques était le meilleur atout des gnostiques dans leurs entreprises, l'ignorance actuelle étant plus grave que celle des siècles passés du fait de l'inaction du magistère de l'Eglise, l'inaction pour ne pas dire la complicité.

Un travail considérable reste à accomplir pour lequel sont nécessaires d'importants moyens matériels, financiers et humains : nous comptons sur nos lecteurs et tous nos amis pour nous aider à les trouver ; ils participeront ainsi réellement à cette tâche salutaire, indispensable, pour laquelle il n'y a guère de concurrence et qui doit susciter la vocation de tout catholique conscient de l'enjeu, la Foi Catholique.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Voici brièvement rappelés, les thèmes du Colloque d'août 1982.

Les deux Traditions spirituelles

Les paganismes pré-chrétiens

L'évolution du paganisme à partir du Christianisme

Le Judaïsme - L'Islam

Les premières atteintes médiévales

L'extension à la Renaissance

Du quiétisme à la Théosophie

Le 19ème siècle et les équivoques de la réaction romantique

L'Occultisme aux 19ème et 20ème siècles

La pénétration orientale et le renouveau gnostique

Le Guénonisme, son histoire

Le Guénonisme, sa doctrine

Stratégie et tactique guénoniennes

"L'ésotérisme chrétien".

S. A. B.

REPONSE

de notre collaborateur J. V.
à la protestation du Pr. Jean Borella
publiée à la page

La protestation du Professeur Borella se compose d'une introduction, de quatre paragraphes et d'une conclusion. Nous examinerons avec le maximum de méthode, mais sans pouvoir nous étendre trop cependant, ces diverses parties constitutives.

L'INTRODUCTION contient une objection d'ordre général, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un universitaire qui sait composer et écrire. Elle concerne l'esprit dans lequel nous avons rédigé notre article paru pages 3 à 24 du Bulletin n° 9.

Le Professeur explique pourquoi il ne discutera pas toutes les questions que nous avons soulevées dans l'article qu'il attaque. C'est parce que la discussion serait vaine, dit-il, "les opinions qui s'y expriment étant essentiellement d'ordre PASSIONNEL."

Ainsi notre contradicteur indique à son tour l'esprit dans lequel il a rédigé sa protestation. Ce reproche de passion est, au fond, très symptomatique. Il existe, en effet, toute une famille d'esprits qui juge ainsi. On reconnaît le vieux reproche de FANATISME. Dès que vous avez le zèle de l'Orthodoxie, le zèle du dogme, de son intégrité et de son homogénéité, on vous montre du doigt en disant : "IL DOGMATISE ; ses arguments sont dénués de réflexion libre ; il n'a pas la TOLERANCE ; il est PASSIONNE ; son raisonnement ne vaut rien."

Ce reproche de PASSION signifie, en dernière analyse, que le Pr. J. B. nous considère comme appartenant à une autre famille spirituelle que la sienne. Il a sans doute raison car, en effet, nous ne plaçons pas l'essentiel au même endroit.

~~~~~

LE PREMIER PARAGRAPHE se résume en ceci : le Pr. J. B. ne veut pas qu'on le suspecte de chercher à influencer un public particulier. Le choix de son éditeur est tout à fait fortuit, dit-il.

Comment ne pas constater cependant que le livre "La Charité Profanée" est visiblement écrit pour toucher de préférence des catholiques traditionnels. C'est eux que l'auteur prend sans cesse à témoins des dégâts causés par la vague, dévastatrice et détestée, des progressistes. Il ne fait aucun doute que c'est, par priorité, à ces lecteurs-là que l'ouvrage s'adresse.

Mais le Professeur tient absolument à ce qu'on ne lui prête pas d'intentions occultes : "Et toutes les allusions, écrit-il, à une manoeuvre concertée de ma part ne sont que du mauvais roman." Nous verrons dans notre conclusion ce que l'on peut penser de cette prétendue absence totale de toute intention de manoeuvre.

LE DEUXIEME PARAGRAPHE se rapporte à la préface que le Pr. J. B. a écrite pour le livre de l'Abbé Stéphane : "Introduction à l'Esotérisme chrétien". Il compte deux alinéas.

A - Dans le premier alinéa, le Pr. J. B. nous reproche d'avoir mal compris "La Voie" qui fut suivie par l'Abbé Stéphane. Et là nous reconnaissons que, dans le souci de "faire court", nous avons trop résumé nos explications, ce qui fait qu'elles ne sont pas assez claires. Reprenons donc l'ouvrage de l'Abbé Stéphane et ouvrons la préface du Pr. J. B. à la page 10. Nous allons revoir entièrement tout notre examen.

Le préfacier nous explique qu'il y a deux méthodes pour exposer l'ésotérisme chrétien. Il y a la méthode guénonienne, qui est la plus ancienne et la plus répandue. Et puis il y a la méthode de l'Abbé Stéphane ; c'est elle qui constitue précisément "l'autre voie". Mais cette autre voie parvient au même résultat que la première : à savoir l'élaboration (ou la découverte si l'on préfère) d'un ésotérisme chrétien. Voici en quoi consistent ces deux voies.

La voie guénonienne d'abord : "Bien des lecteurs de Guénon, écrit le Pr. J. B., admettent sans doute la pleine valeur de la tradition chrétienne. Ils cherchent, chez les grands spirituels chrétiens, par exemple chez Maître Eckhart, des formulations qui rappellent étrangement d'autres formulations non-chrétiennes. Ou bien, grâce à l'art sacré, ils établissent des correspondances entre des expressions symboliques géographiquement éloignées et pourtant étonnamment consonantes. - Mais, en tout cela, il s'agit presque toujours de METTRE ENTRE PARENTHESES la dogmatique officielle de l'Eglise Catholique, dont la dimension ésotérique ne leur paraît décelable que MALGRE l'Eglise, ou EN DEHORS de ses formes reconnues".

C'est très clair ; on comprend très bien. Cette méthode constitue un COMPARATISME HORIZONTAL. On compare toutes les religions, mises horizontalement sur un pied d'égalité, et on leur découvre un ésotérisme commun (qu'elles ignoraient ou non suivant les cas).

La méthode de l'Abbé Stéphane est différente. C'est une "autre voie". Elle consiste en un APPROFONDISSEMENT VERTICAL. Ici on ne compare plus les religions entre elles. On ne considère que la seule Religion Chrétienne et on scrute et on re-scrute ses dogmes jusqu'à ce que l'on y ait découvert des "dimensions ésotériques".

*"Le propre de l'enseignement de l'Abbé Stéphane, continue le préfacier, c'est de faire connaître la dimension proprement ésotérique de la dogmatique chrétienne" "Cette voie s'efforce de reconnaître (?) dans la spécificité de chaque forme traditionnelle, la dimension gnostique ou métaphysique par où elle rejoint L'ABSOLU".*

*"Elle vise à pénétrer au coeur même de cette perspective et de sa logique et là, par une contemplation attentive qui écoute CE QUE DIT cette religion, en la saisissant dans SA PROPRE LANGUE, elle entend découvrir LA VERITE UNIQUE DE LA PURE CONNAISSANCE".*

En somme la méthode de l'Abbé Stéphane consiste à faire ressortir un ésotérisme intrinsèque qui, selon lui, existait déjà dans le dogme chrétien. L'ésotérisme ainsi mis à jour n'est plus "en marge" du dogme puisqu'il préexistait dans son tréfond. On comprend que cette voie soit dite verticale puisqu'elle parvient à son but par un puissant examen EN PROFONDEUR. "Il s'agit, précise encore le Pr. J. B., de communiquer l'intelligence de ce qu'il y a DE PLUS INTERIEUR dans les mystères chrétiens, tels que l'Eglise nous les a transmis".

Maintenant cessons de décrire ces mécanismes d'extraction pour porter sur eux un jugement en tant que catholique. C'est l'existence même de ce prétendu ésotérisme chrétien que nous remettons en question ; mais c'est un problème de fond que nous ne pouvons pas traiter ici.

Le résultat de ces deux voies, l'horizontale de Guénon et la verticale de l'Abbé Stéphane, est le même. Elles aboutissent toutes les deux au même prétendu ésotérisme chrétien, c'est-à-dire à découvrir que finalement notre religion était gnostique sans le savoir.

Cette convergence n'est, en réalité, nullement extraordinaire, elle est même tout à fait logique. - le Professeur Jean Borella ne nous a-t-il pas expliqué lui-même que l'Abbé Stéphane, avant de développer sa propre méthode, s'était d'abord nourri de Guénon et de Schuon (entre autres) par lesquels il avait été conquis. Et nous savons que Guénon lui-même s'était fortement inspiré de Maître Eckhart, dominicain fort peu catholique au demeurant.

Nous espérons avoir mieux fait comprendre ce qu'est la fameuse "autre voie" de l'Abbé Stéphane. Mais nous ne voyons pas très bien ce que le Pr. J. B., qui veut se disculper de favoriser l'ésotérisme, y a gagné.

B - Dans le deuxième alinéa (toujours de son 2ème paragraphe) le Pr. J. B. déclare ne pas considérer R. Guénon comme "son Maître". Au sens strict, c'est certainement vrai. D'ailleurs on voit mal un Professeur Borella suivre servilement, en disciple inconditionnel, l'idéologie islamo-hindouïste du célèbre doctrinaire.

Le professeur affirme que, dans l'enseignement de R. Guénon, on note un grand nombre de vérités catholiques. C'est vrai en apparence. Mais une lecture un tant soit peu attentive montre qu'il ne profère des vérités catholiques que pour les déformer aussitôt après et surtout pour leur superposer des notions métaphysiques dont elles ne seraient que des formes approximatives.

Il faut savoir que Guénon a été l'initiateur d'une Ecole qui a, par la suite, beaucoup amplifié ses doctrines primitives. Toute une série de Maisons d'Edition et de Revues, comme par exemple "Les Etudes Traditionnelles" ont travaillé à cette amplification. On se trouve aujourd'hui en présence d'un véritable mouvement de pensée. C'est plutôt à ce guénonisme amplifié que le Pr. J. B. emprunte des points de doctrine d'ailleurs particulièrement importants.

Voici ceux qui nous viennent à l'esprit dans l'immédiat : la tradition universelle, la mystique universelle, le principe suprême (qu'il adopte moyennant des aménagements), la tripartition, l'androgynie, l'alchimie spirituelle, le symbolisme ouvert, l'ésotérisme chrétien, la dogmatique informelle, et jusqu'à la théorie des cycles dans une certaine mesure. Arrêtons-là l'énumération. On voit que le Pr. J. B. emprunte tout de même beaucoup d'éléments de doctrine au guénonisme, même s'il ne le suit pas en disciple servile.

LE TROISIEME PARAGRAPHE est consacré à deux sujets :

A - l'Hypertheos, B - le Trisagion.

A - Le Pr. J. B. enseigne la théologie de l'HYPERTHEOS et il nous reproche de ne pas la comprendre, et même de ne pas la connaître. Il écrit : "*Ignorant évidemment- que le terme hypertheos est d'origine dionysienne...*". Comme si l'origine dionysienne était, à elle seule, une garantie d'orthodoxie et d'autorité souveraine.

Le mot "Hypertheos" se trouve en effet dans les écrits du Pseudo-Denys. Mais l'identité du Pseudo-Denys est problématique et il n'est mentionné nulle part qu'il ait jamais été déclaré Docteur de l'Eglise.

Le Pseudo-Denys a été, certes, un prodigieux éveilléur d'idées et il a exercé, dès la parution du "corpus dionysiacum", qui est le recueil de ses traités et de ses lettres, vers 530 à Constantinople, une très grande influence sur les écrivains chrétiens les plus orthodoxes, et cela à toutes les époques, tant en doctrine qu'en matière de mystique. Si ses conceptions apparaissent, en général, dotées d'une solide cohérence, il faut, en tant cas, beaucoup se méfier de SON VOCABULAIRE.

Voici, sous ce rapport, un jugement exprimé par P. Godet dans le Dictionnaire de Théologie Catholique, à l'article Denys, col. 433 : "Le style du Pseudo-Denys n'est ni simple, ni clair : la prolixité, l'enflure, l'affectation le déparent ; et de propos délibéré il voile la pensée plus qu'il ne l'illumine : on

dirait qu'il a la fureur des NEOLOGISMES, la fureur aussi des longues phrases touffues et ambitieuses".

"... Mais la faute en est plus encore à l'influence de l'école néo-platonicienne et très spécialement à l'influence de PROCLUS (le dernier néo-platonicien) dont le Pseudo-Denys se plaît à reproduire, non pas toujours avec art ni d'une façon heureuse, les expressions et les tours particuliers."

Or précisément le mot "Hypertheos" appartient à cette terminologie outrée. Il ne correspond pas à une notion chrétienne orthodoxe. Le magistère n'a jamais retenu la notion de "super-divinité", bien qu'elle ait été, en effet, exprimée plusieurs fois de côté ou d'autre. On peut même dire avec sûreté qu'elle n'est pas "dans l'analogie de la foi".

Car enfin que pourrait-elle signifier ? S'il y avait un "Hypertheos", c'est qu'il y aurait aussi un "Hypotheos". Il y aurait donc en Dieu deux étages : l'étage supérieur qui serait celui de la nature commune indifférenciée et l'étage inférieur qui serait celui de la différenciation trinitaire et de la puissance créatrice. L'Hypertheos est aussi appelé, par le Pr. J. B., "hyperousios thearchia" c'est-à-dire théarchie sur-essentielle.

Cette stratification découle de l'idée fautive que la distinction des Personnes nuit à l'unité substantielle de Dieu ; alors pour sauvegarder l'unité, on la place au-dessus des Personnes. Or c'est là précisément que réside le mystère d'un seul Dieu en trois Personnes, si caractéristique de la Théologie chrétienne.

L'esprit gnostique, qui ne veut pas s'incliner devant un mystère et l'adorer, et qui veut tout élucider coûte que coûte, invente une explication qui consiste à placer à l'étage supérieur de Dieu son unité et son infinité et à l'étage inférieur les Trois Personnes Créatrices.

Cette dichotomie est absolument contraire à l'esprit et à la lettre des grands symboles de la Foi. Elle est en désaccord avec le Symbole de Nicée-Constantinople qui affirme la consubstantialité des Personnes. Elle est aussi en désaccord avec le Symbole de St Athanase, l'un des quatre "Grands Docteurs Grecs", symbole que l'on trouve depuis toujours dans la récitation de certaines heures canoniales de l'Eglise Latine. Relisons ce splendide symbole en remerciant le Pr. J. B. de nous en fournir l'occasion.

"La Foi Catholique consiste à vénérer un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité? - Sans confondre les Personnes, ni diviser la substance. Car, autre est la Personne du Père, autre celle du Fils, autre celle de l'Esprit-Saint. - Mais du Père et du Fils et du Saint-Esprit, UNE est la divinité, égale la gloire, coéternelle la majesté. - Incréé est le Père, incréé le Fils, incréé l'Esprit-Saint. - Immense est le Père, immense le Fils, immense l'Esprit-Saint. Eternel est le Père, éternel le Fils, éternel l'Esprit-Saint. - Et cependant, il n'y a pas trois éternels, mais un seul éternel. - Ni trois incréés, ni trois immenses, mais un seul incréé et un seul immense..."

Et Saint Athanase conclut sa théologie trinitaire en disant : "Dans cette Trinité, rien d'antérieur ou de postérieur, RIEN DE PLUS GRAND OU DE MOINS GRAND : mais les trois personnes sont toutes coéternelles et coégales entre elles."

En revanche, on trouve la dichotomie divine dans la théologie Brahmanique qui distingue : en haut le Suprême Brahma qui est illimité, et en bas Ishwara qui est déjà "différencié" motif pris de ce qu'il est créateur.

Cette dichotomie a toujours eu ses adeptes qui l'ont exprimée avec plus ou moins de nuances ou de précautions. On la retrouve chez Maître Eckhart qui est un des grands "docteurs" aujourd'hui invoqués par la gnose contemporaine.

On le retrouve évidemment chez R. Guénon puisqu'il est ouvertement védandiste. On la retrouve chez l'Abbé Stéphane, comme étant le résultat d'un approfondissement "vertical" intense. Et le Pr. J. B. y adhère lui aussi.

Pour notre part, on ne nous fera pas déborder de la Foi de nos Pères, c'est-à-dire des Symboles de Nicée et de St Athanase. Et nous continuerons à contempler, sans vouloir le percer, le prodigieux mystère d'un seul Dieu en Trois Personnes qui est la clef de tout.

B - LE TRISAGION - Le passage litigieux se trouve à la fin de la page 364 de "La Charité Profanée". L'auteur décrit, non sans une certaine magnificence et une certaine poésie d'ailleurs, car il est un écrivain savant, le triomphe de l'Agneau mystique : Voici la Terre et le Ciel... Voici l'immensité cosmique... Voici les armées célestes... Tout participe à ce triomphe et l'énumération des participants se termine par la phrase qui fait aujourd'hui problème. "Voici le TRISAGION ETERNEL qui monte vers la Thearchie sur-essentielle".

Comment faut-il comprendre le mot trisagion ? Telle est la question.

Ce mot appartient surtout à la langue liturgique : il désigne la triple invocation en grec qui est chantée au début des Impropères, le Vendredi Saint : "Hagios O Theos, Hagios Ischyros, Hagios Athanatos". C'est, en somme, un "Sanctus" en grec.

Mais ce mot a aussi un sens étymologique qu'il ne faut pas oublier : il signifie alors "Trois fois Saint". Il est donc quelque fois utilisé comme terme poétique pour désigner la Trinité. C'est dans ce deuxième sens que nous l'avons pris de sorte que nous avons traduit la phrase du Pr. J. B. ainsi : "Voici la Trinité éternelle qui monte vers la Théarchie sur-essentielle". Traduction qui nous a suggéré ensuite le commentaire que l'on sait.

Mais alors le Pr. J. B. s'insurge dans sa protestation d'aujourd'hui et il nous dit : Vous avez commis une grosse erreur ; "Trisagion" signifie "Sanctus" et pas autre chose. - Le sens de la phrase incriminée devient donc celui-ci : "Voici le chant du Sanctus éternel qui monte vers la Thearchie sur-essentielle".

Faisons une première remarque : le Pr. J. B. a employé un mot qui a finalement un double sens : "Sanctus" au sens liturgique et "Trinité" au sens étymologique et poétique.

Pourquoi, dans la traduction que nous donnions dans notre article, avons-nous choisi le sens étymologique ? Parce qu'il est beaucoup plus fidèle à la logique du système du Pr. J. B. Lui-même nous en fournit la preuve dans le texte de sa protestation.

Il y évoque précisément la notion de "hyperousios Thearchia" - (que lui-même traduit par "théarchie sur-essentielle" et que Gandillac traduit par "Principe même de la Déité".) - et il la définit ainsi : "Elle s'efforce de désigner Dieu dans ce qu'il a de plus transcendant, là où il est PLUS QUE DIEU, c'est-à-dire : au-delà de tout ce que nous pensons et connaissons ordinairement quand nous parlons de Dieu".

Or "ce que nous pensons et connaissons ordinairement quand nous parlons de Dieu" c'est évidemment le Dieu du catéchisme, c'est-à-dire la Sainte Trinité, le Trois fois Saint. Mais le Pr. J. B. nous apprend que ce Dieu trinitaire du catéchisme SE TRANSCENDE en "Plus-que-Dieu", c'est-à-dire en son propre Principe, "Le Principe même de la Déité" qui est précisément l'hyperousios thearchia.

Nous sommes donc restés parfaitement dans la logique de ce système quand nous avons traduit : "Voici la Trinité éternelle qui monte vers la Théarchie sur-essentielle".

Nous pensons donc que la phrase litigieuse du Pr. J. B. comporte un sens exotérique et un sens ésotérique. - Le sens exotérique, pour le vulgum pecus, c'est "Voici le chant du Sanctus éternel...". - Et le sens ésotérique, pour les gnostiques intelligents, c'est : "Voici la Trinité éternelle qui se transcende en son Principe, l'hyperousios Thearchia".

Et, nous allons le voir dans notre conclusion, ce n'est pas arbitrairement que nous prêtons au Pr. J. B. des intentions gnostiques et ésotériques.

LE QUATRIEME PARAGRAPHE de la protestation est consacré à la question de la gnose : "J'admets, écrit le Professeur, qu'on déplore -en fin de compte- l'emploi de ce mot, à cause des confusions auxquelles il peut donner lieu et qu'on me juge imprudent".

Cependant il maintient sa position et il préconise toujours "gnosticisme" pour désigner la science hétérodoxe et "gnose" pour remplacer la locution actuelle de "science de Dieu". C'est donc qu'à ses yeux les avantages que l'on peut attendre de ce changement dans le vocabulaire habituel sont supérieurs aux dangers que l'on court.

Si les dangers de confusion sont évidents (au point d'être reconnus par le Professeur lui-même), les avantages compensatoires sont mystérieux. On se demande vraiment quels ils pourraient être. On est même en droit de se demander si ce ne sont pas précisément les "dangers" qui sont secrètement recherchés.

Mais alors là, le Professeur s'insurge et ce qu'il n'admet pas c'est d'être suspecté "d'intentions ténébreuses".

Dans sa CONCLUSION, notre contradicteur explique qu'il est très mal à l'aise parmi les catholiques, dits "intégristes", qui depuis un siècle "suspectent et dénoncent le modernisme et le gnosticisme partout cachés". Il les critique dans leur attitude et il ne se range pas de leur côté, préconisant lui-même une tout autre méthode.

Nous maintenons, malgré cette protestation, que le livre du Professeur Jean Borella est fait pour introduire avec souplesse, dans notre Religion, des concepts qui lui sont essentiellement hétérogènes. Nous en avons énumérés quelques-uns à propos de R. Guénon. Ce sont : la gnose, l'alchimie, l'ésotérisme chrétien, la dogmatique informelle, la tradition universelle, la métaphysique de contemplation-participation... etc... et bien d'autres encore.

Pour terminer nous allons apporter une nouvelle preuve de cet incontestable effort de pénétration et de mutation.

Reportons-nous au début du livre "La Charité Profanée". Dans l'introduction Générale (page 27, du fait des préliminaires d'usage), l'auteur expose le plan de l'ouvrage : il développera successivement les quatre axiomes principaux du Christianisme :

- 1 - L'Incarnation,
- 2 - La Trinité,
- 3 - La Charité,
- 4 - L'Eucharistie.

On est étonné de ne pas y trouver la Rédemption, d'autant plus que le texte du livre y fait référence en maints endroits. On se demande alors pourquoi elle ne figure pas parmi les quatre axiomes fondamentaux. Nous pensons que la réponse à cette question est à rechercher dans la théologie de l'Abbé Stéphane lequel, en effet, ne sépare pas la Rédemption de l'Incarnation, parlant toujours de "l'Incarnation-Rédemptrice". Il est possible que, dans l'esprit du Professeur Jean Borella, il suffise d'énoncer l'Incarnation puisque la Rédemption y serait implicitement comprise.

Toujours est-il que la Rédemption ne figure pas au nombre des axiomes fondamentaux du Christianisme, ce qui est tout de même surprenant.

Les quatre axiomes fondamentaux ainsi choisis sont ensuite répartis sur un graphique en forme de croix : l'Incarnation à gauche, la Trinité en haut, la Charité en bas et l'Eucharistie à droite. La croix est formée par deux traits sans épaisseur qui se coupent à angle droit et elle est légèrement potencée.

A l'intersection des axes de la CROIX se trouve dessinée une fleur à cinq pétales dont le texte nous dit qu'il s'agit d'une ROSE. - Il faudrait être vraiment bien ignorant pour ne pas reconnaître l'image bien connue de la ROSE-CROIX.

Voilà donc, au frontispice de l'ouvrage, la Rose-Croix porteuse des quatre axiomes du Christianisme. Ce graphique en résume le cadre général et l'ambiance spirituelle. C'est d'ailleurs ce que l'on va nous expliquer.

Première réaction en présence de ce graphique et de ses quatre axiomes : "Voilà un auteur courageux qui ne dissimule pas son pavillon rosicrucien". - Mais à la réflexion on est bien obligé de constater que le pavillon est placé là plutôt en filigrane. D'ailleurs, de fait, qui l'a remarqué ? Qui a identifié le graphique comme représentant la Rose-Croix ?

Beaucoup plus énigmatique encore est le paragraphe explicatif qui le suit. Il demande à être reproduit en entier et lu avec attention : "Tel est le cadre général du christianisme, tel est aussi celui dans lequel se déploient les divers développements de ce livre, et, par conséquent telle est l'ambiance, tel est le CHAMP SPIRITUEL par lequel ces développements prennent TOUTE LEUR SIGNIFICATION. - A L'ARRIERE-PLAN de nos analyses et de nos discussions, ces VERITES-ESSENTIELLES sont toujours là, tantôt INVISIBLES, tantôt AFFLEURANTES, dans leur lumineux mystère".

Mais quelles sont donc ces "Vérités essentielles" dont on nous parle ici ? Si elles désignaient les vérités essentielles du christianisme, elles n'auraient pas besoin d'être tantôt invisibles, tantôt affleurantes, il suffirait qu'elles soient exprimées ouvertement. Il s'agit donc ici des "Vérités essentielles" qui sont schématiquement contenues dans la Rose-Croix axiomatique ; on nous annonce qu'elles ne seront pas exprimées ouvertement, mais d'une manière tantôt invisible, tantôt affleurante, dans leur lumineux mystère.

Jusqu'à présent, c'étaient nos analyses qui nous avaient amenés à soupçonner le Professeur Jean Borella de vouloir gauchir le contenu de la Foi, dans le sens ésotérique. Ici lui-même nous administre la preuve qu'il en est bien ainsi.

J. V.